Colloque

Jouir, dites vous?

Avec :
Jean-Marie JADIN et Marcel RITTER

Intervenants :
Patrice ADELEE
Denise LANCEROTTO-DIGELMANN
Antoinette LOVICHI
René MARCHIO
Marie-Josée PAHIN
Dominique PEZET
Marie PRUGNIAUD
Jean-Paul RICŒUR
Monique SCHEIL

Le Samedi soir
Scansions poétiques

TCHATCHADES
avec Christian MAZZUCHINI
sur les textes de Serge VALETTI

26 >27 novembre 2011
CMCI, 2 rue Henri Barbusse
13001 Marseille

Courriel :
fvincentkay@orange.fr
monique.scheil@wanadoo.fr
Tél. 04 91 96 45 80

Site du GRP :
www.groupe-regional-de-psychanalyse.org

Dans ce temps de discours de la science où jamais l'objet *phallacieux* n'aura autant envahi la scène au point d'en évacuer le sujet lui-même ou de le transformer en rebut, qu'en est-il de la jouissance ?

Le langage courant fait de la jouissance le sommet du plaisir, le discours psychanalytique en fait quant à lui son au delà sinon son envers. Tels de fols imprudents, nos intervenants, chacun à sa manière, se risqueront à l'abord de la « substance jouissante » :

- certains exploreront cette question dans les domaines de l'esthétique, de la clinique et du politique sous les formes présentes de l'obscur, de l'abject et de l'impuissance ;
- d'autres interrogeront la place de la perte et de la plus-value dans les discours actuels, destructeurs du lien social ;
- ceux encore qui auront le souci de préciser la grammaire des jouissances au sein des concepts freudiens et lacaniens, ravivant le trouble suscité par une telle découpe opérée dans le champ de la culture.

« Jouir, dites-vous ? » : d'une actualisation du tout-possible présenté comme une norme, voire comme une injonction, à la bascule introduite par les concepts psychanalytiques, quelles orientations à venir se dégagent de ce recentrage de la jouissance dans une réalité psychique ouverte sur la parole et sur l'altérité ?

En contrepoint de ce sérieux ou plutôt sériel colloque-palabre, quelques scansions et expérimentations poétiques, variations de lallations de lalangue locale, dites « Tchatchades », par Christian Mazzuchini.

PROGRAMME

Samedi matin

Nils Gascuel : *Ouverture des journées*

Marcel Ritter : *Introduction à la notion de jouissance chez Lacan*

Denise Lancerotto-Digelmann : *Une parole assassine*

Monique Scheil : *Caravaggio l'obscur*

Samedi après-midi

Antoinette Lovichi : *Jouissance en souffrance, symptôme et lien social en situation de travail*

René Marchio : *Je me tue au travail*

Marie Prugniaud : *Pouvoirs et jouissances, l'abject et l'object*

Dominique Pezet : *L'enfance d'un chef, une obscénité démocratique*

Dimanche matin

Jean Marie Jadin : *Une tenaille théorique pour la jouissance selon Lacan*

Patrice Adelée : *Fulgurance freudienne, la lettre 52*

Jean Paul Ricœur : *Phallus et petit a vont en bateau…*

Marie Josée Pahin : *Jouissance et discours, impasses et avancées.*

Ouverture des Journées

Point de jouissance

Y'a bon blabla !

C'est le *Witz* d'un député Noir un jour à l'Assemblée Nationale. Comment l'entendre ?

On va jouir, c'est sûr. Ce qui est beaucoup moins sûr c'est qu'on en sache à la fin un bout de plus, chacun, sur le comment de sa jouissance... Et qu'on en retire par-dessus le marché, pourquoi pas ? un peu de plaisir. Par-dessus ou par-dessous, en plus ou en moins – compte tenu que la jouissance comme l'amour chez saint Augustin se présente comme ce dont la mesure est d'être sans mesure.

Selon la formule consacrée je suis heureux d'ouvrir ces *Journées* organisées par le GRP, avec deux invités venus l'un de Strasbourg, l'autre de Mulhouse. Pour une raison d'ordre historique d'abord : C'est que le frayage alsacien est un vieux frayage. Pendant la guerre, dans les années 40, un homme de la première génération des analystes français, René Laforgue -très controversé- a publié à Marseille son premier livre grâce aux *Cahiers du Sud* de Jean Ballard, *La psychopathologie de l'échec* ; Ensuite dans les années 50 Juliette Favez-Boutonnier, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg et auteur d'un livre sur *L'angoisse*, pratiquait des contrôles dans le milieu des élèves d'Angelo Hesnard à Toulon ; Et dans les années 1970 Moustapha Safouan, à l'époque de ses *Etudes sur l'oedipe*, intervenait régulièrement dans le séminaire de Bordigoni auquel assistaient plusieurs des futurs membres fondateurs du GRP, eux-mêmes quelquefois de provenance alsacienne. Ce que c'est que la traçabilité… Ces trois contacts : Laforgue, Favez, Safouan, sont absolument hétérogènes et ils donnent ainsi une idée de l'histoire de la psychanalyse dans sa complexité.

L'articulation la plus significative entre Strasbourg et Marseille me paraît celle que nous devons à Safouan et à ses élèves. Elle a fait parler à une époque de « choucroute connection ». Si c'est ce qui nous permet aujourd'hui de nous rencontrer amicalement autour d'un livre aussi rigoureux que *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan*, alors vive ladite connection !

Tous les lecteurs de Lacan connaissent Marcel Ritter au moins à travers la *Réponse à Marcel Ritter*, qui est un texte important de Lacan (disponible entre autres sur le site *oedipe*). Le livre collectif qu'il a dirigé avec Jean-Marie Jadin a été lu de près par l'équipe qu'a rassemblée Denise Lancerotto-Digelmann (et à laquelle j'avoue ne pas m'être joint). Si l'on passait de la cuisine à la couture on pourrait dire que c'est une sorte de « plissé », car chaque contribution y creuse un pli dans la pensée de Lacan qui s'ouvre sur le pli qu'y font et fouillent successivement les autres.

Parmi les nombreuses questions abordées, deux particulièrement m'ont requis.
D'abord le rapport Freud/Lacan. –Rapport ou non-rapport s'il est vrai que le champ de la jouissance est réellement distinct du champ du désir. (*La* jouissance, il vaudrait mieux dire *les* jouissances comme Marcel Ritter nous y invite, car il y en a autant au départ que des péchés –le Mal est légion). Il y a sans doute quand même une continuité pour autant que le désir fait exister la jouissance, qu'il la fait exister comme perdue, comme impossible. Certes, le *GenuB* de Freud équivaut chez lui à *Lust*, le plaisir, et la jouissance par conséquent n'est pas un concept freudien ; cela dit quitte à admettre que Freud s'en approche dans ses réflexions sur l'impossible bonheur du *Malaise dans la civilisation*, sur l'au-delà du principe de plaisir (*Jenseits des Lustprinzips*), -et aussi, selon Lacan lui-même en 1960 dans le séminaire sur *l'Ethique de la psychanalyse*, dans son approche de la fonction du fantasme.
Cela pose la question de savoir si Lacan prolonge Freud ou bien s'il dit autre chose. Quel est donc ce nouage très particulier qui les unit l'un à l'autre ?

L'autre problème qui m'a passionné est précisément celui qui touche au fantasme. Au fantasme en tant qu'il devient progressivement pour Lacan le cadre d'une jouissance hors corps. Les chaînes signifiantes produisent un effet de subjectivation qui se marque sur le corps, mais cette marque à son tour produit un reste, nommé par Lacan objet *a*, exclu du corps quoique issu de lui ; C'est à ce niveau-là que la jouissance se situe désormais. On obtient donc cette formule d'une « jouissance hors corps » typique de celles que nous allons répétant sans nous en étonner comme il faudrait, car elle est fortement contre-intuitive. C'est bien chaque parlêtre qui jouit de l'inconscient à sa façon particulière, mais en même temps la jouissance se donne comme un « se jouir » tout court identique aux détours d'un retour ou à l'autonomie d'une résorption. Il s'agit là de la pulsion en tant que réflexivité sans sujet. On peut s'en délecter comme d'une affaire irrécupérable par le discours courant. Mais encore ? Sommes-nous bien sûrs de ce que nous entendons par là ? A peine est-ce un peu plus facile à se représenter à travers les effets cliniques de ce que Jean-Marie Jadin appelle la « déjouissance » dans la cure, obtenue grâce au travail de littéralisation. On se sent un peu mieux. Pour autant, il nous échoit de soutenir l'idée d'un corps qui non seulement est « le lieu de l'Autre », mais d'un corps qui se présente en outre comme ce dont la partie jouissante se sépare. La relation esthétique vérifie-t-elle cela ?

Il y a enfin un troisième point que j'aimerais relever. C'est la question de savoir si certains traits symptômatiques correspondent à un point de modernité ou à un point de structure. Daniel Loescher dans le livre note que pour Freud l'inconscient social représente un point de butée, tandis que pour Lacan ce serait plutôt le lieu d'émergence d'un réel. On retrouve le rapport Freud/Lacan. Plusieurs interventions aujourd'hui ou demain sur le déni, l'obscénité politique ou encore le symptôme au travail, tournent autour de l'inconscient social ou politique si l'on peut dire (mieux vaudrait parler de « discours », ici).
L'idée de Lacan d'un décentrement de la jouissance sexuelle par l'objet *a* peut-elle nous aider dans ces domaines ?

Merci. Je laisse maintenant la parole aux orateurs.

Nils Gascuel

Introduction à la notion de jouissance chez Lacan

La jouissance n'est pas véritablement un concept freudien. En effet, c'est Lacan qui l'a introduite comme une notion opposée à celle de désir dans son séminaire « Les formations de l'inconscient »[1], pour lui donner l'année suivante, dans le séminaire « L'éthique de la psychanalyse », une place de concept majeur de la théorie psychanalytique. Ce n'est que dans l'après-coup de ce moment inaugural, de cet acte de nomination, que nous pouvons repérer la jouissance en filigrane dans le texte de Freud, en particulier dans son « Au-delà du principe de plaisir », auquel Lacan n'a cessé de se référer.

Nous rencontrons certes le terme de « Genuss », jouissance dans la langue allemande, dans plusieurs textes freudiens, dont celui que je viens de citer, mais toujours comme équivalent de « Lust », le plaisir. Jamais Freud n'utilise le terme « Genuss » dans le sens que Lacan a donné au terme de jouissance, c'est-à-dire comme radicalement distinct du plaisir –bien que le libellé « Au-delà du principe de plaisir » indique déjà l'existence de quelque chose qui diffère du plaisir.

Tout en introduisant en 1920, à partir de faits cliniques, la notion de contrainte de répétition comme un principe se situant au-delà du principe de plaisir, pour en déduire l'existence dans le psychisme d'une pulsion de mort, Freud n'a jamais articulé la répétition ni la pulsion de mort avec la jouissance, le « Genuss », en tant que concept. Il revient à Lacan d'avoir franchi ce pas. La jouissance est donc avant tout un concept lacanien.

En fait, Lacan a emprunté le terme au texte de Hegel, plus précisément à la dialectique du maître et de l'esclave, où l'opposition entre désir et jouissance est déjà patente. Parmi ses autres références, citons le terme de « substance » (ousia) chez Aristote pour la notion de « substance jouissante », et celui de « plus-value » chez Marx pour le concept de « plus-de-jouir », sans oublier le recours au dictionnaire pour le sens juridique du terme de jouissance.

[1]. Lacan J., Les formations de l'inconscient, p. 251-252.

I. Les énoncés fondamentaux

Tout au long de l'enseignement de Lacan, le concept de jouissance a trouvé appui sur un certain nombre d'énoncés fondamentaux.

1. Parmi ces énoncés, celui concernant le rapport de la jouissance au corps est le plus important et le plus constant. Lacan n'a cessé d'insister sur ce rapport : « il n'appartient qu'à un corps de jouir »[1], « un corps est fait pour jouir, jouir de soi-même »[2], « un corps, cela se jouit »[3] -où l'accent est mis sur le réflexif, le « se jouir ». Cette jouissance du corps est de l'ordre de l'augmentation de tension, du forçage, de la dépense, voire de l'exploit, pour confiner au moment de l'apparition de la douleur[4]. Il s'agit là d'une première approche de la jouissance du corps, qui se situe dans la perspective du corps qui s'éprouve.

Une deuxième approche tient compte du fait que le corps est marqué par le langage, le signifiant, le trait unaire, d'où la notion de « corps parlant » et du corps comme « substance jouissante »[5]. Pour Lacan, « un corps se jouit de le corporiser de façon signifiante »[6]. Une des définitions générales qu'il donnera de la jouissance est que « la jouissance est le rapport de l'être parlant au corps »[7], « Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir »[8], tel est un des énoncés concernant le corps parlant.

En effet, le corps est le lieu d'inscription de marques, en particulier en rapport avec le désir de l'Autre , et en tant que tel il est le lieu de l'Autre[9]. Le sujet se fonde dans cette marque inscrite au niveau du corps, et le corps du coup, lui, il se subjective.

Ce processus de subjectivation du corps correspond à ce que Lacan a appelé le moment de disjonction, par l'effet du signifiant, du corps comme lieu de l'Autre et de la jouissance supportée par l'objet α comme part réservée du corps où elle se polarise[10]. C'est ainsi que le lieu de l'Autre est évacué de la jouissance, et que celle-ci se fonde sur ce qui échappe à ce processus de subjectivation du corps. La question de la jouissance se posera dès lors au niveau de l'objet α. D'où l'énoncé soutenant que cet objet α constitue « le noyau élaborable de la jouissance »[11].

2. On peut donc dire que la jouissance est un concept-frontière entre le corps et le langage. Et cette position de concept-frontière ne peut pas ne pas évoquer la pulsion, qui répond au même critère pour Freud. D'où la question du rapport de la jouissance avec la pulsion, plus exactement avec la satisfaction de la pulsion –ce qui donne lieu à un deuxième ordre d'énoncés.

---

[1] . Lacan J., L'objet de la psychanalyse, séminaire inédit, 27 avril 1967.
[2] . Lacan J., Psychanalyse et médecine, Lettres de l'Ecole freudienne, n°1, p. 42.
[3] . Lacan J., Encore, p. 26.
[4] . Lacan J. Psychanalyse et médecine, Lettres de l'Ecole freudienne, n°1, p. 46. Le savoir du psychanalyste, 4 novembre 1971, in Je parle aux murs, Seuil, 2011, p. 29.
[5] . Lacan J., Encore, p. 14, 24-26, 109.
[6] . Ibid., p. 26.
[7] . Lacan J., Le savoir du psychanalyste, inédit, 2 décembre 1971.
[8] . Lacan J., Encore, p. 108.
[9] . Lacan J., La logique du fantasme, séminaire inédit, 31 mai 1967.
[10] . Ibid., 31 mai, 7 juin, 14 juin et 21 juin 1967. D'un Autre à l'autre, p. 252.
[11] . Lacan J., La troisième. Lettres de l'Ecole freudienne, n° 16, p. 189.

La jouissance est la satisfaction d'une pulsion et non purement et simplement la satisfaction d'un besoin[1], tel est l'énoncé de Lacan. Examinons le à la lumière du dualisme pulsionnel soutenu par Freud.

a) Pour les pulsions de vie ou sexuelles ou libidinales, les choses pourraient être simples. Elles le seraient effectivement, si nous pouvions admettre l'existence d'une pulsion sexuelle dans le sens de pulsion génitale, allant à la rencontre de son objet qui lui procure sa satisfaction, laquelle serait alors la jouissance sexuelle pleine. Or, les données de l'expérience psychanalytique montrent que les choses ne sont pas aussi simples. D'ailleurs Lacan qualifie la jouissance sexuelle d' « incroyable mythe dont Freud lui-même s'est fait le reflet »[2] -puisqu'il a élevé l'amour sexuel dans le sens de génital au rang de prototype du bonheur.

- Mais il n'y a pas dans l'inconscient de pulsion génitale, ni de représentants de la différence homme-femme, donc pas de rapport sexuel formulable dans le langage ou inscriptible.

- En fait, la sexualité est représentée dans l'inconscient par les pulsions partielles, désignées comme pré-génitales.

- Ces pulsions, au nombre de quatre, font le tour de l'objet, l'objet α en l'occurrence sous ses quatre espèces, sans l'atteindre. Elles prennent leur origine dans les zones érogènes du corps, pour revenir sur le corps. Il n'y a donc pas à proprement parler de satisfaction de la pulsion liée à l'objet. La pulsion tourne à vide. Tout au plus peut-on dire que sa satisfaction est liée à son trajet de retour sur la zone érogène, dans le « se faire » manger, « se faire voir », etc… Du point de vue de l'objet, la satisfaction de la pulsion est donc une insatisfaction, dans la mesure où elle est une satisfaction leurrante ou un ratage.

  Si la jouissance est la satisfaction d'une pulsion, et que cette satisfaction est une insatisfaction, la jouissance est forcément problématique, en fait impossible. Elle est supportée par l'objet α, mais cet objet est un trou, un vide, une béance. Il est l'objet qui « viendrait » satisfaire la jouissance[3] -si celle-ci était possible. D'où l'énoncé de Lacan concernant le rapport de la jouissance à la satisfaction : « il y a un statut de la jouissance qui est l'insatisfaction »[4]. Les objets du monde qui viennent se loger dans cette béance n'ont qu'une fonction de trompe-vide.

  Je rappelle qu'au début de son élaboration de la notion de jouissance, Lacan a situé le lieu de la jouissance au niveau de la Chose[5]. Avec la promotion de l'objet α, le lieu de la jouissance s'est déplacé au niveau de cet objet. S'articulant avec l'Autre, l'objet α fait dès lors médiation entre la Chose et l'Autre. Il ouvre sur l'Autre, mais sous la forme du manque.

---

[1] . Lacan J., L'éthique de la psychanalyse, p. 247-248.
[2] . Lacan J., Le savoir du psychanalyste, 6 janvier 1972, in Je parle aux murs, p. 105.
[3] . Lacan J., Encore, p. 114.
[4] . Lacan J., L'acte psychanalytique, 6 décembre 1967.
[5] . Lacan J., L'éthique de la psychanalyse, p. 219.

Je reviendrai plus loin sur la question de la jouissance sexuelle.

b) Pour ce qui concerne la pulsion de mort, il faut noter tout d'abord que Freud a postulé son existence à partir de la contrainte de répétition, la situant ainsi initialement sur le plan de l'économie psychique inconsciente, avant de prendre en compte ses manifestations dans le monde extérieur sous la forme des pulsions de destruction. Quant à Lacan, il a articulé la contrainte de répétition, donc de la pulsion de mort, avec la chaîne signifiante, soit avec le rapport du sujet au signifiant.

On peut donc dire que l'essence de la pulsion de mort, c'est la répétition –ce qui conduit à un troisième ordre d'énoncés concernant le rapport de la jouissance avec la répétition. Il s'agit toujours du corps, du corps marqué du trait unaire, dont Lacan dira qu'il est « marque pour la mort »[1]. Avec la répétition est introduit un nouveau trait de la jouissance : sa dimension de perte, et elle concerne également les pulsions libidinales. S'il y a recherche de jouissance dans la répétition, il n'y a jamais que déperdition de jouissance. La jouissance se perd au fil même de sa quête. Effet d'entropie, dit Lacan. D'où son énoncé : « c'est seulement dans cet effet d'entropie que la jouissance prend statut, qu'elle s'indique »[2]. Et c'est le plus-de-jouir qui répond à la place de cette perte de jouissance[3], en tant qu'il est un plus-de-jouir à récupérer[4].

Dans la perspective de la jouissance comme satisfaction d'une pulsion, est-il possible de parler de satisfaction de la pulsion de mort, en dehors de ses manifestations dans le monde extérieur qui trouvent satisfaction dans un acte visant à nuire à l'autre ou à soi-même ? On peut avancer ici l'hypothèse que la satisfaction de la pulsion de mort réside dans la répétition même. Mais cette satisfaction est trouée, comme celle des pulsions partielles, par l'effet d'entropie.

Lacan parle certes de satisfaction de répétition, en se référant à Freud[5]. Mais il fait un pas de plus par rapport à Freud, tout à fait innovant, à partir du fonctionnement de la chaîne signifiante et de son pouvoir de création, pour reconnaître à la pulsion de mort, au-delà de la volonté de destruction, une volonté de recommencer, de création ex-nihilo, et la qualifier de « sublimation créationniste »[6]. De ce point de vue, la satisfaction de la pulsion de mort peut être considérée comme une jouissance sublimatoire.

3. La répétition ouvre sur la question du rapport de la jouissance avec le signifiant, et au-delà avec le savoir, dans le sens du savoir inconscient, c'est-à-dire le savoir lié à la connexion des signifiants.

---

[1] . Lacan J., L'envers de la psychanalyse, p. 206.
[2] . Ibid., p. 56.
[3] . Lacan J., D'un Autre à l'autre, p. 116.
[4]. Lacan J., L'envers de la psychanalyse, p. 56.
[5] . Lacan J., La logique du fantasme, séminaire inédit, 22 février 1967.
[6] . Lacan J., L'éthique de la psychanalyse, p. 250-252.

Les énoncés concernant ce rapport ont été produits au moment des avancées de Lacan sur la structure du discours, l'amenant à définir la jouissance comme un effet du discours. L'énoncé principal est qu' « il y a un rapport primitif du savoir à la jouissance »[1], donc un rapport initial de la jouissance avec le signifiant. Il éclaire un autre énoncé qui dit que « le savoir est la jouissance de l'Autre ». Il s'agit de l'Autre comme lieu du signifiant, ou de « l'Autre pour autant… que le fait surgir comme champ l'intervention du signifiant »[2]. D'où la définition du savoir, inconscient, comme « moyen de la jouissance », et du signifiant comme « appareil de la jouissance »[3]. A ceci près, qu'il y a une béance entre savoir et jouissance[4], l'objet α. Il y a un trou dans le savoir, dont le bord, le littoral est dessiné par la lettre[5].

Le corollaire en est l'énoncé que « l'inconscient, c'est que l'être, en parlant, jouisse, et… ne veuille rien savoir de plus… ne veuille rien en savoir du tout »[6]. Cette formule constitue le socle de notre pratique, et permet de saisir pourquoi Lacan a pu soutenir que dans une psychanalyse toutes les interprétations se résument à la jouissance[7]. Et ce par le biais de la lettre dans le signifiant, soit la structure littérante du signifiant, au principe de l'équivoque.

4. Il reste à mentionner encore deux ordres d'énoncés, et ils ont trait également à la limitation de la jouissance, à savoir le rapport de la jouissance avec le désir d'une part, avec le plaisir d'autre part.

a) Le désir limite la jouissance, car tout en étant mouvement vers la jouissance, il est en même temps défense contre la jouissance[8]. Il est défense d'en outrepasser une certaine limite[9], limite imposée par la fonction du principe de plaisir[10]. D'où l'énoncé : « …pour nous la jouissance n'est pas promise au désir. Le désir ne fait qu'aller à sa rencontre »[11].

La conclusion que nous pouvons en tirer, c'est que le désir fait exister la jouissance comme inaccessible. Il y a un interdit propre à la jouissance, que Lacan a énoncé dans une de ses formules canoniques : « la jouissance est interdite à qui parle comme tel.. », elle ne peut « être dite qu'entre les lignes pour quiconque est sujet de la Loi, puisque la Loi se fonde de cette interdiction même »[12].

---

[1] . Lacan J., L'envers de la psychanalyse, p. 18.
[2] . Ibid. p. 12 et 14.
[3] . Ibid., p. 54.
[4] . Lacan J., D'un Autre à l'autre, p. 335-336.
[5] . Lacan J., Lituraterre, Autres écrits, p. 14.
[6]. Lacan J., Encore, p. 95.
[7]. Lacan J., D'un discours qui ne serait pas du semblant, p. 117.
[8]. Lacan J., L'objet de la psychanalyse, séminaire inédit, 27 avril 1966.
[9] . Lacan J., Surversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien, Ecrits, p. 825.
[10] . Lacan J., D'un Autre à l'autre, p. 254.
[11] . Lacan J., L'angoisse, p. 383.
[12]. .Lacan J., Ecrits, p. 821.

b) Dans sa définition, la jouissance est dans le même rapport d'opposition avec le plaisir qu'avec le désir. Comme le désir, le plaisir constitue un de ses facteurs de limitation.

La distinction entre plaisir et jouissance se réfère au point de vue quantitatif ou économique retenu par Freud pour son trépied de la métapsychologie. La visée du principe de plaisir pour Freud est la réduction de la tension psychique, pulsionnelle, à un niveau constant et le plus bas possible (principe de Fechner). Lacan lui emboîte le pas sur ce point, pour associer le plaisir à une diminution de la tension.

La jouissance par contre correspond à une augmentation maximale de la tension, jusqu'à la limite du supportable. Elle se situe dans le registre du trop, de l'excès. A partir de là, on peut considérer le principe de plaisir comme un principe de régulation de la jouissance. Il intervient pour éviter une quantité d'excitation trop élevée, dont les effets pourraient être nocifs. Les énoncés de Lacan vont dans ce sens. Ainsi : le plaisir limite et éloigne la jouissance[1] ; il est ce qui nous arrête à un point d'éloignement, de distance très respectueuse de la jouissance[2].

II. Les variantes de la jouissance

Si Lacan n'a jamais cessé de parler de la jouissance, il a pourtant aussi mis l'accent sur certaines jouissances qu'il a dotées d'un nom spécifique, et que nous avons appelées les variantes de la jouissance. S'agit-il toujours de la même jouissance ? De différents aspects de celle-ci ? Ou de jouissances radicalement différentes ? Une chose parait sûre, elles présentent un certain nombre de traits communs, ce qui est en faveur d'une possible intrication, au moins de certaines d'entre elles, et m'a suggéré le terme de carrousel des jouissances.

A. A plusieurs moments, et dans divers contextes, Lacan a évoqué une jouissance pure, absolue, pleine –tout en la qualifiant la plupart du temps de mythique.

- Ainsi la jouissance du Père originel, en référence au mythe freudien de Totem et Tabou. Ce père était censé jouir de toutes les femmes. Mais cette jouissance supposée originelle, correspondant à la non-castration, s'avère être une jouissance « tuée » ou « aseptisée » selon les termes de Lacan. De même, à propos du mythe d'Oedipe, parle t-il d'une jouissance pleine, mais coupable[3].

- Par ailleurs, dans le cadre du processus de constitution du sujet dans son rapport à l'Autre, au signifiant, illustré par le schéma de le division subjective, comportant trois étages ou trois temps, il évoque au premier temps, celui de la

[1] . Lacan J., Ecrits, p. 821 ; L'éthique de la psychanalyse, p. 218.
[2] . Lacan J., Psychanalyse et médecine, Lettres de l'Ecole freudienne, n°1, p. 46.
[3] . Lacan J., La logique du fantasme, séminaire inédit, 26 avril 1967 ; D'un Autre à l'autre, p. 321 ; D'un discours qui ne serait pas du semblant, p. 177-178.

jouissance, un sujet mythique de la jouissance qui vise à accéder à l'Autre. Mais ce qui au deuxième temps, celui de l'angoisse, accédera non pas à la jouissance mais à l'Autre, c'est l'objet α. Et ce qui apparaîtra au troisième temps, celui du désir, c'est le sujet divisé en tant qu'impliqué dans le fantasme [1]. Avant l'intervention du signifiant divisant l'Autre, il y a une jouissance mythique. Mais elle ne peut qu'être inférée dans l'après-coup de cette intervention comme impossible, donc réelle, car à ce premier temps le terme de sujet de la jouissance n'a aucun sens.

- Nous touchons là à un des traits essentiels de la notion de jouissance chez Lacan, le réel : la jouissance, c'est le réel. Et il insiste sur le fait que cette jouissance du réel comporte le masochisme, qui est « le majeur de la jouissance que donne le réel »[2]. Mais si la jouissance dans l'acte masochiste approche au plus près la jouissance pure, le réel de la jouissance, dans la mesure où cet acte est une opération de captation de la jouissance énigmatique de l'Autre[3], est-elle pour autant une jouissance pleine ? Je ne le pense pas, car elle nécessite la mise en jeu de l'objet α, soit l'identification du sujet à cet objet pour accéder à l'Autre.

  Le rapport avec le masochisme constitue néanmoins un autre trait essentiel de la notion de jouissance. Il nous indique que le réel c'est la contrainte, l'abus, comme Jean-Marie Jadin le montrera demain à partir du nœud borroméen.

B. A partir de la définition de la jouissance comme satisfaction d'une pulsion, il est possible de répartir deux de ses variantes en fonction du dualisme pulsionnel énoncé par Freud, et distinguer une jouissance mortelle et une jouissance sexuelle.

   1. La jouissance mortelle, aussi qualifiée de fondamentale[4], a été introduite avec la jouissance de la Chose. La Chose considérée comme lieu, est le lieu des pulsions et de la jouissance. Si ce lieu renvoie à l'objet incestueux en tant qu'interdit, de même qu'à l'objet foncièrement perdu dans le sens où Freud l'entend, il renvoie également à l'agressivité fondamentale de l'humain envers son prochain[5]. Il est ainsi le lieu du mal et de la destruction, de la pulsion de mort et de ses manifestations.

      Mais pour Lacan, la Chose est également le lieu de la sublimation. Il définit en effet la sublimation comme l'élévation d'un objet à la dignité de la Chose[6]. La Chose est ainsi la scène où se joue l'alliance de la pulsion de mort avec la sublimation. Ce qui éclaire le terme de « sublimation créationniste », utilisé par Lacan à propos de cette

[1] . Lacan J., L'angoisse, p. 203 et 209.
[2] . Lacan J., Le sinthome, p. 77-78.
[3] . Lacan J., La logique du fantasme, séminaire inédit, 14 janvier 1967.
[4] . Lacan J., Le savoir du psychanalyste, 4 novembre 1971, in Je parle aux murs, p. 29-30.
[5] . Lacan J., L'éthique de la psychanalyse, p. 219, 228-229.
[6] . Lacan J., L'éthique de la psychanalyse, p. 133.

pulsion. Au-delà de son pouvoir d'anéantissement, la sublimation révèle son pouvoir de création.

Mais revenons à son pouvoir de destruction. L'accent est d'abord mis sur le rapport de la jouissance mortelle au corps de l'autre, ce qui lui confère une résonance sadienne. Si jouir c'est jouir d'un corps, jouir dans la perspective de la jouissance mortelle revient à vouloir démolir ce corps. Pour Lacan c'est là le mode de jouissance le plus régulier[1]. Notons qu'il articule à ce propos le sens juridique du terme de jouissance –l'action d'user de quelque chose, avec le sens hégélien –la pure négation de la Chose, sa destruction, et avec le sens sadien – jouir c'est jouir d'un corps.

Mais cette jouissance mortelle concerne également le corps propre, dont elle marque le chemin, la descente vers la mort[2]. Jouissance dirigée contre ce corps propre, elle correspond à un excès de tension, limitée dans la mesure du possible par le principe de plaisir –où nous retrouvons le trait masochique de la jouissance. Sur le plan clinique, elle se repère dans tous les actes qui visent à pousser le corps à ses limites, à l'épuiser, tel la pratique des sports extrêmes, l'anorexie, les addictions de tout genre.

L'autre pôle d'articulation de la jouissance mortelle est la répétition freudienne –déjà largement évoquée.

2. Quant à la jouissance dite sexuelle, il faut d'abord noter que ce terme ne recouvre pas chez Lacan le sens qu'il a pris dans le discours courant, où il désigne avant tout l'orgasme.

a) Pour Lacan, la jouissance sexuelle est la jouissance phallique, et elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel[3]. En fait, la jouissance phallique est une suppléance de l'impasse de la jouissance sexuelle considérée comme rapport à l'Autre sexué.

- Pour saisir ce qu'est cette jouissance phallique, il faut partir du « il n'y a pas de rapport sexuel » -formule qui se réfère à l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel, lequel ne cesse pas de ne pas s'écrire. On peut l'entendre aussi dans le sens de l'impossibilité de la jouissance du corps de l'Autre (génitif objectif), cet Autre désignant l'Autre du couple sexuel[4] ou l'Autre sexe[5]. La jouissance ne concerne jamais que le corps propre. On jouit certes d'une partie du corps de l'autre, mais pas de ce corps dans sa totalité. Vouloir jouir effectivement du corps de l'Autre reviendrait à le détruire, à le mettre en morceaux –où nous retrouvons la jouissance mortelle, et un aspect du carrousel des jouissances.

[1] . Lacan J., …ou pire, p. 32.
[2] . Lacan J., L'envers de la psychanalyse, p. 17-18. Le savoir du psychanalyste, 4 novembre 1971, in Je parle aux murs, p. 29.
[3] . Lacan J., Encore, p. 14.
[4] . Lacan J., …ou pire, p. 112.
[5] . Lacan J., Encore, p. 40.

- Dans une formule en apparence paradoxale Lacan avance qu'on ne jouit que de l'Autre, mais on n'en jouit pas sexuellement ni n'est-on joui. On n'en jouit que mentalement par le biais du fantasme, l'important dans l'affaire étant que ce sont nos fantasmes qui nous jouissent[1], c'est-à-dire jouissent de nous. Le partenaire de l'autre sexe reste radicalement l'Autre[2]. Le seul accès possible à cet Autre est le fantasme avec la mise en jeu de l'objet α, qui fonctionne dès lors comme substitut de l'Autre, sous la forme de la cause du désir[3].

  La jouissance sexuelle est ainsi marquée par un trou, par l'impossibilité d'établir l'Un de la relation rapport sexuel. Il ne lui reste dès lors que la voie de la jouissance dite phallique[4], laquelle n'est pas pour autant pleine, puisqu'elle porte la castration en son sein. D'où la formule de Lacan : la jouissance sexuelle ne s'énonce que de « l'indice de la castration »[5] -d'où son impasse.

- Mais pourquoi appeler cette jouissance, qui vient en suppléance du non-rapport sexuel, jouissance phallique ?

  Remarquons tout d'abord que le terme « phallique » ne se rapporte pas forcément à l'organe du même nom, bien que Lacan l'utilise également dans ce sens. En particulier, lorsqu'il parle de la jouissance de l'idiot à propos de la masturbation, ou encore lorsqu'il évoque la jouissance de l'organe chez l'homme qui empêche celui-ci de jouir du corps de la femme[6]. En effet, l'organe cède toujours prématurément sur la voie de l'appel de la jouissance[7], bien que la barrière à la jouissance –le principe de plaisir- lui permet un certain accès[8]. Mais la détumescence y met un terme, redoublant ainsi au niveau du corps l'inscription de la castration au coeur de cette jouissance.

  La jouissance sexuelle, dans le sens de la jouissance de l'organe, n'est pour Lacan qu'une production organique, locale et accidentelle. Mais elle engendre à son tour un appel, qui est le langage articulé. Elle fait appel à la nécessité de parler[9]. Ce qui donne son véritable sens à cette jouissance dite phallique.

  Elle est déplacée dès lors au niveau du langage, où elle s'articule autour de la fonction phallique, donc la castration, dans le rapport du sujet à l'Autre. Si cette fonction phallique intervient dans la détermination de la fonction de sujet (être le phallus), elle intervient également dans le rapport sexué, où le phallus noté Φ est le signifiant de la jouissance. Et dans ce rapport, il est en position de tiers-terme. Chacun des partenaires a un rapport au phallus, sans que pour autant celui-ci fonctionne comme médium entre l'homme et la femme[10].

---

[1] . Lacan J., …ou pire, p. 112-113.
[2] . Lacan J., Encore, p. 109.
[3] . Ibid., p. 114.
[4] . Ibid., p. 13 et 14.
[5] . Lacan J., Le savoir du psychanalyste, 6 janvier 1972, in Je parle aux murs, p. 105-106.
[6] . Lacan J., Encore, p. 13.
[7] . Lacan J., L'angoisse, p. 305-306.
[8] . Lacan J., D'un Autre à l'autre, p. 320.
[9] . Lacan J.,, …ou pire, p. 54.
[10] . Lacan J., D'un Autre à l'autre, p. 319-320. D'un discours qui ne serait pas du semblant, p. 142.

Cette jouissance phallique a pour substrat le signifiant et ses effets de sens, ce qui renvoie aux processus primaires de Freud. Elle est refoulée. Elle est inter-dite. Mais elle fait retour dans les symptômes, où elle est accessible au déchiffrage –le seul sens d'une interprétation étant la jouissance[1]. C'est à partir de là que Lacan a pu définir le signifiant comme appareil de la jouissance.

Cette jouissance est qualifiée également de jouissance sémiotique, en raison de son lien à ce qui fait sens dans lalangue[2]. C'est la jouis-sens[3] ou « j'ouis-sens »[4]. Jouissance de lalangue, elle se surajoute à la jouissance du corps qu'elle parasite et anime en même temps[5].

b) Il existe pourtant une jouissance au-delà du phallus. C'est la jouissance dite Autre, la jouissance supplémentaire de la femme. Il s'ensuit que, si pour les êtres parlants qui s'inscrivent côté homme la jouissance est toute-phallique, elle est pas-toute phallique pour ceux qui s'inscrivent côté femme, puisqu'ils ont en supplément cette jouissance Autre qui ne se réfère pas au phallus. Cette jouissance, en tant qu'elle se spécifie du pas-tout, est celle que Lacan appelle « proprement la jouissance de l'Autre »[6].

c) Hormis la jouissance phallique, il y a un autre substitut de l'impossible rapport sexuel, c'est l'amour. L'amour, en tant qu'il est soumis à une contingence, à une rencontre mettant en jeu le désir et sa détermination inconsciente. L'amour peut ainsi donner l'illusion, un instant, que le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire[7]. Rappelez-vous l'énoncé de Lacan : « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir »[8].

C. Je voudrais encore mentionner deux autres types de jouissances nommées par Lacan.

1. Tout d'abord, la jouissance de l'être. Il s'agit de l'être dans le sens de l'être de la signifiance[9], soit de l'être de langage, le parlêtre. D'où l'équivalence de cette jouissance avec la jouissance phallique –autre figure du carrousel des jouissances.

2. Enfin, la jouissance de l'image du corps, de l'image spéculaire ou du double. Elle est la version imaginaire de la jouissance, la première à avoir été prise en compte par Lacan sous le terme d'assomption jubilatoire de l'image spéculaire. Cette expérience d'aliénation fondamentale du sujet dans une image « comme une image autre » aura pour conséquence l'aliénation de sa

[1] . Lacan J., Les non-dupes errent, séminaire inédit, 20 novembre 1973.
[2] . Ibid., 11 juin 1974.
[3] . Ibid., 20 novembre 1973.
[4] . Lacan J., Le sinthome, p. 73.
[5]. Lacan J., Les non-dupes errent, séminaire inédit, 8 mars 1974.
[6] . Lacan J., Encore, p. 26.
[7] . Ibid., p. 44, 131-132.
[8] . Lacan J., L'angoisse, p. 209-210.
[9] .Lacan J., Encore p. 67.

jouissance, qu'il ne saura dès lors faire reconnaître que comme « la jouissance de l'autre » (avec a minuscule) –comme Lacan le dira dans le premier « Discours de Rome »[1].

On peut en rapprocher « la jalouissance », mot forgé par Lacan en référence à la scène relatée par Saint Augustin, et qui indique une jouissance qu'on jalouse chez l'autre (avec a minuscule).

En 1974 dans « La troisième », le troisième « Discours de Rome », Lacan énonce ce que l'on peut considérer comme l'axiome central de la jouissance, en référence au nouage des trois catégories, le réel, le symbolique et l'imaginaire dans le nœud borroméen. Il y soutient que l'objet α, qui est au point de serrage central du nœud à la place du plus-de-jouir, est au regard d'aucune jouissance sa condition. Toute jouissance se branche sur cette place du plus-de-jouir[2]. Autrement dit, au cœur de toute jouissance il y a cet objet α comme plus-de-jouir, c'est-à-dire comme manque à jouir, projeté à l'horizon de la tension du sujet comme paradigme de ce que serait la jouissance absolue ou pleine –si elle exitait.

Ainsi, si au cœur de toute jouissance il y a l'objet α, c'est que toute jouissance est organisée autour d'un trou.

Marcel Ritter

26 novembre 2011

[1] . Lacan J., Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, Ecrits, p. 249-250.
[2] . Lacan J., La troisième, Lettres de l'Ecole freudienne, n° 16, p. 189 et 199.

Une parole assassine.

Comment expliquer sa persistance au point de gâcher sa vie au-delà de toute logique. Par quel mécanisme en arrive-t-on à la maintenir vivante et au prix de quel bénéfice ?

Comment cette parole s'imprime-t-elle jusque dans le réel du corps?

Si j'ai formulé cet argument, distribué avant le colloque du 26 novembre 2011, sous forme de questions, c'est pour vous permettre de vous interroger sans d'emblée adhérer ou contrer les réponses dont je vais vous faire part, sans vous influencer dans vos réflexions.

Que peut-on appeler parole assassine ?

J'ai été interrogée par la persistance dans le discours des patients d'une phrase citée régulièrement. Il s'agit en général d'un reproche concernant l'existence du sujet, soit dans sa totalité, soit partiel : principalement concernant son sexe ou autre particularité de son corps.

Ces reproches sont en général formulés par la mère : « je ne voulais pas d'enfant », « je ne voulais pas de toi », « c'est celui dont j'ai fait une fausse-couche qui aurait du vivre », « j'ai essayé d'avorter ». Ce non-désir de la mère peut être atténué par un « c'est mon mari qui voulait des enfants ». Malgré cela l'enfant peut se sentir responsable, voire coupable de vivre, coupable d'exister.

Ce rejet peut ne pas concerner la vie de l'enfant mais être le rejet de son sexe. On voulait, on espérait, on désirait un garçon… ou une fille, ce qui me semble moins fréquent. Le deuxième enfant du même sexe est souvent accueilli avec déception. Actuellement elle est moindre dans la mesure où le sexe de l'enfant est connu bien avant la naissance.

D'autres dénigrements peuvent être plus partiels : la critique du nez, de petits yeux, des oreilles décollées, et je ne parle pas des vraies malformations surtout si elles sont esthétiques. La mère se sent responsable voire coupable : « Ce serait tellement bien si on pouvait le refaire ». Refaire signifie effacer celui ou celle qui est là.

Pauvre bébé qui au lieu d'être accueilli comme la huitième merveille du monde est reçu par des bras déçus, par un sourire forcé. Nous nous construisons à partir de la synergie de tous les sens. L'enfant peut se sentir ne pas correspondre au désir de ses parents, et plus particulièrement au désir de sa mère.

Tout le monde sait que nul n'est responsable de sa venue au monde, alors quel est le mordançage (terme emprunté au vocabulaire de la teinturerie) pour fixer une croyance développée à partir d'une parole. Pour se sentir responsable,

il faut supposer que l'on y soit pour quelque chose, qu'on en a le **pouvoir**, et à partir de là, quel en est le bénéfice. Quel en est le phantasme? A quelle jouissance arrive-t-on ?

Mon ami Jean-Paul Ricœur m'a fait remarquer que la toute-puissance n'est pas la jouissance phallique. Cette jouissance viendrait-elle alors du fait qu'aucune toute-puissance n'est possible sans meurtre de celui qui s'y oppose. Meurtre évidemment dans le phantasme.

Nul ne peut s'imaginer être à l'origine de sa vie, de son sexe, sans éliminer ceux qui ont œuvré pour cette naissance.

Nous pouvons nous interroger sur le fait que ces paroles primitives de la mère concernant l'existence du sujet puissent persister tout au long de sa vie. Cette jouissance dans le phantasme est-elle telle qu'elle domine la vie du sujet ?

L'inscription de ces phrases désobligeantes est d'autant plus prégnante qu'elles sont répétées au moindre faux-pas de l'enfant, ou réitérées lors de la naissance d'un troisième enfant du même sexe. La joie exprimée lors de la venue au monde d'un enfant de sexe opposé peut avoir le même effet.

Ces critiques, ces remarques négatives sont-elles de l'ordre du signifiant, et y a-t-il une impression dans le réel du corps ayant un impact sur la relation aux autres ?

Il est un symptôme que j'ai relevé plusieurs fois : l'impossibilité de séduire, l'impossibilité d'éveiller chez l'autre du désir, n'ayant pas été lié au désir de sa mère. Ce symptôme n'a rien à voir avec la frigidité chez la femme.

Si l'on pense nœud borroméen, il n'est pas possible d'isoler le symbolique du réel ni de l'imaginaire. Certains m'ont fait remarquer que le réel de Lacan n'avait rien à voir avec le corps. Je pense plutôt qu'une partie du réel peut être captée par le symbolique et l'imaginaire mais qu'une partie peut rester à jamais inaccessible. Lacan a parlé de l'effet de « lalangue » sur le réel. Il semblerait qu'il y ait une partie inaccessible par le langage.

Pour ceux qui ont essayé de détricoter un pullover, la laine se dévide, s'arrête à un nœud plus ou moins facile à défaire, mais si à certains endroits le réel de la laine s'est transformé par feutrage, le détricotage est impossible.

L'impression dans le réel n'est peut-être pas effaçable, il n'est peut-être pas possible de supprimer une connexion neurologique établie, mais il doit être possible d'en établir d'autres. De la même manière, en découvrant un processus primaire il est impossible de supprimer une métaphore, mais il est possible de ne plus être bloqué dans un seul sens, de découvrir d'autres directions.

Pour terminer, je me ferai l'avocate des tout-petits. Les adultes se permettent de les humilier, de les dénigrer. Un bébé dès sa naissance perçoit l'hostilité ou la bienveillance, la différence entre des bras accueillants et d'autres rejetants. Pourrions-nous avoir pour principe de ne pas se permettre une

remarque désobligeante concernant le corps de l'enfant, remarque que nul ne prononcerait devant quelqu'un qui aurait les poings plus gros que les siens. Cette remarque concerne l'être, pas le faire.

Je suis toujours peinée lorsque je rencontre des bébés tristes et je leurs souris afin qu'ils se rendent compte que le monde n'est pas seulement fait d'hostilité.

Et si ce n'était pas vrai ?! L'historien Michel Pastoureau dit qu'il n'y a pas de vérité historique. S'agirait-il seulement de la vérité du sujet ?

Denise Lancerotto-Digelmann

CARAVAGGIO L'OBSCUR

« Je sentais confusément que l'objet faisait défaut au tableau … Je remarquais avec étonnement et trouble que le tableau non seulement vous empoignait, mais encore imprimait à la conscience une marque indélébile et qu'aux moments toujours les plus inattendus, on le voyait avec ses moindre détails, flotter devant ses yeux… Mais inconsciemment aussi, l'objet en tant qu'élément indispensable du tableau en fut discrédité ». Kandinsky [1]

J'ai longtemps cru que le Caravage était mort assassiné sur la même plage d'Ostie que Pasolini, tous deux se rejoignant au-delà des siècles[2] dans la même violence et la même « course à l'abîme » qui les animaient dans l'épouvante de leur art.
Mort certainement de la malaria à Porto Ercole, en Toscane, en 1610, Le Caravage, dans une ultime invite, nous offre sa tête : *Le David tenant la tête de Goliath*, son dernier tableau.
Que fut le Caravage ? Un homme dont la vie agitée, violente, tragique, ponctuée de fuite, d'exils, mais qui ne cessa pas de peindre[3]. Un peintre touchant à l'intime de l'être, au *disegno interno*[4], au dessin intérieur qui occupe la place de l'objet a, selon Lacan, et dont on espère toujours en dessiner les contours…, Le Caravage, peintre contemporain d'un monde où Dieu vient à manquer.
Un monde qui s'ouvre sur l'idée de l'infini brouillant tous les repères et pour laquelle Giordano Bruno fut brûlé vif[5], à l'encontre d'un Galilée qui se rétracta ; un monde traversé par une « volonté de puissance, une volonté de science, une volonté de jouissance »[6] qui donne sa couleur au Baroque ; un monde où la

vérité jusqu'alors tenue par le pouvoir religieux, vacille, en raison d'un nouveau savoir, un savoir scientifique venant bousculer toutes les certitudes.
Dieu s'absente, l'Autre (en l'occurrence Dieu) se divise, dévoilant une fêlure de l'âme chez le sujet baroque.
L'art venant illustrer cette brisure de l'âme dans son dévoilement d'une jouissance de Dieu jusqu'alors désertée, voire niée. Une jouissance apparentée à la jouissance féminine comme l'interprète Lacan[7]. Mais déjà, en 1935, Eugène d'Ors, devançant Lacan, pressentait ce que le Baroque contient de « féminité fatale »[8].
Nous avons tous en mémoire *l'extase de Sainte Thérèse* du Bernin ou moins connue, la *Beata Ludovica Albertoni*[9].
L'art baroque : exubérance ostentatoire des corps, exhibition des extases saisies sur le vif, évoquant la jouissance jusqu'à l'obscénité…mais exaltée.
Le Caravage n'a laissé aucun écrit sur sa manière de peindre, aucune théorie sur le clair-obscur dont il était passé maître (j'en parlerai plus loin). La seule indication que nous ayons, c'est sa déclaration lors d'un procès que lui intenta le peintre Baglione, pour diffamation en 1603 : « c'est bien peindre les choses d'après nature » d'après le modèle vivant, modèle vivant mais aussi mort. Pour son superbe tableau *La mort de la Vierge*[10] il utilisa le cadavre d'une prostituée noyée au ventre et aux pieds gonflés. Il ne s'agissait pas pour Le Caravage d'une imitation de la réalité, mais d'en approcher au plus près, au plus près de son modèle[11], au point d'en être irréel, or nous savons que « l'irréel se définit de s'articuler au réel d'une façon qui nous échappe… »[12]
Lucian Freud, plus de quatre cents ans plus tard : « Je voudrais que mes portraits soient ceux des gens, mais ne soient pas comme eux, pas l'apparence du modèle, mais le modèle ».[13]

« La définition même d'un corps, c'est que ce soit une substance jouissante… C'est la seule chose en dehors d'un mythe qui soit vraiment accessible à l'expérience. Un corps jouit de lui-même : il en jouit bien ou mal… ».[14]

Mais comment représenter ce qui ne peut se voir ? Comment en capter les traces, les effets, les lumières, les ombres.

Le Caravage peint plusieurs représentations de *Saint Jean Baptiste*.[15] Trois tableaux se trouvent à Rome.

Le *Saint Jean-Baptiste au bélier* (1599/1600), qui se trouve au musée du Capitole, s'offre glorieusement à notre regard : Un jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, nu, assis sur une peau de bête, jambes écartées. La tête est

tournée vers nous, un sourire aguicheur, un bras passé autour du cou d'un bélier au pelage lumineux, maintenant la tête de l'animal qui effleure sa joue.
Un regard narquois nous invite à partager son intimité.
Un jeu d'ombre et de lumière met en avant la carnation du corps, sa sensualité. Et la couleur de la chair se fait substance…
L'arrière scène est plongée dans l'obscurité alors que des draperies rouges et blanches charpentent le corps de Saint Jean.

Le regard du *Saint Jean-Baptiste* (1605) du Palais Corsini est pratiquement caché sous sa frange de cheveux. Mais le visage, de biais, est empreint de douceur et de tristesse. Le corps assis, oblique, comme prêt à se lever, nous invite à le suivre.
Un reflet lumineux investit le corps, un drapé rouge violent recouvre une jambe et une partie du bras sur lequel le corps s'appuie. Un léger drapé blanc cache le sexe. Un tronc d'arbre et un bol à peine visible restent dans l'ombre. Le bélier a disparu.

Le *Saint Jean-Baptiste* de la dernière période (1609/1610), qui se trouve à la Villa Borghèse, est un jeune homme prématurément vieilli, au corps languissant, pratiquement nu, un léger drapé blanc jeté négligemment sur son sexe.
Le jeune homme s'appuie sur un large drapé rouge dont le tissu dépassant rappelle sa pose languide. A ses côtés, le bélier au pelage doré nous tourne le dos comme s'il s'éloignait, frôlant le corps fatigué du jeune homme. Un corps aux jambes lourdes, à l'abandon. La pesanteur d'une chair à la carnation mate d'un vieil or.
Un jeune homme légèrement dédaigneux à ce qui l'entoure, tourne vers nous un regard impénétrable, en suspens.

L'arrière scène de ces deux tableaux est absorbée par l'ombre.

Avant de continuer, je voudrais dire quelques mots sur le clair-obscur, de son utilisation chez Le Caravage.
Loin de séparer la lumière de l'ombre, le clair de l'obscur, les deux font corps pour « éclaircir progressivement et irrégulièrement la couleur brun noir du fond, de manière à faire apparaître la forme ainsi dégagée, non pas sur la couleur du fond, mais à travers et comme le brun noir »[16]. Les corps ne sont plus devant ou dans la scène, ils sont produits autant qu'ils produisent.
Inversement, le clair s'ombrage de plus en plus faisant place à l'ombre, une ombre de plus en plus épaisse. Un brun de terre.
Ainsi, loin d'organiser les corps, sur lesquels la lumière tombe, elle, la lumière, devient avec l'ombre arbitre de l'existence même de ces corps.

Des corps en extase : le corps du Christ de la *Mise au tombeau* (1602/1604) qui se trouve à la Pinacothèque du Vatican : C'est une œuvre extraordinaire où le corps massif puissant, lumineux, du Christ retient l'attention. Un corps lourd, soutenu par deux personnages (Saint Jean et Nicodème), l'un par le buste, l'autre sous les jambes repliées, une épaule soulevée dont le bras tombe vers la pierre tombale, au milieu de personnages enveloppés de couleurs soutenues, brun, bleu foncé, rouge, ocre et dont l'un des personnages féminins fermant le groupe, les bras levés, largement ouverts, en creux, s'ouvrent sur le vide. Les deux Marie sont côte à côte, inclinant la tête vers le Christ.
La tête du Christ en arrière repose sur le vide. Les yeux clos, la bouche ouverte, cri silencieux, extatique, d'une jouissance dernière.
Une sombre luminosité baigne le tableau et vient troubler les couleurs.

Les couleurs sombres très proches du noir du Caravage pourraient se rapprocher du « miroir noir » dont parle Wittgenstein dans ses *Remarques sur les couleurs* : « On parle d'un miroir noir (écrit-il). Mais là où il reflète, il s'assombrit certes, mais il n'apparaît pas noir pour autant »[17].
Les tableaux du Caravage seraient-ils des « tableaux noirs » ? pour paraphraser Wittgenstein, d'un noir d'une luminosité intense, donnant matière au corps. Peignant à même la toile, repentirs sur repentirs, à même la pâte, nous confrontant à la matérialité de sa peinture.

Dans son séminaire *Encore* Lacan revient sur l'articulation du corps à la jouissance et introduit pour la première fois cette notion de corps comme « substance jouissante »[18], c'est-à-dire, du corps vivant comme condition de la jouissance, le corps en étant le support, évoquant ainsi « le mystère du corps parlant »[19] (soit le mystère du nœud : le Réel comme mystère, l'Imaginaire support du corps, le Symbolique comme langage).
Le Caravage questionne ainsi le corps en tant que corps sexué, corps vivant mais aussi corps mortel, susceptible d'être le lieu d'une jouissance, d'un jouir, corps et jouissance aliénés à l'Autre.
Et ce que Le Caravage ne cesserait pas d'explorer, de creuser, c'est la mise-en-corps de l'Autre, le faire exister en peignant la jouissance des corps, « en corps à corps et encore incarné » (Lacan).

Ce qui est mis au travail sur la toile par Le Caravage et qui annonce la substance, c'est l'espace, la lumière, les couleurs.
Soit un tableau, mais qu'est-ce qu'un tableau ?
Le tableau a le plus étroit rapport avec le regard comme objet a : C'est lors de ses leçons dans son Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux en psychanalyse*[20] que Lacan aborde comme paradigme la pulsion scopique et y démontre l'antinomie de la vision et du regard. Il reprend pour commencer la thèse de Merleau-Ponty[21] sur le regard comme « cet invisible qui hante le visible ». Le regard n'est pas la fonction visuelle, mais il est cet invisible qui revient au monde vers le sujet et qui ouvre l'espace de la visibilité. C'est en quoi le sujet voyant est toujours déjà regardé. Et il n'est voyant que pour autant qu'il est regardé.
Le regard comme objet a est ce qui soutient la vision du sujet sans que celui si n'en sache rien ni même n'en perçoive rien.
Dans le tableau, ce regard est ce qui du tableau revient sur le spectateur lui-même et le fait être regardé. D'une certaine façon, le spectateur tend à voir ce regard invisible qui attire son œil sur la toile. C'est ce que Lacan appelle « l'appétit de l'œil chez celui qui regarde ». Mais le tableau ne donne pas à voir ce regard, son œil est arrêté par un voile, un écran, un leurre, un trompe œil, une tache, qui viendrait « dompter le regard » dans un effet qui se veut pacifiant, apaisant. Leurre de l'écran, voire de la lumière même comme effet « d'irradiation, ruissellement, feu, source jaillissante de reflets » venant combler dans le voir la place de l'objet perdu.
Car le regard commence là où nous « perdons de vue » l'objet. D'où le manque, l'absence, une élision du regard dans la vision, de notre propre manque en tant que sujet du voir.
Et le tableau qui offre à voir nous « invite là à déposer notre regard comme on dépose les armes ».

Le repos pendant la fuite en Egypte qui se trouve à la Galerie Doria Pamphilj à Rome est un des premiers tableaux du Caravage (1596/1597).
C'est un tableau d'une beauté fulgurante. Marie, Joseph, l'enfant Jésus et l'âne font halte, épuisés, alors qu'ils sont traqués par les soldats d'Hérode. Ils se reposent dans le silence d'un paysage touffu d'automne, au loin, pointe l'aube, une lumière diffuse éclaire la scène. Marie, assise sous un chêne, les yeux clos, la tête penchée, lourde de fatigue, sa joue appuyée sur la tête de l'enfant endormi, qu'elle tient dans ses bras. Un ange musicien leur rend visite. Joseph est un vieil homme, Il est assis, le corps pesant, frottant ses pieds nus l'un contre l'autre. A ses côtés, sa fiasque, son sac. Il tient de ses grosses mains une partition tournée vers l'ange. Joseph regarde l'ange, d'un regard timide, interrogateur, suppliant ? L'ange à la chevelure d'automne, charnellement corps, d'une beauté saisissante est face à lui, tournant le dos au spectateur. Le corps est d'une grâce féminine, nu, une étoffe grisée s'enroule autour de sa taille, formant nœud sur le côté, cache le bas du dos pour se creuser en vagues souples jusqu'à terre. En contrepoint, une longue queue noire d'hirondelle.
Un léger déhanchement est dû à la tenue d'un violon. Le visage est de profil. Des paupières mi-closes, filtre le regard de l'ange, un regard de biais, énigmatique : lit-il la partition ? une invite ?
La partition, une ode à Marie, la belle endormie[22].
« Que tu es belle et combien ravissante,
O mon aimée, parmi les délicieuses… »
Chatoiement des couleurs brunes, rouges, oranges, noires, plis des étoffes, replis de la partition participent au jeu de la lumière et de l'opacité.
Venant de la partie obscure du tableau, la tête de l'âne entre Joseph et l'ange. Se pose un autre regard, le regard de l'âne. L'iris, resserré en un point blanc, « un point de regard » venant du champ de l'Autre. Et grâce à ce point lumineux, « quelque chose se peint ». Ca se peint.

Et le Caravage s'élance sur des chemins qui le mèneront à ce « Baroque funèbre » dont parle Roland Barthes ;
« La mort est toujours un mourir…c'est l'envoi de la mort qui la fonde… l'instant est là »[23]…

Le jeune Bacchus malade qui se trouve à la Villa Borghèse (1593) est un premier autoportrait du Caravage. Il a vingt ans.
Le jeune homme, à demi nu, de profil, est assis, la tête couronnée chichement de lierre, tournée vers le spectateur. Le bas du corps est dissimulé par une table. Le corps est à la fois corps râblé, musclé, ferme, jeune et corps de chair, bronze vieilli, ombré de gris verdâtre. Le corps est replié sur lui-même, dans une attitude ambiguë de retrait.
Les lèvres légèrement entrouvertes en un sourire énigmatique, le regard du jeune homme est déporté, vers un ailleurs, extérieur au tableau. Point irregardable.
Remarquons la lourdeur de la table, plus proche d'une pierre tombale (pierre tombale qui sera reprise dans *La mise au tombeau*) et qui « ajoute une menace pour la vie »[24] déjà annoncé par les lèvres livides du Bacchino : un savoir que le corps du Caravage a de sa propre mort.

« Vient l'acte : cet acte est toujours absorbé dans un objet »[25].

Le *David tenant la tête de Goliath* qui se trouve aussi à la Villa Borghèse (1609/1610) est le dernier autoportrait du Caravage, il a 39 ans et va bientôt mourir.
Emergeant des ténèbres, David, le bras tendu, braque vers le spectateur la tête ensanglantée de Goliath. Un David, au corps androgyne, au visage doux et mélancolique de madone. Une lumière diffuse et sensuelle éclaire son corps et le drapé des étoffes qui le recouvrent à moitié. Son bras droit se perd dans l'obscurité, une partie de l'épée se trouve ainsi comme suspendue, la pointe disparaissant entre ses jambes à hauteur de sexe.
Les paupières tombantes, le regard glisse vers Goliath.
Goliath, dans l'acmé du mourir, la bouche ouverte, humide, où le regard du spectateur risque de s'engloutir. Dans l'ultime regard de Goliath, Le Caravage épingle un regard, capturé, éternellement suspendu, combinant l'éternel et l'instant.
Le Caravage confronté à sa propre mort, à son réel.
Croisements des regards, David, Goliath, le spectateur : Œil pour œil, regard pour regard, capture pour capture. Une prise de guerre, mais pas de repos.

Encore et encore, j'aurais pu vous parler d'autres tableaux, des madones si présentes, de lumières, de corps, ou de certains détails : une épaule dénudée, sensuelle, les muscles tendus d'un bras, les doigts crispés, les pieds nus, l'arrondi d'un genou, une poitrine palpitante sous la robe, la courbure parfaite des sourcils, la fragilité d'une nuque, les rides d'un visage, les plis et les déplis des tissus dans lesquels le regard se perd, les bouches grandes ouvertes comme le cri d'effroi du jeune garçon fuyant le *Martyre de Saint Mathieu*, les anges si sexués, si tentateurs…

La peinture du Caravage atteste d'une matière aux forces obscures, s'empare de la lumière et de l'ombre, creusant la visibilité, la matérialité, d'un questionnement sur la jouissance des corps. Corps phallicisé, de son au-delà (du phallus), de l'objet regard, ce sont des jouissances questionnées mais qui concernent aussi souterrainement la jouissance féminine, une jouissance autre.

Et l'ombre se joue de la lumière et envahit peu à peu ses tableaux.

Entre le peintre et le spectateur, une rencontre, la rencontre de deux regards, énigmatique. *Ca* surgit, aussitôt disparu dans le moment de l'étonnement, de l'éblouissement d'une capture évanescente d'une jouissance de qui la regarde.
Est-ce que ça peut se dire ? Est-ce que je pourrais le dire ? A travers la grammaire de mon propre désir et par défaut…
Et le Caravage ? Mes tableaux, aurait-il pu dire, voilà ce qui est.

---

[1] Kandinsky, Regards sur le passé et autres textes 1912-1922, Hermann, Collection savoirs, Editeurs des sciences et des arts, 1990. Il s'agit de *La meule de foin de Monet*.
[2] Voir le tableau au MAC de Nice d'Ernest Pignon Ernest, David tenant de chaque main les têtes de Pasolini et du Caravage.
[3] Son premier biographe : Mancini (1617) ; R. Longhi, historien d'art, qui authentifia le « Narcisse » et à qui l'on doit en grande partie la redécouverte du Caravage par sa publication d'une monographie complète sur le peintre (en français, 1968, 2004). Michel Ange Merisi, dit le Caravaggio est né à Caravagio (d'où son nom) en Lombardi, près de Milan, en 1571 (ou 1573) et mort en 1610.
Malgré des réactions violentes et négatives que ses tableaux et sa personnalité agressive, sa vie dissolue, suscitèrent de la part de ses contemporains, Le Caravage comptait nombre de commanditaires et protecteurs parmi princes et proches du Pape. Le bannissement dont il était l'objet (ce qui signifiait que n'importe qui pouvait appliquer une sentence de mort et n'importe où) fut levé par Paul V alors que Le Caravage se mourrait à Porto Ercole.

[4] Lacan, L'objet de la psychanalyse, séance du 11 mai 1966. Pour Lacan, ce dessin intérieur concernait le Maniérisme, mais n'est-ce pas vrai à toute époque ?
[5] Sur le Campo Fiori, en février 1600, à Rome.
[6] Claude-Gilbert Dubois, Encyclopédie Universalis - Baroque : élaboration du concept, 2007
[7] Lacan, Encore, Seuil p.71
[8] Eugénio d'Ors, Du Baroque, Gallimard, Folio Essais, 1935, 2000, p. 12
[9] Qui se pâme dans une chapelle de San francesco a Ripa dans le Trastevere à Rome. C'est la dernière œuvre du Bernin.
[10] 1605-1606, qui se trouve au Louvre
[11] Au plus près de son modèle, Le Caravage peignait directement sur la toile, sans passer par des dessins préparatoires. Seules quelques incisions comme points de repères observées par radiographie.
[12] Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Seuil, 1964, 1973 p.187
[13] Laurence Gowing, Lucian Freud, L'Atelier, 1982
[14] Lacan, Les non-dupes errent, séance du 12/03/74
[15] Inspirés des *ignudis* (jeunes hommes nus) de Michel Ange de la Chapelle Sixtine
[16] Françoise Bardon, Caravage ou l'expérience de la matière, Puf, 1978, p. 70…
[17] Wittgenstein, Remarques sur les couleurs, TER, 1984, p.14
[18] Lacan, Encore, 1972/73, p.26
[19] Ibid, p. 118
[20] Lacan, les leçons VI à IX, ibid
[21] Merleau-Ponty, Le visible et l'invisible, chapitre : « Entrelacs », Tel Gallimard, 1964, 2001.
[22] Le Caravage a réellement peint les notes de la partition : Ce sont des vers extraits du « Cantique des Cantiques » : Qualm pulchra es et quam decora – Charissima, in deliciis… mis en musique par un musicien franco-flamand, Noël Bauldweijn vers 1500 (Philippe Beaussant, Passages)
[23] Roland Barthes, Tacite et le Baroque funèbre, L'Arc, les Cahiers méditerranéens, Duponchelle, 1990
[24] Léo Bersani et Ulysse Dutoit, Les secrets du Caravage, Epel, 2002
[25] Roland Barthes, ibid,

Monique Scheil

Jouissance au travail avez-vous dit ?

La jouissance du sujet peut apparaître au travail dans ses formes les plus extrêmes lorsqu'elle est assignée au réel. Pour cela, plusieurs conditions paraissent nécessaires.

En situation de travail, la satisfaction imaginaire est au cœur même du plaisir de travailler. « Donner un sens à son travail », « Savoir pourquoi on travaille », « Etre reconnu pour ce que l'on fait », autant d'expressions utilisées fréquemment et qui semblent être entendues par tous. Lors d'une première intervention, j'avais montré l'importance de la relation imaginaire au travail sur l'axe *a-a'* et en quoi le nouveau management, au nom de la rationalisation des procédures s'efforce de faire rupture avec cette satisfaction du moi, laissant les acteurs assez démunis. Dans sa relation permanente au *petit autre* (entretiens d'embauche, d'évaluation…) le salarié au travail est obligé de se façonner en référence à l'autre ou contre l'autre. Il est obligé d'attendre de l'autre la reconnaissance ou le jugement. Une dévalorisation trop importante peut donc engendrer une dépréciation très forte de soi ou même une agressivité fondamentale qui peut atteindre aux identifications du moi les plus archaïques et à l'image même du corps.

D'autre part, le symptôme du sujet est également générateur d'une forme de satisfaction au travail. La part inconsciente du symptôme indéchiffrée trouve à s'exprimer dans une répétition propice. Le symptôme d'après Jean-Marie Sauret est la seule singularité du sujet. Dans son livre récent, *L'effet révolutionnaire du symptôme*, c'est le symptôme qui fait lien social. Il faut entendre par lien social : lien avec des signifiants qui régulent la structure de travail. Cette forme de satisfaction est l'arrimage (si l'on peut employer cette métaphore) du sujet au signifiant maître, aux signifiants maîtres, les signifiés ayant peu d'importance. C'est ainsi que s'explique, en partie du moins, l'extraordinaire parcours de Vincent Tatouit, auteur du livre *Ils ont failli me tuer*, qui est parvenu à conserver une activité professionnelle vidée de son sens. Marginalisé à France Télécom, interdit de travail, absent de toute réunion, il a continué à se rendre à son ancien bureau détruit par la direction de France Télécom, à passer des communications téléphoniques à des interlocuteurs fantasmatiques. Les signifiants « ingénieur », « chef de projet » ont continué à fonctionner pour le sujet en dehors de toute inscription sociale. Or la pseudo rationalisation du management actuel est une forte tendance à substituer à des procédures forgées par l'expérience, des process préétablis propres à instrumentaliser le sujet et à circonscrire au maximum le développement du symptôme. Dans une vision simplificatrice du travail, le prêt à porter managérial apparaît comme plus rationnel et donc plus rentable.

La jouissance, quant à elle, fait intervenir d'autres paramètres, elle intervient là où justement n'est pas le plaisir alors même que la relation imaginaire est détruite et la satisfaction du symptôme improbable. Le principe de plaisir apparaît en quelque sorte comme une barrière naturelle à la jouissance et quand il y a plaisir, il n'y a pas à

craindre de voir apparaître les formes les plus extrêmes de la jouissance. C'est pourquoi certaines conditions particulières que j'ai, en partie du moins, signalées ci-dessus, apparaissent nécessaires pour que se manifeste la jouissance dans ses variantes les plus extrêmes.

Lacan avance que toute jouissance effective, toute jouissance matérielle, est jouissance Une. Il y a certes une jouissance de la parole. On pourrait penser de tout l'enseignement de Lacan que la parole est connexion à l'Autre or la jouissance de la parole même n'intervient que comme une figure de la jouissance Une, c'est-à-dire, en partie au moins, coupée de l'Autre. Même dans la jouissance de la parole, dite jouissance phallique, il y a déjà une disjonction entre signifiant et la jouissance. La jouissance apparaît comme travaillée par le signifiant mais la débordant déjà si l'on peut dire. La jouissance est plutôt du côté de la Chose, et de l'objet *a*, *a* impossible à identifier mais pouvant être occupé par des objets successifs et interchangeables dans sa fonction de plus de jouir, comme le précise Lacan.

Le discours du capitalisme de Lacan apporte peut-être un enseignement dans cet ordre de choses. Le schéma du discours du capitalisme présente le *$* en relation avec *a*. Le *$* n'est pas comme dans le discours de l'hystérique en relation avec *S2*. Dans le schéma des quatre discours, la matrice de toute demande et de tout discours social, est le discours de l'hystérique, dont on peut dire qu'elle est le schéma de la relation ordinaire de la parole intersubjective, même si elle n'est pas parole mais structure. Le discours du capitaliste quant à lui, résulte de l'inversion des places du signifiant maître et du sujet de l'inconscient. Celui-ci, le sujet, se situe à la place de l'agent en tant que maître de lui-même, pourrait-on dire.

L'objet est récupéré par le sujet. C'est un discours qui rejette la castration. Il place l'objet en prise directe avec le sujet, qui reste dès lors terriblement collé à sa jouissance, en relation avec son *a,* son plus de jouir. Pas de séparation entre le sujet et son objet.

Dans ce discours, le sujet se passe de l'Autre. Une jouissance toujours plus impossible à trouver, une jouissance toujours à portée de main et jamais saisissable. Nous sommes en effet dans un monde de revendication des jouissances. Un monde où tout un chacun se fait un devoir de jouir à sa manière plutôt que de se confronter à l'Autre. Une multiplicité de jouissances, aussi multiples que les semblants de l'objet a.

En situation de travail, lorsque la satisfaction imaginaire est impossible et celle du symptôme difficile, c'est-à-dire lorsque les objets de satisfaction au travail apparaissent comme inaccessibles, que le plus de jouir ne peut plus être habité par des représentations satisfaisantes, le sujet se trouve devant le vide de la chose, proche de l'angoisse et en proie à la jouissance du corps et de ses avatars. Dans le management aujourd'hui, l'injonction faite à l'acteur est double et paradoxale : en même temps qu'on lui dit d'abandonner toute forme de singularité, le sujet est en position de maîtrise, au moins apparente, et cela suffit déjà à expliquer le désarroi et la solitude

ressentie par beaucoup de salariés. Cette fausse maîtrise, ainsi que « ce plus de jouir » qui, dans certaines situations, se trouve vidé de toute représentation possible laisse le sujet dans une angoisse abyssale Si la relation *S1-S2* , relation productrice de savoir, vient à être disjointe de la relation *$-a,* (c'est-à-dire si les conditions du plaisir au travail se trouvent détruites) *$* en relation avec *a* peut amener le sujet à faire jouer tous les ressorts de sa jouissance, faisant du corps le lieu et l'objet de cette jouissance. Cette jouissance qui peut aller jusqu'au suicide, peut prendre un caractère spectaculaire et énigmatique comme l'immolation par le feu par exemple. Cet acte, et non ce passage à l'acte, malgré les lettres laissées (à entendre de plusieurs sens), ne fait signe à personne. Il est signe par lui-même, un signe brûlant et qui porte le brandon sur l'instrument, l'outil de travail, et aussi de la jouissance, le corps. Ce n'est plus le signifiant qui représente le sujet, c'est cette flambée publique : *ou je me suicide ou je ne suis pas*, pourrait on dire pour essayer de raccrocher tant bien que mal à la chaîne signifiante ce qui de fait est hors champ de la parole. Nous citerons un fragment d'une lettre laissée par un employé de France Télécom avant de s'immoler par le feu en avril dernier :

« Quelle est la population touchée par des suicides : moins de 50 ans, avec mobilité imposée. Je rencontre beaucoup de frustrations : cadres dépossédés de leur pouvoir, ils ne sont plus rien ! Ceux qui sont abandonnés et contraints de faire face à l'échec au quotidien sont très mal : ils sont soucieux de la qualité de leur prestation, rendue impossible, sans voie d'issue ! Le suicide reste comme étant LA SOLUTION. Mais à qui profite le crime ? » (les majuscules font partie du texte.)

La jouissance terrible, à proprement parler hors sens (je jouis de mon corps comme le seul bien qui me reste) est la manifestation que la question du Sujet a été évacuée dans la structure du travail. Dans le discours du capitaliste, le *$* n'est plus en relation directe avec les autres signifiants, il est en relation avec le petit a, induisant chez le sujet une position de fragilité.

Mais déjà bien avant les effets ravageurs de la société de consommation le poète avait la prémonition que l'instrumentalisation des corps pouvait avoir des effets terribles et destructeurs :

Mais toute politique tend à traiter les hommes comme des choses – puisqu'il s'agit toujours de disposer d'eux conformément à des idées suffisamment abstraites pour qu'elles puissent, d'une part, être traduites en actions, ce qui exige une extrême simplification de formules ; d'autre part, s'appliquer à une diversité indéterminée d'individus inconnus. Le politique se représente ces unités comme des éléments arithmétiques puisqu'il se propose d'en disposer. Même l'intention sincère de laisser à ces individus le plus de liberté possible, et de leur offrir à chacun quelque part du pouvoir, conduit à leur imposer, en quelque manière, ces avantages, dont il arrive, qu'ils pâtissent.

Paul Valéry, *Au sujet de la dictature*, dans *Regards sur le monde actuel,* 1938

Antoinette Lovichi

“Je me tue au travail”

Souffrance au travail, à se référer à l’étymologie du mot travail, c’est déjà un abus de langage.
Il y a de l’abus, c’est dire que l’on peut être abusé à prendre le terme de *souffrance-au-travail* comme on nous le sert, comme un domaine ou plutôt comme un marché, d’autant que l’on sait avec Foucault que le marché est le principe de véridiction du discours du libéralisme.[1]
Pourquoi souffrance au travail, est-ce parce que souffrance appelle un dispositif de soin ? Pourquoi pas violence au travail, et qu’appellerait alors le signifiant violence ?

Vous vous en souvenez, Dans le film *Le Mépris* de Jean-Luc Godard, Fritz Lang qui joue son propre rôle, s’adresse à Michel Piccoli d’une voix sentencieuse, en citant Bertolt Brecht :

« Chaque matin, pour gagner mon pain,
je vais au marché où l’on vend des mensonges
et plein d’espoir, je me range à côté du vendeur.»[2]

C’est bien ça, le marché de la *souffrance au travail* est florissant.
Sur ce marché, la *fonction psy* , psychosociologues, cliniciens du travail, psychothérapeutes, psychanalystes, mais également, avocats, juristes et experts, y sont convoqués, dans le discours du *biopouvoir*, par des signifiants maîtres, par les maîtres mots de *stress*, *harcèlemen*t, *risques psychosociaux* (RPS , herpes) et par celui ultime de *suicide* qui renforce rétroactivement tous le autres.
Le suicide, « cette mode », avait lâché à la presse le directeur de France Télécom, Didier Lombard le 15 septembre 2009.

Chez les cliniciens du travail Christophe Dejours et Yves Clot qui parlent de centralité du travail dans le fonctionnement psychique, il y a une étonnante proximité de leur approche avec des points théoriques qui nous guident :
Pas de souffrance sans un corps pour l’éprouver. Pas de souffrance au travail qui ne soit rencontre avec un réel du travail qui se fait connaître au sujet par sa résistance aux procédures, aux savoir-faire, à la technique, à la connaissance, c’est-à-dire par la mise en échec de *la maîtrise.*
Mais pour un psychanalyste, le travail est-il une épreuve *contingente* parmi d'autres pour la subjectivité ? Ou bien est-il une condition *nécessaire* à l'avènement de la subjectivité ? [3]

---

[1] Michel Foucault *Naissance du biopolitique*
[2] Bertolt Brecht « *Hollywood* »
[3] Jean-Louis Rinaldini « L’inadmissible, l’inconscient le malentendu - pré-texte » AEFL

Comment les *suicides au travail* interrogent-ils la psychanalyse et comment penser le lien entre suicide et travail, entre *suicide -au -travail* et *jouissance* ?
Voilà le questionnement de notre groupe dont le fonctionnement a permis des périples singuliers dans un voyage collectif, chacun s'étant engagé à produire un texte suite à notre année de travail.

À la suite de mes lectures j'ai bricolé, bri-colé, c'est le mot, la phrase suivante …

« Dans le suicide, nous sommes en présence d'un corps, d'un vivant parlant d'un parlêtre qui se joue de la vie, qui se jouit, qui se jouit de la vie au point suprême ou jouissance de la vie et jouissance mortelle se rencontrent. » [4]
… je la trouvais belle comme un tableau. Et bien sûr, comme devant un tableau, *j'ai déposé les armes* et mon stylo.

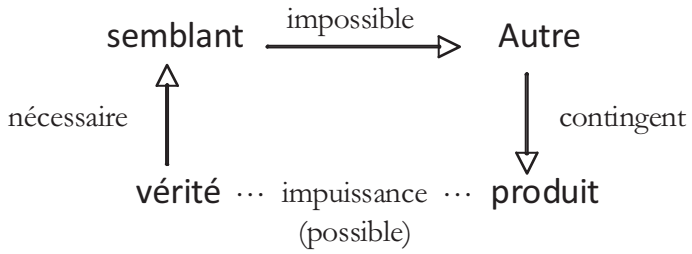
Je vais vous raconter comment, dans l'urgence de l'écriture trop longtemps différée, j'ai essayé d'attraper ça, sans trop savoir où cela allait me conduire.
J'ai attrapé ça à partir d'une phrase que j'ai entendue au sens propre, comme un performatif, c'est-à-dire comme un énoncé, qui produit ce qu'il signifie, comme un serment, voire un sacrement du *vivant qui a le langage*[5] :
« Je me tue au travail » un énoncé, qui, non-dit, tu(e) , devient acte, et précipite le sujet hors du jeu du discours, hors semblant .
- « Mais c'est une *défenestration discursive »* me répliqua alors Jean-Claude Molinier à qui je faisais part de mon élucubration.

Comment de cet eurêka, de ce « c'est ça » qui a surgi, faire une piste de travail ?
La piste pourrait être : le suicide est l'ultime façon de rompre un lien social qui produit une tension insoutenable, l'ultime façon de sortir d'un discours dans lequel le *parlêtre* est prisonnier de la jouissance.
Peut-on faire l'hypothèse d'une impossibilité de *changer de raison* d'une impossibilité de passage d'un discours à l'autre dont le suicide serait le signe ?
Ce passage d'un discours à un autre dont Lacan nous dit que l'amour est le signe et *qu'il faudrait seulement dresser l'oreille à la mise à l'épreuve de cette vérité qu'il y a toujours émergence du discours analytique à chaque passage de ce que* ***le discours analytique*** *permet de pointer comme franchissement d'un discours à un autre.*[6]

---

[4] Marcel Ritter- Le carrousel des jouissances ou les variantes de la jouissance in « La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan » sous la direction de Jean-Marie Jadin et Marcel Ritter- ERES- avril 2009
[5] Giorgio Agamben Le sacrement du langage Archéologie du serment -Vrin août 2009
[6] Encore *Seuil- p.20*

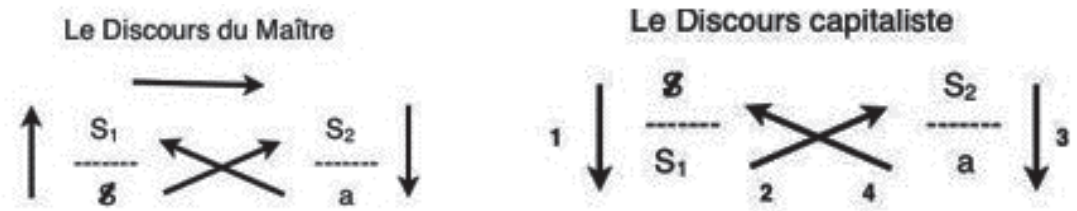
Petit retour sur ce terme de changement de discours que Christian Fierens développe dans sa « *lecture de l'étourdit* »[7] où il souligne que le *discours psychanalytique est la science des changements de discours.*
Il n'est pas inutile de rappeler que chez Lacan, c'est sur l'existence du discours analytique que s'établissent les 3 autres discours.
Pourquoi ça tourne, pourquoi ça bascule, parce qu'un discours ne se met jamais en rapport direct avec la vérité de ce même discours, telle est l'impuissance spécifique d'un discours. Devant cette aporie, tout discours est amené à se renverser au profit d'un nouveau discours et d'une nouvelle tentative de lien social.



Chaque discours engendre des produits sans issue à l'intérieur d'un même discours.
Le discours psychanalytique pousse chaque discours à sa puissance dernière, c'est-à-dire à son impuissance. Le réel et l'épuisement de chaque discours.

(Marie-José Pahin nous éclairera de son commentaire des 4 discours demain après-midi.)

Est-ce dans le discours du maître ou dans le discours capitaliste que le sujet est enfermé ?



[7] Christian Fierens *Lecture de l'étourdit Lacan 72* l'Harmattan septembre 2010

Je serai enclin à poser que c'est dans discours capitaliste que le sujet peut se trouver dans l'impossibilité d'opérer une bascule dans un autre discours..
Dans ses commentaires sur le discours capitaliste, Lacan signale qu'il prend *sa racine dans le discours du maître* et qu'en opérant « *une toute petite inversion »* entre le S1 et le *$,* il en écrit « *le substitut »* [8]
Comme l'a commenté Antoinette, dans le discours capitaliste le sujet, *$,* est en position d'agent, de signifiant maître, de maître du signifiant comme l' *Humpty Dumpty* de Lewis Carroll. Le trajet vers l'Autre annulé, il ne peut plus être représenté dans la chaîne signifiante. Peut-t-on encore parler d'un sujet divisé alors qu'il est non assujetti ? En relation directe à l'objet, ce sujet est dans un grand huit qui s'emballe et dont il ne peut sortir qu'à en être éjecté.

En recherchant les occurrences du mot suicide dans les séminaires, j'ai trouvé ça dans les formations de l'inconscient le 12 février 58 :

> *« Plus le sujet s'affirme à l'aide du signifiant comme voulant sortir de la chaîne signifiante, et plus il y entre et s'y intègre, plus il devient lui-même un signe de cette chaîne. S'il s'abolit, il est plus signe que jamais. La raison en est simple – c'est précisément à partir du moment où le sujet est mort qu'il devient pour les autres un signe éternel, et les suicidés plus que d'autres. C'est bien pourquoi le suicide a une beauté horrifique qui le fait si terriblement condamner par les hommes, et aussi une beauté contagieuse qui donne lieu à ces épidémies de suicide qui sont tout ce qu'il y a de plus réel dans l'expérience »*

Par le suicide le sujet devient signe, et même si le statut du signe à changé chez Lacan entre 58 et 70, on pourrait dire, pour préciser notre hypothèse de travail, que le suicide est le signe d'une impossibilité de changer de discours pour un sujet pris dans le discours capitaliste. Et que c'est seulement en se tuant qu'il change de discours, qu'il réintègre l'ordre du discours comme signe.
Dans cette *auto mise à mort au travail*, le sujet devient signe, et le suicide un geste qui fait objection à la *gestion*.
Je vous livre donc une réflexion qui n'est pas aboutie, charge à nous de reprendre ce travail dans les *après-midits* du GRP sur la discursivité dont la première est prévue en janvier 2012.

---

[8] Lacan in Italia 12 mai 72 « C'est pas du tout que je vous dise que le discours capitaliste, ce soit moche, c'est au contraire quelque chose de follement astucieux, hein?
De follement astucieux, mais voué à la crevaison.
Enfin, c'est après tout ce qu'on a fait de plus astucieux comme discours. Ça n'en est pas moins voué à la crevaison. C'est que c'est intenable. C'est intenable, dans un truc que je pourrais vous expliquer... parce que, le discours capitaliste est là, vous le voyez.. une toute petite inversion simplement entre le S1 et le S barré, qui est le sujet... ça suffit à ce que ça marche comme sur des roulettes, ça ne peut pas marcher mieux, mais justement ça marche trop vite, ça se consomme, ça se consomme si bien que ça se consume. »

J'avais prévu pour conclure ces remarques, la lecture d'un extrait d'un texte d'Antonin Artaud intitulé *Sur le suicide*, vous savez, une de ces citations dont on dit qu'elles prouvent une fois de plus que le poète précède toujours le psychanalyste.[9]

Mais tout compte fait, je vais vous dire celle-là, aussi d'Antonin Artaud, et qui pourrait bien faire annonce pour une défenestration discursive :

Et maintenant
Vous tous les êtres,
J'ai à vous dire que vous m'avez
Toujours fait caguer.
Et allez vous faire
Engruper
La moumoute
De la parpougnète,
Morpions De l'Éternité[10]

René Marchio

[9] *« Si je me tue ce ne sera pas pour me détruire, mais pour me reconstituer, le suicide ne sera pour moi qu'un moyen de me reconquérir violemment, de faire brutalement irruption dans mon être, de devancer l'avance incertaine de Dieu. Par le suicide, je réintroduis mon dessin dans la nature, je donne pour la première fois aux choses la forme de ma volonté. »* [9] Antonin Artaud *Sur le suicide* 1925

[10] Antonin Artaud *Ci-gît* 1946

-1-

JOUIR DITES-VOUS ?

JOUISSANCES ET POUVOIRS

L'ABJECT ET L'OBJECT

Marie Prugniaud

La mégalomanie narcissique infantile de ceux qui, pris de pouvoir comme on peut l'être de vin, de drogue ou de haine, entraîne dans sa dérive spéculative sa propre accumulation d'avoirs, laissant sur le bord les déchets exsangues.

Le déni s'est substitué au refoulement, la castration n'opère plus, et la jouissance déborde totalement la perversion.

Il s'agit là *des* jouissances, comme *des* politiques, et *des* perversions. L'emprise des relations de pouvoir sur les vies et des formes d'aliénation mentale qui lui sont liées, fabriquent du trouble dans le sujet, marqué à la fois par la rage contestataire et la mélancolie.

La notion de discours comme lien social fait apparaître que la définition, la distribution et le maniement de la jouissance changent et s'ordonnent différemment en fonction de chacun des discours qui déterminent le sujet. Le discours, comme appareil du pouvoir, est moyen de jouissance. L'objet *a*, noyau élaborable de la jouissance, est, selon le discours, à une place différente, et changeant de place il change de valeur.

L'esclave dans le discours du maître produit l'objet *a* au titre d'un plus de jouir, d'une plus-value prélevée par le maître sur le corps du travailleur. Plus d'argent pour le maître signifie plus de travail pour l'ouvrier, l'employé. Si le temps est de l'argent et si l'argent c'est de la merde, alors, travailleurs de toutes les zones, retroussons nos manches et nos pantalons et tenons-nous droits pour garder le nez au-dessus, (« non olet », disait Vespasien et, « en odeur de sainteté » répondit l'église) même si ce n'est pas facile en ayant le dos courbé, ça fonctionne dans l'injonction paradoxale qui, on le sait, rend fou. Jouis/ne jouis pas. L'argent rend fou. L'accumulation d'argent est violente.

Le discours du capitaliste, 5ème de la série à partir du discours du maître, est conjugué au discours de la science. L'objet, dans le discours du capitaliste, y est placé en position d'agent. De l'étrange copulation entre le discours du maître et le discours de la science naît le discours capitaliste : c'est un discours du maître pervers. Discours sans éthique de la démission subjective instaurée par le démenti.

-2-

La rationalité néo-libérale produit le néo-sujet dont elle a besoin, formaté pour servir le système de production raptée par le maître. Les évaluations, les notations, la PN, AT et autres techniques de contrôle, pour que ce néo-sujet se comporte comme une entité en compétition, dans le regard excité de jouissance de ceux qui font courir leurs chevaux, leurs lévriers et leurs noirs, jusqu'à ce qu'il n'aient plus cours sur le marché. Hors cours, comme des milliards de femmes depuis l'hominisation. Les hommes eux aussi ont été massivement *féminisés* et mis au rebut.

Il s'agit toujours (comme pour l'enfant) de pousser les populations à jouir de façon que la jouissance barre l'accès au désir. C'est une instrumentalisation de la souffrance, du masochisme et de la peur, par l'utilisation de la culpabilité et de la notion de dette. « La jouissance est masochiste dans son fond » - Lacan, *d'un Autre à l'autre,* et « l'étoffe de toute jouissance confine à la souffrance », *d'Un discours qui ne serait pas du semblant.*

*C'*est du mensonge institutionnalisé, avec des slogans que nous avons à repérer, à déconstruire comme nous y a invité Michel Foucault, comme l'enseigne Judith Butler.

Il ne s'agit pas, pour les manipulateurs toutes catégories, de dire ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas. Il s'agit de se demander quelle est la façon la plus efficace de pseudo-communiquer. "Proton-pseudos" le premier mensonge (qu'évoque Kierkegaard dans « Concept d'angoisse ») qui rend fou le fœtus, et si l'erreur n'est pas retrouvée, elle sera perpétuée à tout jamais. On la retrouve dans l'imposture de ce qu'on appelle "communication". Avec le néo-libéralisme, ça veut dire connaître les points de la mécanique de l'autre pour qu'ils soient instrumentables de par leur force ou leur faiblesse. Cela veut dire pour les pervers jouir de transgresser la loi, inciter les autres à le faire en les avilissant, et si possible en les poussant à jouir de cet avilissement. Les pervers détruisent l'amour, la confiance et l'estime que l'autre a de soi-même, cherchant à créer une dépendance en s'attaquant à son intégrité. Tous les moyens sont bons, tous les mensonges et toutes les promesses non tenues diffusés, au niveau socio-politique par les médias vingt quatre heures sur vingt quatre, en instrumentalisant la peur. C'est inscrire le sujet devenu objet dans un abject infernal, un désir de catastrophes fascinantes : inondations, incendies, vols, viols, meurtres et escroqueries diverses, bref toute la panacée, jusqu'au désir d'apocalypse. Le principe reste le même : dans l'incitation au soi-disant dépassement de soi jusque dans l'abrutissement complet, la souffrance absolue dans la mélancolie profonde, jouissance suprême. La perversion n'est pas qu'une affaire de sexe ni de genre, mais de pouvoir. Diabolique, diront certains. (A l'inverse de « symbole», « diabole » veut dire « divisé » c'est-à-dire atomiser et désolidariser pour dominer). A ce niveau la perversion n'est pas le fait d'une seule personne mais d'une organisation tissée d'interactions complexes au sein d'un ensemble : couple, groupe, institution, gouvernement.

Les règles de fonctionnement tournent à l'envers, parfois jusqu'à la folie. Déni, désistement, imposture, complaisance, banalisation, amplification, plagiat, (rapt) falsification, jusqu'à la mystification, sont parmi les procédés d'un système d'influence, d'où un empêchement à long terme, sinon à vie, à penser par soi-même. Cela s'installe par la programmation de la défaite de la parole. Le cynisme, la cruauté, l'inhumanité, fondés sur la haine, sidèrent, médusent. L'individu, voire des populations entières se sentent en danger, donc plus rien ne bouge, l'emprise est totale, le plat est prêt pour la con-sommation. C'est un droit à l'oppression invisible. L'art du f(i)loutage. Le système

devient vite mafieux et il n'y a qu'un pas jusqu'à la terreur, jusqu'à l'ultime jouissance, dans une recherche systématique et forcenée fétichiste, par un moi clivé qui lui assure sa jouissance. Suborner femmes et enfants, "*féminiser"* aussi les hommes (en faisant des *hommelettes),* dans une misogynie portée à son comble, du fait du déni de la castration.

Perversion, renversement. « C'est renversant », ou : « c'est le monde à l'envers » ou encore : « on marche sur la tête », « on marche au plafond » Ce sont des expressions souvent entendues actuellement. Ce n'est plus les : « tu as ma parole » ou : parole d'honneur ». Conscience floue que quelque chose ne tourne pas rond : c'est le ressenti de ce que l'oppresseur a mis en acte dans la réalité son fantasme de fustigation. La perversion est un ça-voir sur la jouissance, par détournement et destruction du sens. Il est possible alors de faire régresser l'individu jusqu'au mimétisme dont parle René Girard. Par l'incitation à travailler davantage, donc à donner de soi, de sa sueur, de sa tranquillité , en le persuadant qu'il y gagne, pour consommer plus, assurer ainsi la compétition et la servitude volontaire (La Boétie), c'est là un véritable gisement humain, une mine d'or pour l'extraction d'un plus-de-jouir arraché au plaisir de vivre. Du corps sans nom au corps sans corps .

Le discours managérial fait de la performance un devoir absolu, sur l'appui du discours publicitaire qui manie l'impératif surmoïque : fais-le mais ne le fais pas, et si tu le fais prends garde à toi...

« Ce qui distingue le discours capitaliste est ceci : la *Verwerfung*, le rejet. Le rejet en dehors de tous les champs du symbolique, avec ce que j'ai dit que cela a comme conséquence : le rejet de quoi ? De la castration » (*Ou pire).*

C'est la déroute de l'interdit, dans une exaspération lancinante de la libido, quand l'agressivité est une tentative de déni de la perte. L'argent est alors une fin en soi pour le traitement réel-virtuel d'une dette de sang.

Le psychanalyste s'est toujours refusé à nommer la cause de la jouissance autrement que comme un au-delà du langage, un abîme par lui suscité. Il n'y a pas de théorie de la jouissance, sinon celle du pervers.

Marx, dans *Ebauche de l'économie politique*, écrit : « L'argent est confusion, et confusion et conversion générale de toute chose. Il est le monde à l'envers, la confusion et la conversion de toutes les qualités naturelles et humaines ». Nous avons donc à nous intéresser à une Histoire Politique des Perversions, au déferlement de cette jalouissance, où se creuse et s'érige la puissance érotique de la haine. C'est une exaspération du phallus où les partenaires sont fétichisés et subissent humiliation, brutalité, vengeance, déshumanisation. Keynes écrivait en 1930 : « Le capitalisme produit de la laideur » (encore une façon de jouir et faire jouir ?), « L'amour de l'argent est une passion morbide plutôt répugnante, criminelle et pathologique ».

Dans cette danse macabre du mimétisme duel, l'object (ce qui est devant, en projet, est détruit, ruiné dans l'abject. « Avoir la jouissance de quelque chose ou de quelqu'un c'est pouvoir le traiter comme un corps c'est-à-dire le démolir ». *Ou pire,* 15 décembre 1971. C'est la conversion de l'*agalma* en *palea. A* terme*,* comme depuis la nuit des temps, la production ne produit que du déchet. La souffrance d'un peuple possédé par un gouvernement qui le déshonore, et avec lui la démocratie, fige en stase obstinée,

-4-

instrumentalisée cela renvoie à ce moment où l'analyse stagne, quand le patient - et l'analyste - sont pris dans une réaction thérapeutique négative ; " ça" résiste. Côté patient c'est la culpabilité et en chaîne, l'agressivité entretenues. Lié, englué. « Il semble tenir par-dessus tout à ce qui le fait souffrir, dans une jouissance du corps et une jouissance mentale. (Lacan dans O*u pire).* En "souffrance", il est pris au piège de dévalorisation et se sent très vite tellement coupable, tellement en dette, qu'il se croit incapable d'en réchapper. Cela peut vite passer à la pourriture si le piège ne peut s'ouvrir. C'est tout le trébuchet (piège pour les petits oiseaux) du nom, du nombre, de la monnaie sonnante et trébuchante. Dans l'injonction paradoxale faite aux "simples" consommateurs par exemple : « Achète ! Oui, prends, mange, mais attention à la "ligne", achète , mais pas trop car attention au "découvert" ! ». Il s'opère un harcèlement physique et mental, souvent subtil de par les stratégies du "marché", et donc insu de l'acheteur. Répété de multiples fois et ajouté à d'autres manipulations dans d'autres secteurs cela peut vite passer au sentiment de pourriture, dans l'œil "intéressé" voire cynique de l' instru-menteur qui se donne un savoir sur la jouissance du pré-posé. Chaque demande expose … De même qu'il est facile pour un fonctionnaire à une place où il se suppose un pouvoir, de traquer l'autre dans sa jouissance sadique. Les exemples sont multiples dans la vie de tous les jours d'aujourd'hui (d'où le terme de *kafkaien).* Georges Perec écrivait en 1965, dans *Les choses : « L'ennemi était invisible, ou plutôt il était en eux, il les avait pourris, gangrenés, ravagés. Ils étaient enfoncés jusqu'au cou dans un gâteau dont ils n'auraient jamais que les miettes ».* C'est la logique à produire du supplément d'atrocités, disait Derrida. Rappelons les rouages, même s'ils semblent archi-connus : l'employé est dégradé, annulé par un instrumenteur qui ainsi sentira moins le poids de sa responsabilité et ne sera pas tenté de s'identifier, l'agressé qui lui, par contre, s'identifiera à l'oppresseur. La passion de détruire règne dans toute concentration. La jouissance est la double face de Janus : vouloir détruire et vouloir être détruit. Pour peu que cette jouissance soit montée en système de régulation sociale, la relation perverse, sans A barré, culmine en un mode généralisé de l' économie libidinale. Le symbolique est exclu avec la tiercité, dans un mimétisme intégral, identification primaire cannibalique d'où l'échange même a disparu ? Le prix à payer est exorbitant, un prix d'angoisse extorqué, révélant en son fond l'objet. « Ce que le prix faut en un pris. » (Lacan *Les Psychoses.*) Il y a une jouissance paranoïaque, démesurée, exotérique et particulièrement contagieuse, qui veut la guerre et la déclare, et une jouissance dépressive qui l'accepte. Lâcheté ? Lacan répond : oui .

Le pervers narcissique rameute autour de lui des complices conscients ou non. Regarder le regard de l'humilié et regarder le regard de l'humiliant où l'autre est hypnotisé, fasciné (on pense au travail de P. Quignard sur le "fascinus" dans *Le sexe et l'effroi*), fascisé, prêt à l'emploi et au rebut. C'est Narcisse médusé par son propre regard : ce n'est pas son reflet qui le tue, c'est le regard. L'anus est loué à l'œil, alloué, comme disait J. Kristeva, c'est indéniable, et cela dans le désastre de la répétition. Fasciner c'est jouir et contraindre à jouir, contraindre à ne plus pouvoir détacher son regard et au pire jusqu'à ce que mort s'ensuive. La jouissance arrache la vision de ce ce que le désir n'avait fait que commencer à dévoiler. Dans le film *Cousin-cousine* un des personnages principaux s'échappe furtivement d'une fête familiale champêtre pour aller faire ce qu'on appelle "ses besoins" dans un buisson. Derrière le "fourré" un groupe d'enfants "espiègles" s'amusent à glisser sous les fesses de "l'intéressé" une pelle qui recueille à son insu l'objet précieux. Bien entendu, la chose faite, il se retourne pour en vérifier la production voire l'admirer. A ne pas la voir, il s'affole et cherche compulsivement jusqu'à ce que les rires des enfants le

délivrent de son cauchemar. Il y aussi ces anciens pots de chambre avec un œil peint au fond censé se donner un regard sur les parties intéressantes de l'intéressé, lui-même regardé par l'autre du couple. Pot de chambre, l' indispensable fétiche des nuits de noces, excitant la jouissance des invités, en bas, aux écoutes, puis dans les hurlements de rire. Ajoutons l'anus peint ou dessiné par Picasso comme un œil, un rond entouré de traits, imageant les plis de l'or(r)ifice rappelant les cils autour de l'oeil. L'anus a été le premier anneau (constricteur), le premier instrument de maîtrise. Là s'origine la vraie contrainte, dans l'étreinte de la répétition jouissante, jusqu'au Réel de l'*anus du monde .*

Au terme de la haine souvent inconsciente que nous portons en nous, c'est le « Viva la muerte ! » des fascistes espagnols et la terrible phrase d'un chef du Jihad islamique après un attentat suicide : « Vous n'aimerez jamais autant la vie que nous aimons la mort ! ». C'est tout à fait le désastre dont parlait Maurice Blanchot : quand il n'y a plus de relation des "inter - esse", nombreux sont ceux à qui on fait toucher le sans-fond de l'absurde et de l'effroi. Cruauté de la cupidité insatiable, tombeau/tonneau des Danaïdes.

Le cynisme pervers, (autre que le cynisme philosophique - quoique..?), avec les productions du négatif comme le scepticisme et l'ironie, se réfère à un ancêtre imposteur dans sa généalogie et utilise un discours oraculaire émaillé de paradoxes, soutenu par une théorie sexuelle dogmatique, un fantasme agi que le cynique confirme en organisant sa mise en scène dans la réalité. C'est à l'œuvre dans le déferlement passionnel, du narcissisme de domination mégalomaniaque, chez tous ceux qui sont en nécessité d'échapper au chaos intérieur. Cynisme de l'adolescent.

Dans ce temps cumulatif du néo-libéralisme les comptes ne sont jamais soldés, ni l'équilibre ni la paix. Le gaspillage, "la part maudite" de Georges Bataille, réclamera à jamais son dû, dans la convergence terrible de la jouissance et de la mort. C'est l'argent "sans complexe". L'exhibition est provocatrice, un appel à témoins ("martyres" en grec...). La pulsion de mort, armée du mensonge et du déni, inverse la démocratie en totalitarisme qui instrumentalise la peur et le désir de catastrophe. Tant que le pouvoir politique, s'il en reste, sera illisible, flouté par la puissance financière elle même floutée, le conflit social sera bloqué, à Manhattan comme partout. Conflit bloqué par la misogynie, le sexisme le cynisme, le mépris, le racisme... Une ministre haut-placée dans le gouvernement et ses faveurs, s'est permis de déclarer aux antennes que tel candidat de l'opposition ne s' adressait pas aux « vrais jeunes » ... !

Il est plus facile de s'évader de prison que de sortir d'une rationalité néo-libérale car cela revient à s'affranchir d'un système de normes mises en place par effraction à l'intérieur de nous-même. Le sujet a été intérieurement plié, vidé comme une baudruche par les tentatives d'incarnation politique de l'Un. Le système de dictature réactive le surmoi sous sa forme ignorante, haineuse, vengeresse, sadique et punitive en bombardant les peuples d'impossibles exigences, poussant à la consommation (c'est le moindre des exemples) tout en parlant de pénurie et de plan de rigueur.

Lacan disait dans l' *Ethique* : « Chacun sait bien que le surmoi n'a rien à faire avec la conscience morale ». L'idéal du moi, agent apparemment bienveillant, nous force à trahir la loi du désir, dans la mesure où nous adoptons les injonctions dites raisonnables de l'ordre socio-symbolique existant. Il exerce sur nous une pression insupportable quant à notre trahison de la loi du désir. La culpabilité ressentie sous cette pression est l'inverse

obligé de l'idéal du moi ; cette culpabilité n'est pas illusoire, elle est vraie. Lacan ajoute cette fameuse phrase : « La seule chose dont on puisse être coupable c'est d'avoir cédé sur son désir ». Voilà ce qui ce broie : le clivage fétichiste du désaveu : « Je sais bien... mais quand même... ». La pression est si forte qu'il n'est pas facile aux parents, par exemple, de faire trouver ou retrouver la possibilité de la limite, quand eux-mêmes fonctionnent dans l'injonction paradoxale qui va éprouver l'enfant à l'extrême. Citons un père disant à son fils : « Veux-tu venir avec nous au cimetière déposer des fleurs sur la tombe de tes grands-parents ? ». Autrefois c'était : « Habille-toi, nous allons au cimetière ! ». Et en cas de peu d'enthousiasme : « Pas de discussion, tu viens ! ». Depuis quelques décennies, c'est devenu : « Tu sais, si tu ne viens pas, on comprendra, ne viens que si tu en as vraiment envie... ». Voilà bien une apparence de libre choix qui est injonction du surmoi, et qui prive l'enfant, l'adolescent ou le jeune "adulte" de sa liberté intérieure puisqu'elle ne porte pas seulement sur ce qu'il doit faire mais sur ce qu'il doit désirer faire. La castration n'opère plus et c'est une voix qui se ferme. Des situations semblables sont le lot de tous les jours ; par les médias nous sommes en permanence bombardés de formules telles que ; « Il est possible de vivre ensemble sans autrui » ou « le temps passe mais avec la crème x, il ne laisse aucune trace ». « Mourrez, nous ferons le reste ! ». Or il est certain que la possibilité de l'impossible, donc du Réel, est l'horizon de la pensée "libre" et universelle.

A Rome en 1974, Lacan nous disait : « L'analyste s'occupe très spécialement de ce qui ne marche pas… le Réel ». L'acte psychanalytique n'est pas en dehors de l'Histoire et la responsabilité des analystes consiste à l'effectuer dans les enjeux de leur temps, sans qu'ils se fassent pour autant les thérapeutes de leur propre désarroi. « La psychanalyse n'est rien dès lors qu'elle oublie que sa responsabilité première est à l'endroit du langage » (*Ecrits p.727).* Au "désir comme passion inutile" de Sartre, Lacan oppose le désir en temps que soutenu par la passion du signifiant. Ne pas céder, ne pas renoncer à une éthique du bien dire (*Télévision* p. 65). A se relâcher, à être lâches, à ne pas soutenir le symbolique, l'idéologie dominante encourage la psychotisation de masse. Des personnes en vue sur le plan socio-politique invitées sur un plateau télévisé, des hommes (les femmes sont plus soucieuses de leur tenue), se présentent comme de vrais déchets , mal rasés, mal vêtus, mal coiffés, ressemblant à des malades graves, obèses ou très maigres, hirsutes. Leur élocution est relâchée, leur syntaxe déguenillée, leur grammaire douteuse, leurs accords faussés. C'est la déhiscence en acte de la parole, couplée à l'ignorance et au mensonge proliféré. C'est vrai que lorsqu'on regarde de petits enfants courir et s'ébattre dans les cris de joie et les rires, ils ont tout l'air d'enfants heureux, mais pour combien de temps ? On tremble à l'idée qu'un jour ils aient ce visage égaré des enfants que leur mère entraînent pour fuir la famine ou la guerre. A quand les nôtres dans la débâcle ? Vu ce dont on nous bombarde dans les médias la peur et l'angoisse sont bien injectées.

Il y a une façon de jouir qui réussit bien, c'est l'ignorance, et ça peut faire oublier qu'on a peur de la liberté, peur des richesses, peur de la violence, d'où la tentation d'en laisser le privilège au chef pour ne pas se sentir responsables .

Pris dans le lot humiliant de tous les êtres humains, quand la culture force à aimer ceux qui nous ont donné la vie, et ce, sans autre choix, cela a un coût. Alors se retrouver forcé d'obéir aux injonctions paradoxales et sans amour de la part d'un chef, de le respecter alors que lui nous méprise, c'est l'horreur absolue. C'est obliger à une autre crise

d'adolescence et c'est indigne d' un "sujet" dit adulte. Et quand cela passe par l'entremise de journalistes (et de ceux qui se disent philosophes et qui feraient mieux d'apprendre à mourir, comme disait Montaigne) à la solde de la finance, qui courent comme des volailles au rendez-vous du "dernier mercredi du mois" (où se réunissent les milliardaires et leurs sbires politicards) picorer le grain - insultant d'ailleurs pour nos sympathiques volailles qui nous donnent leurs œufs chaque matin et que, dans le meilleur des cas, nous remercions en leur parlant comme lorsque nous avons le temps de parler à nos plantes - c'est assez insupportable. Il y a donc à ré-apprendre à dire NON. Quand nous étions bébés nous savions le dire, écarter le sein ou le biberon d'un geste assuré, renverser la soupe, ou la cracher. Nous savions faire ça, avant d'être aliénés par le langage et la voix de son maître. Les mères gaveuses supportaient mal et alors prenaient le père à témoin de leur souffrance d'être bafouées. Nous savions faire ça, juste avant la peur, avant la parole. Avant d'être avalés, déféqués dans les oxymores et l'obscénité du *jouis /ne jouis pas, pas comme ça.* Subordonnés, subornés par les cadeaux empoisonnés car mal donnés, auxquels nous n' avions plus la force de nous soustraire car pas de parents pour savoir se dire : « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça ... » . Soit l' *objet a .* « Ainsi va la vie ! » répète dans son émission un journaliste . Eh bien non , cela n'est pas la vie, ce n'est pas cela, la vie qui va.

Articuler la subjectivation à la résistance au pouvoir, est-ce que c'est contrôler la jouissance et la pulsion de mort comme on contrôlerait le signifiant ? Michel Foucault et à sa suite entre autres Judith Butler, proposent la contre-conduite, le double refus, l'aliénation à la performance, à la *jalouissance.* Si nous sommes trop fortement surdéter*minés,* les situations conflictuelles sont gelées, figées, c' est clos et ça ne peut dé*boucher* que sur la violence. Si le comportement s'est construit dans le respect *respect-if,* il peut se déconstruire. "L' a/femme" est un site conflictuel et il a fallu des millénaires et un féminisme pensé pour que Lacan dise « ça n'existe pas » et comprendre que c'est un ensemble vide. Nous tenons donc à dire, comme dans nombreux autres secteurs *les* féminismes, afin qu'ils soient plus faciles à déconstruire-reconstruire et la possibilité reste de se déprendre de la cacophonie (soi-disant démocratique) suscitée par la question d'identité. Que "des femmes" reste un site conflictuel, tant mieux, c'est très productif pour elles et moins exposé à la récupération par l'idéologie dominante utilisée par les pouvoirs en place. Pouvons-nous nous donner les moyens de ne plus accepter que l'Etat d'Exception soit un état permanent comme dit Agamben en 2003 ? Refuser le renforcement de l'exécutif, la dilution du droit public. Pouvons-nous refuser la perversion des normes sociales de sollicitude qui piègent hommes et femmes, surtout les femmes dans une jouissance du bien faire ? Assumer le deuil de nos attentes, cette perte sur les trois registres de ce qui a été promis et jamais donné. Il y a à assumer notre propre vulnérabilité, la voir demande du courage. Les femmes ont un savoir immense là-dessus assignées de tout au souci de l'autre, à l'oblativité. Pas facile de se dégager de la fiction libérale au service d'intérêts du genre, de classe et de race ; de repenser le lien, l'attache, la relation ; de faire bouger les frontières de l'intime et du public . Elles sont assignées aux soins des plus dépendants, des handicapés, des malades et au mieux des bébés, au pire des personnes en fin de vie. Tous ces soins donnés sans qu'elles soient reconnues au plan social et politique, ni bien sûr en salaire. Le salaire, c'est la peur. Que "l'individu" s'extirpe de la position d'objet et restaure en lui une position de "sujet" pas trop assujetti, et se libère d'un pouvoir dégradant, cela implique qu'il a à se libérer de soi-même, et par lui-même. Là, et pour cela est souhaitable une vraie solidarité. Il ne peut y avoir une

"pure" opposition au pouvoir, seulement une ré-élaboration de ses termes. Une nouvelle forme de vie ne peut être qu'une invention collective, avec intensification des contre-conduites de coopération. Car s'identifier c'est perdre, mais sans savoir que l'on a perdu, ni, bien sûr, ce que l'on perdu.

Freud, aidé des travaux de Karl Abraham, (repris par les remarquables recherches de Maria Torok et Nicolas Abraham - *L'écorce et le noyau -)* avait identifié l'intériorisation mélancolique de la perte avec l'émergence d'un sentiment de culpabilité. Ce n'est pas le sujet qui revendique, depuis lui-même, l'absence de perte : cette déclaration est toujours le reflet d'une injonction sociale, saisie en miroir.

La mélancolie est mœbienne, elle se situe à l'interface du psychique et du social. Elle creuse un espace d'intériorité à partir d'un déni extérieur. Si la mélancolie est une synthèse entre le deuil et la régression narcissique, elle constitue une subjectivité blessée par une perte qui ne peut jamais être reconnue, car recouverte par un trop de jouissance et le tout récupéré par le plus-de-jouir. L'instigateur de cet insu est la norme sociale qui, en rendant irréelles certaines possibilités d'amour, refoule le deuil dans l'indicible.

A la parole privative du système, au « tu n'as rien perdu ! » répondra la colère qui revendique la perte, et le droit de se rapporter à une possibilité d'amour jusqu'ici forclose. Là est véritable handicap : les handicapés de l'amour se comptent par milliard, (voyez la dette !) que ce soit dans le camp de l'oppresseur ou de l'opprimé. Forclusion d'amour, il y a prescription. La date de péremption ne figure pas sur l'étiquette. Et là se fait le débordement consenti de la haine érotisée. C'est une amère victoire sur la mort sociale que les normes du pouvoir en place promettent à certains désirs, et plus largement à d'énormes foules humaines déshumanisées. Nous sommes ainsi amenés à une réinterprétation de l'humain, à concevoir que le langage de l'identité n'est la traduction d'aucune ontologie de l'humain. Si avons été expropriés de nous-mêmes, c'est peut-être une chance qu'il nous reste de nous approprier d'autres modalités d'être. Reste à éviter une vision arcadienne de la sortie du chaos libidinal. Restent à produire des reformulations de l' « l'Universel », qui ne soient pas impérialistes. L'universel est un discours, donc une pensée, qui entre en crise de façon répétée sous l'effet des dénis et des forclusions.

L'objectif d'une politique souhaitée serait d'assurer que l'universel reste un site de contestation en crise incessante et d'empêcher sa clôture. St Exupéry (St Ex!) disait : « Je suis responsable de ma rose » et Camus : « Mal nommer les choses c'est ajouter au malheur du monde ».

L'enfance d'un Chef : Une obscénité démocratique

Dominique Pezet

Il nous fut rapporté, il y a des milliers d'années par la mythologie grecque, une naissance. Voilà comment l'écrivit Pascal Quignard dans son texte de 1993 intitulé : « Le nom sur le bout de la langue ». Persée, grec d'Argos, « s'aidant du miroir pour entr'apercevoir l'ombre du corps, leva la faucille. Il trancha la tête de la femme à face de femme. Tâtonnant dans sa nuit, il l'apporta à la déesse de la légendaire cité d'Athènes qui la plaça au centre de son égide ».

Au long de mes propos, quelques questions vont se déplacer entre singulier et collectif, discours matriciels de l'infantile et du politique, afin de pouvoir interroger les figures de l'obscénité démocratisée des maîtres et des esclaves.

Le discours politique possède-t-il une jouissance propre d'un dire singulier au nom d'un collectif ? Et par quelles inscriptions de langue discursive ?

A quelles parts obscures des chaos muets de l'infantile la parole d'un sujet politique doit-il la contingence de la chair de sa langue, d'une lalangue aurait précisé Lacan ?

Enfin le rapport à l'obscène prendrait-il formule et allure d'un « envers » projeté comme « endroit » d'un plus de jouir ? Envers d'autant moins facilement repérable que cet « absolu » politique pourrait recéler un maniement par les mots comme déployés, déchaînés : signifiants sans conséquence ni effets de prise. Car, au plan de l'inconscient, n'existe aucun discours de la démocratie ! Des mots cependant, comme des enflures vides ou des baudruches forcées, jetées à des sujets (au nom d'un royaume préservable) comme autant de parures ou de déchets désarrimés des nœuds et trous de nos symptômes. De l'inconséquence du politique dont on put déjà se référer à l'article de Freud et de Bullit sur le Président Wilson (1932/39).

C'est ici que la nouvelle de J. P. Sartre : « L'enfance d'un chef » (parue en 1939) me permet de prendre un biais fictionnel particulier.
A l'époque, cette littérature décrite comme violente, écrite entre cassures et abandons, valut à son auteur une réputation d'obscénité, de répugnance, le glauque d'une insupportable chose…

Sartre retraçait l'enfance ordinaire d'un garçon devenant une figure capitale par l'avènement de sa naissance comme chef fasciste. Satire fictionnelle d'un désordre parodique, d'un réel où sujet et collectif s'absorbent et se renvoient l'impuissance de

leurs misères castrantes ; où l'histoire politique et singulière de chaque-un vacille ensemble dans un « tout » redevenu possible à l'instant voulu. Julia Kristeva l'avait d'ailleurs qualifiée (en une conférence de 2005) de « forme romanesque d'un laboratoire de l'existence ». Son intérêt réside pour moi, non dans une histoire psychologisante mais dans les mots signifiant les états émotionnels du « héros »…

Le récit s'ouvre sur Lucien Fleurier enfant déguisé « en ange blanc », paré d'une féminité qualifiée de « douce et écœurante »… Sa mère l'attire : « douce et parfumée » (signifiant de l'orangeade servie à l'enfant), le père reste redouté : ayant précisément jugé « surexcité » ce fils. Une vision (fantasmée ? réelle ?) de scène parentale primitive laisse l'enfant mutique pour un temps. Temps équivalent à une chosification défensive, sentence inconsciente d'une culpabilité ? La non appartenance à la mère et pour la mère provoque chez Lucien un état de « mensonge universel » qui aboutit au doute comme un temps d'identifications…

Les moments d'amour/haine sont alternés par : « couvrir de baisers les doigts maternels » et envie de « lui cracher dessus ». Un temps, le statut de malade offre à Lucien une solution passive d'offrande aux soins maternels, tentant de désamorcer là doute et angoisse existentiels. Plus tard, c'est par des références religieuses qu'il pense apaiser son envie de certitude, d'amour : objet de croyance vainement envié du côté d'une totalité Dieu/mère ?... Mais la mère est trompeuse (car même un père souvent absent, tout à son travail de patron signe un ailleurs du désir sexuel). Aussi tente-t-il de se consoler par l'incantation d'une possession mutualisée : « ma maman à moi ». Bien que l'objet du manque soit imaginaire, les exigences dues à la frustration ont peu de limites, car il s'agit surtout de la vaine restauration du moi en complétude sur le modèle de l'image du corps. Cette alternance d'un Grand Autre répond en scansion : don/refus de la présence symbolique de l'enchainement signifiant.

Lucien choisit, plus tard, de tester alors son pouvoir sur les choses, les objets puis les animaux, dans une combinatoire sadique. En cela, il reste pris sous le regard de l'Autre. Mais ce pouvoir n'est pas efficient sur l'angoisse : les bras cassés du fauteuil paternel ne cassent pas le père réel… Si la gradation de puissance reste vaine quant à l'inanimé, comment obtenir pouvoir de l'autre et par l'autre ?

Comment en recevoir du « respect », lui qui semble toujours inverser les mots « respectueux » et « respectable » ? Peut-être par le modèle paternaliste du père (capitaine d'industrie) où se vérifieraient signifiants symboliques et imaginaires mêlés ? C'est en tout cas un temps de confirmation d'une « proximité » espérée avec des sujets animés cette fois.

Mais grandir provoque chez lui un malaise d'un corps « pris, engourdi, endormi dans un sexuel dont il ne sait que faire. Sexuel actif dans le rêve, le fantasme, mais qui s'accompagne toujours d'une expression angoissée : « Je n'existe pas ». Fantasme d'une scène sexuelle réhallucinante par un « hors la », « hors loi » ?... Le doute de son existence reste lié à la question inévitable de l'accession au désir de l'autre. Que le père réel s'absente, se détériore ou même se modélise, il s'agit encore pour Lucien de repérer dans le discours de la mère comment justement ne pas s'en servir. La solution du suicide est entrevue : mais là encore par l'instrument maternel : un révolver bijou ayant été offert par le père… S'offrir et souffrir le martyre là encore ne le comble pas du côté d'un maternel imprenable ».

A l'adolescence, Lucien optera pour un agrégat au groupe, choisissant une solution de logique, d'appartenance de classe (aux multiples sens) à ses camarades masculins. Il cultive alors une jouissance d'appartenance identificatoire du côté de la force par la différence et l'exclusion sociale. Mais, ce sera par la figure d'un initiateur sexuel masculin qu'il épinglera quelques objets perdus : « un regard chaud, une dent en or » : signes d'une perte précieuse qui reste fascinante. Corps et langage sont pénétrables, et pénétrés pour cette traumatique jouissance. Ils sont sexuellement poinçonnés par l'évocation de poètes maudits et de sens déréglés. Corps jouis et torturés par l'évocation de supplices comme celui du pal par exemple. Le corps s'introduit et subit un effracté : objet déterminé par et de l'autre…

Après cette initiation, Lucien répond activement à l'arrivée d'un nouvel élève dont il envie « l'imperméabilité tranquille ». Imperméabilité : solution à la violence comme relation de pouvoir : faire chuter un autre dit incomplet (victime juive par exemple) ; surtout ne pas entendre qu'il n'y a pas de plein ni d'absolu. Lucien pourra alors ajouter son nom, signer avec et parmi les autres une pétition de « l'Action Française » qui engage à s'engager… Il n'est et ne sera plus un déraciné : le groupe, en le choisissant choisit pour lui pouvoir et force. Il sera déterminé : Lucien existe !

Pardonnez-moi cette évocation un peu longue. C'était un temps où (je cite le Sartre des Mots) : « Si la littérature est un leurre, elle est un mensonge qui nous fait prendre les mots pour des choses et les images du réel pour le réel ». Déjà : le déchet, le « litter » du lituraterre de Lacan ?

Reprenons juste la dernière phrase de « L'enfance d'un chef : Mais la glace ne lui renvoya qu'une jolie petite figure butée qui n'était pas encore assez terrible : je vais me laisser pousser la moustache, décida-t-il ». Décider d'être phallique ou de ne pas être, ou bien ici : de la nécessité de se haïr comme ordinaire.

Tous ces signifiants sont énoncés comme reconnaissance du chef. Mots et choses se confondent en entretenant un phallique exhibé masquant l'envers d'une jeunesse déprise, méprise même pour une existence trophée calculée dans des itinéraires surexposés aux autres. La figure du « beau monsieur » existe autant par sa moustache que sa légion d'honneur, comme si l'imaginaire appartenance à la société renforçait un être de famille, de droit, de classe : un chef par excellence !

Il ne s'agit pas, pour moi, de retracer une phénoménologie du fascisme encore moins une description psychologisante mais de travailler les places de vérité, donc de jouissance dans le discours du politique. Et là, il se pourrait que les places dites de vérité sous la barre des signifiants s'égrènent entre discours de l'Hystérique, du Maître puis du Capitaliste selon des modalités de plus en plus totalisantes, au sens où l'inconscient passe au réel. A l'instar de ce qu'en dit Marie-Jean Sauret dans « L'effet révolutionnaire du symptôme (2008). Il maintient que le lien social n'existe que s'il permet au sujet de s'y loger par la voie du symptôme. Et la place du symptôme est explicitement indiquée : dans tout discours, c'est celle de l'agent.

Voyons alors comment et si le politique traite du symptôme selon les places de l'Hystérique, du Maître puis du Capitaliste : dernier discours qui lui, aboutit à sortir le sujet de toute subjectivité ».

Car le symptôme fait nœud et jouissance entre Réel, Symbolique, Imaginaire et signe pour le sujet ce qui ne chute pas, certes, mais se modifie pour que reste possible la particularité de son désir.

La structure de l'Hystérique rend compte de l'origine de la subjectivité de la parole. Le sujet, en place d'agent, interpelle l'autre qui détient le signifiant maître qui le désigne. En cela est prise la construction de la subjectivité. L'infans attend de l'Autre maternel les signifiants qui le représentent, ce qui lui donne un savoir sur ce qu'il doit désirer. De la même façon, l'adolescent interpelle l'Autre social et l'Autre sexe pour en recevoir des signifiants maîtres publics. Ainsi, un sujet est potentiellement séparable des objets de jouissance qui le meuvent.

Les autres discours qui en sont dérivés placent chacun différemment la souffrance de l'incomplétude.

Le discours du Maître est le discours politique par excellence. Il institue la loi comme régulation du lien social et de la plainte subjective comme temps du politique.

Ce qui intéresse ici c'est comment le sujet tente d'évacuer un réel de jouissance inédite. Car le discours du maître tente tout de même de répondre à la plainte du discours hystérique, quitte à décevoir sans cesse, mais en cela ils restent congruents.

Le lien social, à l'origine de la loi, est réponse universelle au chef d'exception du Mythe de la horde primitive freudienne. A un chef toute jouissance répond l'instituant légal séparateur : il n'y a pas d'accès direct à la jouissance. Freud montre bien dans l'Avenir d'une Illusion le fonctionnement religieux, puis même laïque : la quête d'un grand homme comme intermédiaire de Père, de demande à l'Autre pour nommer le désir du sujet, un Autre qui saurait le Bien commun… Ce discours construit donc et structure historiquement les rapports humains dans l'ordre social.

En place de Maître, la Révolution Française (issue des philosophes des Lumières) pose, après Dieu, Roy et Pater Familias, le peuple institué par le discours républicain puis démocratique. Peuple qui délègue sa voix pour la maîtrise et l'organisation des lois du monde. Ce qui nous intéresse ici, c'est comment un chef élu semble glisser sur le discours du Maître en annulant la portée de ses mots et la temporalité de l'histoire, biffant ainsi sens et conséquences pour ne proférer que l'instantanéité de ses vérités. L'idée serait qu'il y a bien oscillation continue entre discours hystérique et discours capitaliste, dont la vérité de jouissance resterait la fonction capitale. Ce frémissement contenu sous la barre des productions de savoir se produit ici non pas tant du côté de la science, du droit ou de la culture mais de l'argent.

L'argent comme signifiant maître : en faire, en avoir comme en être. L'argent comme signifiant de la pulsion précocement fixé. L'argent comme assujettissement de circulation relationnelle, voire universelle de l'objet Autre maternel : restée sous le regard, craint, haï, aimé, pour se faire existant.

Pourtant, l'exhibition ne rendra pas au sujet le regard et la voix recherchés. Le « sale, le gluant, le sordide et le visqueux » objets de Lucien Fleurier sont souvent retournables en propreté, richesse, solidité et honneurs ; autant d'objets détachables, résiduels de jouissance.

Avec le signe de pouvoir et de succession qui lui est attaché (donner, acheter, prêter, refuser), le signifiant argent évoque aussi la tendance à devenir sa propre finalité, leurre d'un « encore ». Un tel discours signe la nécessité de jouissance : envers des marques de l'angoisse, du vide de l'Autre. Or, pour Julia Kristeva, « la vérité de nos corps banalisés passe par la langue native. C'est là que s'inscrit l'empreinte singulière. Cette langue possède toute sa portée historique et politique ». Ce n'est pas le côté nourricier ou soignant des mères qui est là avancé. C'est leur pouvoir par rapport au

langage. Elles sont dites comme source même du symbolique : lieu de la langue et de l'inconscient de l'homme-enfant. C'est donc l'équivoque comme réel du symbole qui importe ici (et non la demande qui, elle, est toujours liée au besoin) équivoque en tant qu'elle conditionne matériellement le désir et la jouissance. Tout symptôme est enraciné dans et par la langue. L'enfant en restera marqué (corps et mots) de cette jouissance. Cette loi de la mère (selon G. Morel) est une loi illimitée car elle hérite aussi des propriétés d'une jouissance féminine, pas toute phallique.

La langue est donc constituée de jeux infinis, d'équivoques propres à restaurer le même symptôme de vœux d'inséparation, de place éminente du sujet. Aucun métalangage ne permettant de trancher ces équivoques, elles ne cessent pas de se jouer du sens.

La posture signera donc l'imposture. Régis Debray dans « L'obscénité démocratique » (2007) en précise l'infantile : « L'affect en sautoir sied à un univers où la liberté ne se définit plus comme autonomie réfléchie mais comme spontanéité reflétée, un « laissez-moi faire, laissez-moi passer » et non comme une loi à soi-même donnée… On devine ce qui hante la fuite du mot juste, de la nuance, des labyrinthes et des double sens, la quête éperdue du lisse, du simple et du slogan : c'est la peur des secrètes contradictions, la phobie des négativités. Que chacun adhère à sa raison sociale et ne sorte pas de sa niche ».

« Là où ça parle, ça jouit »… Il n'y a pas de parade aux frustrations, à l'insupportable de perdre. Or la matrice qui sert aux quatre discours (Maître, Hystérique, Universitaire, Analyste) présente une caractéristique constante : celle d'intégrer la dimension de la perte : barrière de l'impossible de la jouissance qui s'écrit entre la place de production et celle de vérité ». Ce qui permettra la subjectivation du désir, mais en gardant l'épaisseur du risque de l'existence. Lacan, dans les quatre concepts de la psychanalyse (leçon 22/1/64) le spécifie ainsi : « dans une phrase prononcée, écrite, quelque chose vient à trébucher comme une fêlure, une défaillance, un achoppement. De cette béance se présente la trouvaille, une retrouvaille, la surprise. Eurydice deux fois perdue, telle est l'image la plus sensible que le mythe puisse donner de ce qu'est le rapport de l'Orphée analyste à l'inconscient » ! En politique comme en littérature, on peut entendre la dimension de la perte, si on y souscrit. Il s'agit du mot ravi, perdu. Entre le « ravissement de Lol V. Stein de M. Duras (1964) et « la Princesse de Clèves » de Madame de La Fayette (1678), les deux héroïnes sont rivées à un secret qui se dérobe, à un mot perdu. N'aurait-il pas à voir avec une lecture oubliée, aussi primitive que la scène dont les psychanalystes ont suggéré que Lol pouvait être marquée. L'amour aussi est voué à dépérir, reste alors pour elles l'errance d'un absolu, une errance familièrement dépouillée. En cela, le discours du Maître est considéré

comme l'envers du psychanalyste ou plutôt, il en serait la torsion, là où l'objet cause de désir se révèle, sinon accessible, du moins en position de la vérité du sujet.

Or, le discours du Capitaliste, à l'inverse de celui du Maître, instaure lui le droit d'exception (et non à partir du refus du moins un). G. Agamben le définit ainsi en 1995 dans « Notes sur la Politique » : « Le discours capitaliste serait l'état d'exception du discours du Maître devenu la règle. Ainsi, rien n'est plus obscur que ces catégories juridiques ne reflétant plus aucun intérêt éthique compréhensible. Leur force est sans signification comme l'attitude du gardien de la loi dans la parabole kafkaïenne est insondable… Cette perte de sens est appel universel à la complicité de chacun envers tous ; là où tout le monde est coupable le jugement est techniquement impossible. Là où le droit sombre dans l'injonction originelle selon les paroles de Saint Paul : « Sois coupable ! ».

François Terral (Article de 2002 sur le lien social) montre que le sujet dans le discours capitaliste devient matière de production ou rien. « Dans un même procès totalitaire, la jouissance, dont l'interdit est la loi sur laquelle se fonde le discours du Maître, réapparait ici pour en devenir le fait. Dans cet espace discursif tout est récupérable, tout est possible. Comme se faire le chantre de l'éthique comme du désir promouvable "par-dessus le marché" comme on dit, avec le signifiant psychanalyse tout autant.

Or, Lacan montre bien que le discours politique garde une équivalence comme lien social fondamental. Si la politique n'est pas un savoir, elle établit un lien entre S1 et S2, lien qui fait que les corps parlants coexistent ensemble, malgré et avec leurs jouissances. Ce discours, régulateur, engage les sujets dans un procès économique leur permettant encore de récupérer des bribes de leur jouissance. « Je ne dis pas que la politique est l'inconscient, mais tout simplement que l'inconscient c'est la politique ». Le Lacan de « La logique du fantasme » (1967) reprend là, comment ces modes de récupération restent ou non compatibles avec le fantasme, qui lui reste singulier. Mais à ce point, nous savons que la langue matricielle n'obéit ni au fantasme, ni à l'idéal. Indocile. L'homme qui parle, trahit la langue sans le savoir. Remâchant la parole vide, il s'avère pourtant saturé des signes jouis de sa langue. La question restera pour chacun, de trouver la suppléance de son symptôme et ce qu'elle permet d'humanisation dans un lien social vivable.

Autant dire, selon Colette Soler (Lacan l'inconscient réel – 2010) que le malaise dans le capitalisme est plus que jamais l'affaire de la psychanalyse dès lors que son programme de jouissance met à mal non pas la sexualité en tant que telle mais la libido

socialisante au profit des grands agrégats de corps prolétaires, n'ayant plus rien pour faire lien social ».

Or le discours capitaliste forclos les « affaires d'amour » pour ne construire aucun couple type dans les discours (Maître, Hystérique par exemple). Le non rapport des jouissances sexuées (Lacan : ou pire – 1972), joint dans notre réalité au cynisme généralisé de la jouissance perverse, est au fondement des difficultés du lien social : pas de dialogue entre les sexes, mais pas non plus de dialogue entre les symptômes réels. La psychanalyse conduit elle les sujets sujets à se reconnaître, non dans des appartenances prescrites mais en assurant, au un par un cette sortie du discours capitaliste que Lacan évoquait dans Télévision. Enfin ? Peut-être !...

Le discours capitaliste vise une fragmentation des sujets exposés à la précarité et à la solitude. Mais les satisfactions obtenues sont équivalentes aux insatisfactions, y compris pour les gagnants. Passée l'anecdote, qu'y a-t-il à entendre ? La clameur du malheur humain proclamée et déniée d'ailleurs en toute équivalence. Dites ce que vous voulez, ce sera de toutes façons sans conséquences ! Et cette jouissance-là, de plus ne coûte rien ! Voilà, la jouissance est mortelle, elle est du côté de la pulsion de mort.

Alors psychanalyse comme position de combat ? L'acte psychanalytique, quand il opère, obtient la transformation de l'analysant ; l'analyste lui est toujours le rebut de l'opération. Mais comment soutenir un acte aussi anticapitaliste quand résonne la question : « Qu'est ce que ça rapporte ? » Cycle infernal dans lequel les plus de jouir commandent aux sujets, sujets de la chaine du langage qui commande à la production des plus de jouir, qui commandent aux sujets… etc…

Lacan, dans « Kant avec Sade (Ecrits 1966) rappelle que : « Quand l'Autre se défait, il reste encore que l'option éthique domine l'épistémologique, lui-même noué au politique » ! Impossible pour la psychanalyse de se dissocier de la politique du discours de son temps puisque sa pratique est suspendue au transfert. Au un par un, sans savoir à l'avance où cela nous conduira ; en tous cas peut être encore à faire « prime sur le marché »… Même les chefs restent sujets, sujets aussi de leurs enfances, en proie à leurs solutions pour regagner ce qui reste perdu, hors marché, intraitable. Un reste de vie fragile et de mort certaine.

C'est alors que je reprends la lecture de Pascal Quignard, dans une écriture de pleins et de déliés : « Sentio legem. Nous sommes défaillants. La face de celle qui cherche le nom qui est sur le bout de la langue n'a plus de visage. Le langage vrai est celui où le mot manque. Dès l'instant où je découvris que le langage manquait, je découvris le rêve des mots mais sur fond de silence… comme des îles sur la mort qui font trembler

celui qui les dit de désir ou qui l'enrouent absurdement et le font fondre dans les larmes.

Les Pères transmettent le nom. Les Mères transmettent le hurlement. La lucidité, le langage vivant sont des arbustes qui requièrent des soins infinis, qui crèvent sans cesse parce qu'ils ne trouvent aucune terre en nous. Sans cesse, nous défaillons…

UNE TENAILLE THÉORIQUE POUR LA JOUISSANCE SELON LACAN

(Discours prononcé à Marseille le 27 novembre 2011)

Jean-Marie Jadin

Marcel Ritter est allé hier au cœur même du texte lacanien pour en extraire un magnifique canevas, désormais indispensable à ceux qui souhaitent approfondir cette étrange idée de jouissance. Lire et mettre en ordre comme il l'a fait, les apophtegmes, les variantes et les variations proposées par Lacan, n'est pas chose aisée. Il y faut une grande connaissance et la mémoire des textes, un esprit analytique, un talent didactique, et un profond respect du littéral. C'est grâce à son travail de fond que je peux, en un temps second, tricoter un nouvel abord latéral de cette jouissance. Mon exposé sera une tentative de la reprendre dans la tenaille de deux textes théoriques dont je me suis déjà servi dans notre ouvrage collectif, mais pour d'autres récoltes.

Le premier est l' « Esquisse » de Freud[1], qui date, comme vous le savez, de 1895. Dans son séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse*[2] Lacan a commencé par situer la jouissance dans la Chose de cette « Esquisse ». Nous pouvons déceler en elle la nature logique de l' « *ousia* » aristotélicienne[3], évoquée hier par Marcel Ritter comme étant l'une des sources philosophiques de la jouissance. La Chose a été reprise plus tard par Freud dans son article de 1925 sur « La négation »[4] (« *Die Verneinung* »). Il l'y reconsidère à la lumière des deux grands jugements élaborés par Aristote : le jugement d'attribution et le jugement d'existence. Dans ses commentaires de 1954 sur cette « Négation », repris plus tard dans les *Écrits*[5], Lacan laisse entrevoir la genèse des trois registres du symbolique, du réel, et même de celui de l'imaginaire, à partir de la

[1] S. Freud, 1895, « Entwurf einer Psychologie », dans *Aus den Anfängen der Psychoanalyse 1887-1902*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 1975, pp. 297-383 (trad. Personnelle).
[2] J. Lacan, 1959-1960, *L'éthique de la psychanalyse,* Le Séminaire, Livre VII, Paris, Le Seuil, 1986.
[3] Voir O. Hamelin, *Le système d'Aristote,* Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1976.
[4] S. Freud, 1925, « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes, II,* Paris, PUF, 1985.
[5] J. Lacan, « Introduction au commentaire de Jean Hyppolyte sur la « Verneinung » de Freud » et « Réponse au commentaire de Jean Hyppolyte sur la « Verneinung » de Freud », *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966, pp.369-399.

Chose primitive, et donc de la jouissance, si l'on fait allégeance à son hypothèse. Ainsi ne faut-il pas s'étonner que la jouissance apparaisse comme un champ à zones multiples au sein de la nodalité borroméenne[6], introduite dans son œuvre en 1972 pour décrire ces registres. Je vous propose donc de remettre ces différents moments théoriques en regard les uns des autres, et d'essayer d'en tirer, comme on le fait avec les métaphores, des aspects inédits de la jouissance. Mon exposé explore ainsi un champ métaphorique constitué de concepts. Ce n'est que justice, puisque génétiquement les concepts proviennent le plus souvent de métaphores.

*

Commençons par entrer dans la Chose de l' « Esquisse ». À l'époque où il rédige ce texte destiné à Flieβ, Freud est tout imprégné de la logique d'Aristote, comme l'ensemble de la Science allemande à son époque. Il connaît bien la pensée du philosophe, toponymisé comme le Stagirite, pour avoir suivi les cours de Von Brentano sur ce sujet. Sa logique est fondée sur un atome élémentaire : le concept. Toute chose est pensée au moyen d'un concept qui comprend une subdivision : la chose même de cette chose, son essence, sa substance, qui est décrite comme simple parce qu'elle n'est pas dans autre chose qu'elle-même. Elle est « ce que c'est », « *ti esti* », son en soi, son nécessaire, ce qui la définit absolument. Il y a d'autre part ses attributs, ses prédicats, ses accidents, ses propriétés, ses qualités – les synonymes sont nombreux. C'est le contingent de cette chose.

Mais rien ne nous empêche de penser, à l'encontre d'Aristote, que tout relève de l'attribut, ainsi qu'on peut l'entendre dans certaines plaintes de la vie amoureuse où des sujets désirent ne pas être aimés pour leur beauté, leur intelligence, leur argent, etc. Un tel élagage des contingences risque de montrer que le moi pour lequel on souhaite obtenir la flamme n'est qu'un centre vide. La Chose même du moi est insaisissable. Aristote parle du propre sans mélange de l' « *ousia* ». Mais je ne crois pas qu'il y ait un propre de la « léonité » d'un lion, il n'y a qu'un ensemble d'attributs dont l'architecture est certes entièrement originale. Il n'y a que de l'accident. La saisie d'un concept est impossible. On ne peut donc jouir de la connaissance complète de quoi que ce soit. On ne peut que s'approcher du noyau du concept – « noyau du concept » peut s'entendre comme une double métonymie de « l'arbre de la connaissance » (le noyau est au

[6] Voir en particulier J. Lacan, 1974, « La troisième », dans *Lettres de l'École freudienne,* n°16, 1975.

centre du fruit de l'arbre, la connaissance la visée lointaine du concept). Ce noyau du concept est impossible plutôt qu'interdit. Une telle approche de la Chose nous est permise si l'on se réfère à l' « *ousia* » de la *Métaphysique* d'Aristote plutôt qu'à celle des *Catégories.* Elle y est, entre autres, la substance éternelle et immobile, divine, séparée des choses sensibles[7].

Je crois que Lacan a bien compris que la jouissance est ce qui dans le concept échappe sans cesse, et que saisir l' « *ousia* » d'un concept serait une jouissance. Certaines de ses remarques proférées dans le séminaire sur *L'éthique* à propos de la différence entre une éthique centrée par la Chose et l'éthique aristotélicienne qui implique un monde matériel clos sur lui-même[8], où rien ne vient de rien, fait penser que la connaissance n'est prohibée que pour les aristotéliciens qui conçoivent le cœur du concept comme une substance pleine dont la possession serait possible. La substance est déjà jouissante chez Aristote. Ainsi s'explique la connaturalité entre savoir et jouissance que Lacan souligne[9] et dont il signale la limite. La jouissance est la limite du savoir[10], dit-il. Le savoir s'élance à l'assaut de la Chose, tente de jouir de la Chose qui pourtant se dérobe. Il n'y a en réalité pas de substance jouissante ; il n'y a qu'un vide qui serait substance jouissante si la jouissance existait. Ce qui rejoint ce qu'a dit Freud dans l' « Esquisse »[11] : la Chose, « *das Ding* », est « *unverstanden* », « incomprise ». On ne peut la connaître.

Ainsi s'explique aussi le déplacement freudien à l'origine du symptôme : puisqu'il n'y a pas d'accès à la Chose même, puisqu'elle est insaisissable, il n'y a que ce qui est en tant que Chose. C'est le fondement du symptôme. Freud l'énonce dans l' « Esquisse » à propos du cas Emma[12]. Le symptôme n'est que le symbole de la Chose[13]. L'accidentel y a la valeur de l'essentiel. Il n'a que la « dignité » (« *Würdigkeit* »)[14] de la Chose. Ici, contrairement à ce que prétend Aristote, l'essence est dans autre chose qu'elle-même. Ce déplacement de jouissance est la cause des névroses.

---

[7] J. Brun, *Aristote et le Lycée,* Que-sais-je n° 928, Paris, PUF, 1983, p. 98.
[8] J. Lacan, *op. cit.,* pp. 149-150.
[9] J. Lacan, 1969-1970, *L'envers de la psychanalyse,* Le Séminaire, Livre XVII, Paris, Le Seuil, 1991, p. 18.
[10] J. Lacan, 1968-1969, *D'un Autre à l'autre,* Le Séminaire, Livre XVI, Paris, Paris, Le Seuil, 2006, pp. 335-336.
[11] S. Freud, *op. cit.,* p. 339.
[12] *Ibid.,* pp. 353-356.
[13] *Ibid.,* p. 350.
[14] *Ibid.,* p. 349, 2ème ligne.

Si Freud voit la Chose dans le symptôme, Lacan en fait la source de la sublimation – je vous rappelle que la sublimation est pour Freud une satisfaction pulsionnelle par la création d'un objet socialement valorisé. La Chose est l'affolant, l'aveuglant, l'apotropaïque[15] médusant qu'il y a dans le sublime, à l'instar du terrible qu'il y a dans le beau, selon la formule bien connue des *Élégies de Duino*[16] du poète Rilke. Dans la sublimation de l'amour courtois, la Dame est selon Lacan en place de la Chose même[17]. Elle possède la « dignité » de la Chose – Il reprend le terme de Freud[18]. Elle est le lieu d'une jouissance bouleversante et inatteignable. Elle est aussi un lieu vide. Vidée de toute substance concrète[19], elle est inaltérable comme la victime sadienne qui reste intacte malgré les pires outrages[20].

Lacan revoit l'Œdipe à la lumière de ce lieu de jouissance qu'est la Chose. La mère aussi est en place de Chose[21], tout comme le grand Autre primitif[22], le premier interlocuteur, dont nous reparlerons. Du père également il fait une figure constituée par une sublimation[23]. Et là aussi, le centre est vide. Au cœur du père primitif il y a un père qui a été tué par ses fils[24]. Moïse n'est qu'un second Moïse qui a succédé à un homme qui a été assassiné.

Dans ces évacuations centrales Lacan repère l'action de la pulsion de mort qu'il comprend autrement que Freud. « La pulsion de mort […] est une sublimation créationniste. »[25] dit-il. Tout devient Chose autour de quoi se refait un nouveau monde, une seconde totalité. La pulsion de mort est une volonté de recréer, de refaire, de recommencer et pas seulement une tendance à rejoindre l'inanimé comme pour Freud[26]. Tel est le cœur de la jouissance au moment du séminaire sur *L'éthique.* On pourrait dire qu'elle est le diabolique pour faire le symbolique. La Chose est en cela le lieu du mal[27].

*

[15] S. Freud, « La tête de Méduse » dans *Résultats…,op. cit.,* pp. 49-50.
[16] R.-M. Rilke, *Élégies de Duino,* édition bilingue, Paris, Aubier Montaigne, 1974, p. 9.
[17] J. Lacan, *L'éthique…, op.cit.,* p. 152 et 180.
[18] *Ibid.,* p. 134.
[19] *Ibid.,* pp. 192-193.
[20] *Ibid.,* p. 238.
[21] *Ibid.,* p. 85.
[22] *Ibid.,* p. 87.
[23] *Ibid.,* p. 171.
[24] *Ibid.,* p. 212.
[25] *Ibid.,* p. 251.
[26] *Ibid.,* p. 251.
[27] *Ibid.,* p. 124.

Mais revenons un peu en amont, dans le texte de l' « Esquisse ». La Chose y prend son départ dans l'expérience de la satisfaction primordiale. Freud prend appui sur l'exemple de la tétée, emprunté à un ouvrage de Meynert, son maître en psychiatrie. Il imagine une première satisfaction qui se produirait au moment où le sein maternel serait vu avec son mamelon de face. Le sujet cherchera de façon répétitive à retrouver cette première jouissance. Dans ce but et pour l'y conduire, il va tenter de retrouver la perception complète qui a connoté cet instant béni. Engager une action dite spécifique avec une perception partielle, par exemple le sein vu de profil sans le mamelon, risque en effet d'être décevante voire dangereuse. La perception s'avère donc structurée comme un complexe analogue au concept aristotélicien. Il comprend une partie constante et incomprise, la Chose, et une partie variable dont les prédicats changent. Lors du premier vécu de satisfaction la Chose a donné lieu à l'investissement d'un neurone a et la partie inconstante à celui d'un neurone b. Avec une nouvelle perception nous aurons le plus souvent l'investissement du neurone a et d'un neurone c, différent du neurone b[28]. Le sujet va dès lors tenter de retrouver le prédicat ayant excité le neurone b, en effectuant par exemple un mouvement de la tête face au sein vu de côté. Freud parle d'investissement de désir d'un souvenir pour les neurones a et b, et d'investissement de perception pour les neurones a et c. Vous voyez que la Chose est présente dans les deux cas, ce qui veut dire qu'elle ne tient pas compte de la réalité, et qu'un excès d'attention à la Chose consiste à faire fi des prédicats, des attributs ou des qualités b ou c.

Il me semble que la seule jouissance, que l'unique intérêt pour la Chose méconnaît le principe de réalité et du même coup le désir, c'est-à-dire l'envie d'aller de c vers b. Ce qui permet de comprendre, dans le langage de l' « Esquisse », que la clinique de la jouissance témoigne d'un excès d'investissement de la Chose et d'un manque d'investissement du prédicat et donc du mouvement de désir nécessaire avant de mettre en route l'action spécifique. Un tel excès provient, comme dit, d'une négligence et même d'un abandon de b et de c. On peut aussi soutenir que b et c ont été inclus en a, sont considérés comme a. Cet impérialisme va se traduire par une clinique particulière dont Marcel Ritter vous a parlé, par des exagérations en tous genres, l'outrance, l'ostentation, l'emphase. La mort de l'adjectif au profit des adverbes de l'intensité qu'on peut remarquer dans le langage courant témoigne de cette invasion de la jouissance. Lorsque cet excès s'empare d'un sujet qui le subit, dans son corps comme dans son âme, on peut parler de forçage, d'abus, de

[28] S. Freud, *op. cit.,* p. 334.

contrainte, de tout ce qui est de l'ordre du viol, que ce soit réellement ou métaphoriquement. Il n'y a d'excès que par rapport à une limite, aussi la jouissance entraîne-t-elle, du côté de celui qui agit, le défi, la prise de risque, le dépassement, l'exploit, la performance. Dans toutes ces choses la quantité prévaut sur la qualité. J'ai longtemps essayé de rendre compte de cette clinique-là au moyen de la notion d'acting-out structure pour désigner la gradation d'un agir allant vers une limite qu'on peut pressentir, et de celle de passage à l'acte pour désigner la décharge brutale, inadaptée et parfois mortelle qui lui fait souvent suite[29]. La jeune homosexuelle de Freud me servait de modèle. Il est possible de réexaminer cette clinique de la provocation et du passage à l'acte à la lumière de la jouissance. Freud nous a prévenu : sans un indice de réalité donné par la différence entre c et b, l'action spécifique peut être délétère et au minimum frustrante. Une attention à la Chose qui néglige la prédication nous rend aveugle. L'agir est comme une action spécifique prématurée.

Mais quelle est l'origine de cette éviction des attributs ? Pour y répondre il faut peut-être se pencher sur la seconde occurrence de la Chose dans l' « Esquisse »[30] : celle qui concerne le prochain, le « *Nebenmensch* », l'Autre avec A, la mère le plus souvent. Elle éclaire certaines carences que nous pouvons rencontrer chez des analysants. La perception du prochain est elle aussi subdivisée de façon aristotélicienne : une partie, par exemple les traits du visage, sera constamment nouvelle et incomparable à quoi que ce soit, l'autre partie, comme les mouvements de la main ou les cris, rencontrera chez le sujet le souvenir d'impressions visuelles ou auditives semblablement vécues en lui. Le complexe du prochain comprend donc une composante à structure constante, ramassée en tant que Chose, et une autre, assimilable à quelque chose de son propre corps. Dans l'excès de jouissance on peut supposer que cette partie attributive de la mère a fait défaut. Un défaut de parole, de toucher ou de regard en raison d'un défaut de désir d'un Autre maternel créant des marques qui valent comme autant de caresses tracées par le doigt, laisse le sujet sans repère corporel propre, égaré devant une ubiquitaire et radicale altérité de la Chose, pris dans la jouissance, sans mouvement de désir possible. La scarification, le tatouage, le piercing, ne seraient-ils pas une façon de s'approprier son corps, sa chair, de le « corpsifier »[31], pour reprendre un néologisme dont Lacan fera usage dans « Radiophonie », dans le sens de le prédiquer, afin de rétrécir l'emprise

[29] J.-M. Jadin, *Toutes les folies ne sont que des messages,* Toulouse Strasbourg, Erès Arcanes, 2005, pp. 99-100.
[30] S. Freud, *op. cit.,* pp. 337-338.
[31] J. Lacan, 1970, « Radiophonie » dans *Autres écrits,* Paris, Le Seuil, 2001.

qu'exerce sur lui la Chose incomparable ? – Ceci pour alimenter le chapitre de la perversion ordinaire, telle qu'elle a été décrite par Charles Melman[32]. Lorsque cette Chose, ou cette jouissance, s'empare de tout, le sujet risque de s'offrir tout entier à l'annihilation qui fait le cœur vide de la Chose. On peut aussi penser le passage à l'acte de cette manière-là. Le passage à l'acte serait ici le trait masochique de la jouissance, auquel Marcel Ritter a fait allusion.

Une autre occurrence de la Chose est celle déjà évoquée à propos d'Emma. La Chose y est entamée en étant mise à distance par une symbolisation. Dans son cas l'origine de ce déplacement est l'impossibilité de corréler un acte sexuel subi pendant l'enfance, l'attentat, pour employer le terme de Freud, avec des sensations corporelles vécues[33]. Il est incompréhensible comme la Chose. Laquelle est d'ailleurs et d'une manière générale cause de ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, pas de connaissance dans le sens biblique avec l'Autre comme corps. Lorsqu'on a l' « *ousia* » comme visée, on ne peut en ce domaine sexuel qu'être « *looser* ». Lorsque plus tard, au moment de sa puberté, Emma ressent des impressions sexuelles, nous aurons affaire à un prédicat encore tout imprégné de la jouissance de la Chose. Il s'agira dans le nœud borroméen de la jouissance située entre le pur réel et le symbolique, lequel n'est constitué que de prédicats.

*

Ceci nous conduit à « La négation » de Freud. Celui-ci s'y sert d'une autre façon de la logique d'Aristote. Il en retient les deux jugements les plus commentés : le jugement d'attribution qui affirme d'une chose quelconque qu'elle contient ceci ou cela, et le jugement d'existence qui authentifie sa présence ou son absence dans la réalité. Avec son audace coutumière Lacan y entend une allusion à la Chose avec grand C. Lui aussi métaphorise les champs conceptuels. En effet « La négation » reprend à propos de toute chose le souci fondamental de l' « Esquisse » : vérifier la présence de l'objet de désir en vue de l'action spécifique. Il s'agit d'abord de reconnaître l'objet par un jugement affirmant qu'il possède bien les prédicats recherchés. Selon Freud cette affirmation trouve son origine dans l'attraction de la pulsion de vie. Ce qui est bon à être mangé est à l'origine des qualités ou des attributs, ce qui ne l'est pas est à recracher et procède d'une pulsion de destruction. Cette partie-là constitue par « *Aufβtossung* », par expulsion, la catégorie du réel. Il s'agit ensuite de voir si cet

[32] C. Melman, *L'homme sans gravité,* Paris, Denoël, 2002.
[33] S. Freud, *op. cit.,* pp.348-359.

objet est effectivement présent lors de la perception et peut y être retrouvé. Ici se pose donc la question du caractère éventuellement imaginaire de l'objet. Le plus souvent il est perdu et sa présence illusoire. Pour Lacan il est toujours perdu[34].

Lacan commente ces deux jugements d'une manière originale, qui nous permet de faire l'hypothèse d'une création des trois registres symbolique, réel et imaginaire par un prélèvement sur la jouissance qui est dans la Chose. La jouissance n'est alors plus ce qui découle passivement des intervalles crées par les trois registres dans le nœud borroméen, mais une positivité première dont ces registres procèdent secondairement. C'est la même inversion que celle opérée par les astrophysiciens lorsqu'ils considèrent le vide comme créateur.

Tout se passe comme si en un commencement mythique, bien avant que le langage n'engendre l'être ou l'existence de quoi que ce soit, il n'y avait que la jouissance, une pure autarcie de jouissance ou de « se jouissance », sans intérieur ni extérieur, sans sujet ni monde, désignée à l'époque du séminaire sur *L'éthique* comme la Chose. Lacan désigne parfois cette Chose comme le réel primordial, le réel dans sa totalité, avant toute limitation, celui du sujet aussi bien que celui du monde extérieur[35] ; c'est celui qui pâtit du signifiant, du symbolique, et j'ajouterai qu'il pâtit aussi bien du réel secondaire et de l'imaginaire qui proviennent de ce symbolique. Une pulsion de vie orale y installe un processus inaugural de « *Bejahung* », d'affirmation, de consentement pour une intériorité de sujet, en considérant quelque chose comme étant bien. Cette affirmation primordiale des attributs découpe des signifiants du langage, du symbolique, au détriment de la seule jouissance, de la Chose monadique[36]. Ce jugement attributif est la condition, dit Lacan, « pour que du réel [Il s'agit là d'une anticipation du réel qui surgira de l' « *Aufstossung* », qui est secondaire à l'affirmation primordiale] quelque chose vienne à s'offrir à la révélation de l'être, ou, pour employer le langage de Heidegger, soit laissé-être. »[37] Ainsi se constitue un premier dedans par rapport au dehors de la Chose indéterminée, que j'assimile à la jouissance, la jouissance désormais « exténuée », évoquée dans le séminaire sur *L'éthique*[38]. Cette symbolisation primordiale, ce registre premier

[34] J. Lacan, *op. cit.,* p. 392.
[35] J. Lacan, *L'éthique, op.cit* .p. 142.
[36] « Monadique », ce terme leibnizien signifie ici : insécable, simple et pure, sans composantes, unifiée.
[37] J. Lacan, *Écrits, op.cit.,* p. 388.
[38] J. Lacan, *op. cit.*, p. 75.

du symbolique, créateur de l'être, est prélevé sur la Chose, et donc, pour rester fidèle à l'équation de ma tenaille, la jouissance. Ainsi s'instaure la gravitation des signifiants du symbolique autour de la Chose, la combinatoire des « *Vorstellungsrepräsentanzen* », des représentants de la représentation, à laquelle Lacan fait allusion dans le même séminaire[39].

Une partie de ces premiers attributs introjectés est recrachée, rejetée hors du sujet. C'est le repoussement, l'expulsion, l' « *Außtossung* ». C'est ce qui constitue le registre du réel. Il est ressenti comme mauvais. Celui-ci est ce qui subsiste, ek-siste, hors de la symbolisation. Si le symbolique est le « laissé-être », le réel est l' « autrement qu'être », pour reprendre le titre d'un ouvrage de Lévinas[40]. Cette part retranchée du symbolique ne se manifestera pas comme retour du refoulé dans l'histoire du sujet. Elle ne pourra se révéler que sous la forme d'une hallucination. Il faut remarquer que ce réel porte quelque chose du symbolique où il fut et inversement, tout comme ils portent encore conjointement la Chose-jouissance. En effet l'extérieur au sujet, « *das Außenbefindliche* », rejeté parce qu'il était mauvais du point de vue oral, était d'abord identique au sujet, au symbolique qui le structurait, « *ist ihm zunächst identisch* » affirme Freud.

Cette origine commune expliquera que le réel qu'on peut autonomiser comme un des cercles borroméens, est aussi présent dans toute la nodalité borroméenne, et tout d'abord dans le symbolique où il fut, mais aussi dans l'imaginaire qu'il y a dans la réalité, dans l'étant, défini par l'absence des objets de satisfaction. Car comme le dit Lacan dans sa « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite » : « Mais dans cette réalité que le sujet doit composer selon la gamme bien tempérée de ses objets, le réel, en tant que retranché de la symbolisation primordiale, *y est déjà.* »[41] Le réel est donc aussi rémanent dans l'imaginaire. La nodalité est une figuration de l'impossible, marqué de cette présence du réel issue du troisième cercle, et la Chose-jouissance, dont les trois registres du symbolique, du réel et de l'imaginaire proviennent, se distribue elle aussi au sein des différentes intersections qui jouxtent les trois registres et connotent le réel. Le maximum de la Chose est bien sûr dans le plus-de-jouir, dans l'objet *a*, qui s'est substitué à la Chose. Par sa proximité de la butée centrale c'est aussi le lieu du maximum de nodalité et du maximum de l'impossible. Il est tentant de rapprocher ceci de l'idée émise par Freud dans l' « Esquisse » que les Choses

[39] *Ibid.,* p.124.
[40] E. Lévinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence,* Livre de poche essais n° 4121, 1974.
[41] *Op. cit.,* p. 389.

sont des restes qui se dérobent au jugement[42]. Le jugement constituant symbolique, réel et imaginaire ne « travaille », ne « métabolise », ne « transforme » pas toute la Chose originelle, c'est-à-dire la jouissance d'avant toute partition. La Chose restante n'y est pas.

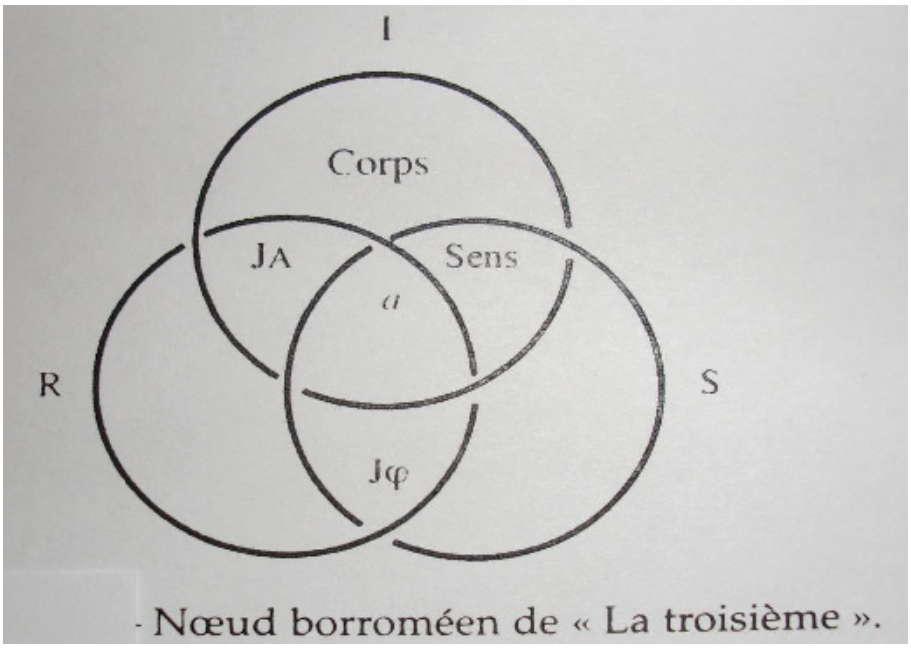
Le jugement d'existence détermine, comme on l'a vu, le monde de la réalité, de l'étant, qui n'est pas seulement le lieu posé comme existant, mais avant tout celui où l'objet de la satisfaction première peut théoriquement être retrouvé, mais où il manque de fait. C'est celui où s'exerce le désir, le désir d'une retrouvaille de cet objet, c'est-à-dire d'un réinvestissement des neurones a et b. Mais la valeur de réalité de ce registre provient de la perte de l'objet de la satisfaction primordiale. C'est l'objet perdu, l'objet *a* qui qui génère le monde de l'étant où il peut potentiellement réapparaître. Le plus-de-jouir advient donc sur fond de jouissance perdue. À lire l' « Esquisse » il s'avère qu'en vérité l'objet de satisfaction ne reviendra jamais puisque le langage, où le mot est meurtre de la chose, s'est substitué au concret. Cela est présent dans la troisième partie de cette « Esquisse ». On peut décrire plus finement le processus de cette perte : ce que le sujet désire retrouver est la satisfaction telle qu'elle fut la première fois, et la seconde occurrence ne saurait contenir le poinçon de la première. Bien au contraire : elle ne fait que souligner la perte de ce poinçon, et chacune des suivantes encore davantage. La répétition qu'il y a dans le trait littéral souligne toujours plus le manque de la première fois. Tel est le trait unaire et son effet de déperdition de jouissance. C'est pourquoi le trait d'écriture qu'il y a dans les lettres dégagées dans une interprétation analytique, est aussi ce qui met en place et en évidence la limite de la jouissance.

*

Dans ce sens-là, le borroméen est lui aussi une écriture. Celui que Lacan développe dans *La Troisième* en 1974 constitue le second élément de ma tenaille. Le nœud borroméen est particulièrement adapté à notre recherche d'un aristotélisme freudien au sein de la jouissance lacanienne. Il suffit pour cela de faire usage du terme allemand qui traduit le terme de « concept ». J'y ai fait allusion dans notre ouvrage collectif consacré à la jouissance. Dans la langue germanique le concept est en effet le « *Begriff* ». Il vient de « *greifen* », « agripper », « agriffer », saisir avec la main, avec la griffe. Le nœud borroméen rend compte de ce que ni le langage ni l'imagination ne peuvent

[42] *Op. cit.,* p. 339.

appréhender en raison d'une débilité qui leur est inhérente. La jouissance étant impensable et invisible, Lacan la met en acte de façon paradigmatique par quelque chose qui ne peut être reçu qu'avec du manipulable.



- Nœud borroméen de « La troisième ».

Comme vous le savez, il suffit pour construire le nœud borroméen de relier les trois cercles du symbolique, du réel et de l'imaginaire, de telle sorte que l'ouverture de l'un quelconque d'entre eux les désolidarise tous. Pour les dessiner il suffit d'alterner très régulièrement les dessus-dessous de n'importe lequel des trois cercles. C'est comme pour les anneaux olympiques. Lacan montre ainsi la relation existant entre le registre symbolique, porté par le langage, le registre imaginaire, c'est-à-dire spéculaire, constitutif du moi corporel, appelé le registre du corps, et le registre du réel, dont la fonction est d'abord de relier les deux autres, mais qui est aussi le registre de toutes les contraintes et de toutes les impossibilités. Ici ces contraintes se ressentent dans la main comme des contraintes nodales. Le réel est à la fois le troisième registre à côté du symbolique et de l'imaginaire, et la contrainte qui infiltre tout le champ nodal. Il en va ici comme de la particule quantique : elle est à la fois localisée, ponctuelle, et ondulatoire, formant un champ qui s'étend partout. Une telle extension de ce qui reste néanmoins localisé se retrouve dans des conceptions ultérieures de Lacan, lorsqu'il fait du vide qui se trouve à l'intérieur d'un des trois cercles, quel qu'il soit, le registre du symbolique, de la consistance de n'importe quel rond l'imaginaire, et de l'espace qui leur est extérieur le réel.

Sur le dessin classique on représente ces trois cercles borroméens en les superposant un peu de telle sorte qu'ils forment trois lunules qui se rencontrent au niveau d'un petit triangle à bords incurvés. Ce sont les trois zones des différentes jouissances ; entre réel et symbolique la jouissance phallique, la jouissance d'être ceci ou cela, la jouissance du bla-bla sur l'être face à l'autre sexe ; entre imaginaire et symbolique la jouissance sémiotique, qui est la jouissance du sens, la « joui-sens », que tout le monde ne reconnaît pas comme une jouissance, présente dans le chiffrage et le déchiffrage de la lettre de l'inconscient ; et enfin entre imaginaire et réel, celle qui est Autre ou de l'Autre, qui serait l'apanage des femmes et des mystiques, qui est Autre que phallique parce que nullement reliée à la jouissance phallique, qui n'a rien à voir avec le langage, qui constitue peut-être une jouissance de la vie. Ces trois lunules sont centrées par le petit triangle courbe du plus-de-jouir : c'est le vide de jouissance paradoxalement appelé plus-de-jouir en raison de ce qui est attendu en ce cœur des trois autres jouissances. Si l'on regarde bien ce schéma qui constitue un véritable traité des catégories lacaniennes, il s'avère que ce trou affecte les trois jouissances.

Ce nœud est en réalité tridimensionnel et les zones de jouissance communiquent entre elles en un champ de jouissance. Ce champ est au départ unifié dans ce qu'on peut concevoir comme la Chose lorsque les trois cercles ne sont pas encore singularisés, se recouvrant parfaitement. Au fur et à mesure de la discrimination, de la singularisation, de l'écartèlement des trois registres, les jouissances se particularisent puis s'évanouissent cependant que l'effet du réel se distribue partout et de plus en plus dans le nœud. Ce réel à effet de « dé-jouissance » y est ce qu'il y a d'impossible, la butée centrale absolue déjà évoquée. Dans ses quatre avatars énoncés à l'instant la jouissance n'aura été dès lors que l'ensemble des pré-serrages, des pré-coinçages, des pré-limitations des trois cercles. Le champ de la et des jouissances est un champ d'attraction vers une butée du réel.

La jouissance dans le nœud borroméen est donc, comme pour le concept, le lieu d'un manque de saisie, l'incompréhensible, à la fois au sens littéral du terme, qui implique une résistance à la préhension, et dans le sens que Freud donne à la Chose dans l' « Esquisse ». C'est ce qui échappe au savoir conceptuel du sujet, l' « *Unbegriff* », l' « *Unbewußt* » de cet « *Unbegriff* », c'est-à-dire l'inconscient qui n'est que le savoir de l'Autre[43], formule par laquelle Lacan définit la

[43] J. Lacan, *L'envers…, op.cit.,* p. 12 et p. 14

jouissance. Si j'osais, je dirais que ce savoir de l'Autre est la partie constante, ramassée sur elle-même, la Chose de cet Autre, de ce « *Nebenmensch* ». Dans la logique auto-réflexive de la jouissance, l'incompréhensible se comprend lui-même, et le préhensible se prend lui-même dans sa nodalité. La Chose de la jouissance possède donc plusieurs formes, celle d'Aristote d'abord, celle de l' « Esquisse », celle de « La négation », et celle du nœud borroméen. Chacune de ces formes peut être considérée sous le regard de chacune des autres.

*

Le petit triangle incurvé du plus-de-jouir est ainsi la même chose que la Chose de « La négation ». Au cours du processus analytique, qui écartèle les trois registres borroméens afin de les singulariser toujours davantage, il est de plus en plus petit par l'effet du serrage allant vers le coinçage. Ce triangle remplace la Chose de la « Négation », qui elle aussi se réduit, « pâtit », de la création du symbolique dont se défalque le réel, qui lui-même abandonne une part pour produire ce qui s'avérera imaginaire. À désigner le plus-de-jouir comme objet *a*, on commémore la perte signifiée dans l' « Esquisse » par la différence entre le neurone c et le neurone b, qui jouxtent le neurone a de la Chose. L'objet *a* algébrise une partie du corps qui ne peut être reconnue comme propre au sujet, comme sa partie variable. Il s'agit de l'objet perdu oral, des selles, du regard, de la voix. Ces objets ne font qu' « imaginariser » et « signifiantiser » la Chose radicalement perdue, perdue parce qu'elle est ramassée sur elle-même, incomprise parce qu'elle est hors des registres du symbolique, du réel et de l'imaginaire.

Nous pouvons déceler bien d'autres choses dans les différents champs de jouissance du nœud borroméen. Ainsi, la lunule du sens, faite d'imaginaire et de symbolique, peut être considérée comme la lunule du fantasme, et le triangle central à l'extrémité de cette lunule, à la fois comme l'objet *a* qui centre ce fantasme, et comme la fenêtre du réel qu'évoque Lacan. C'est lui le noyau « élaborable » de la jouissance, jouissance dont se contente le névrosé. Il est « élaborable » grâce aux différents objets perdus auxquels des signifiants peuvent faire allusion par le jeu des métaphores et des métonymies.

La lunule de la jouissance phallique, située entre réel et symbolique, jouissance sexuelle hors corps, comme par exemple celle d'Emma dans l' « Esquisse », se trouve en corrélation avec la lunule du sens. Au fur et à mesure de la castration qui réduit cette jouissance phallique, celle du sens, celle du fantasme, se rétrécit

également. L'hors corps peut ainsi avoir un effet sur le corps qui est concerné par le fantasme. La castration symbolique qui amenuise un symptôme psychique lié à l'intrusion du réel dans le symbolique des signifiants, peut ainsi évaporer une inhibition liée à l'intrusion de ce même symbolique dans le corps imaginaire.

La jouissance sexuelle phallique, qui est privilégiée chez les hommes et qui s'interpose entre le sujet et le corps de l'Autre sexe, s'oppose à une très particulière jouissance sexuelle supplémentaire, accordée aux femmes, aux mystiques et, faut-il le préciser, à certains hommes. Cette jouissance Autre est située dans la lunule entre le corps, l'imaginaire, et le réel. Elle est hors langage, et celles et ceux qui l'éprouvent ne peuvent en parler. Il me semble qu'il s'agit de la part prélevée sur le réel pour faire l'imaginaire, dont il est question dans « La négation », telle qu'elle est commentée par Lacan. C'est, selon l'affirmation de Lacan, la part prélevée en une seconde fois par la ruse de la raison, le premier prélèvement étant celui qui est à l'origine du réel. Cette jouissance n'est pas sans rapport avec la jouissance spéculaire, puisque le stade du miroir a nécessité une certaine perte du réel biologique, le « déréalisant » qu'il y a dans le mimétisme de la « psychasthénie légendaire »[44] de Roger Caillois[45]. Cette jouissance Autre se réduit sans doute elle aussi au cours d'une psychanalyse, accompagnant l'effet qu'exerce le triangle central au moment de son serrage. Cette jouissance du corps peut également être considérée à la lumière de l' « Esquisse ». Si le neurone c est pris pour un neurone b, il y une jouissance du corps liée à une négligence de l'appropriation de la partie variable du complexe perceptif. Ce neurone b-c est alors l'objet d'une confusion avec le neurone a ; on peut aussi dire qu'il est inclus dans le neurone a. Et on pourrait même dire que le neurone a abuse du neurone b ou du neurone c. Je l'ai déjà évoqué. Lorsqu'il formalisera dans les derniers séminaires l'impossibilité d'atteindre cette jouissance de l'Autre comme jouissance du corps de l'Autre, Lacan l'écrira avec un grand A barré[46]. Mais s'agit-il de la même jouissance de l'Autre ? Ce qui de l'Autre est barré évoque en tout cas la partie incomprise et ramassée sur elle-même du « *Nebenmensch* », du prochain, de l'Autre par conséquent, tel qu'il est développé par Freud dans l' « Esquisse ». Là aussi nous avons affaire à la Chose. C'est avec cette rencontre entre les avancées ultimes de Lacan et le point de départ de Freud que je termine mon exposé.

---

[44] J. Lacan, *Écrits, op.cit.,* p. 96.
[45] R. Caillois, « Mimétisme et psychasthénie légendaire », dans *Le mythe et l'homme,* Paris, Gallimard, 1938.
[46] J. Lacan, 1975-1976, *Le sinthome,* Le Séminaire, Livre XXIII, Paris, Le Seuil, 2005, p. 55.

Fulgurance Freudienne, la lettre 52. I

Patrice Adelée

La lettre 52 du 06 décembre 1896 que Freud adresse à Fliess tous les psychanalystes en ont fait la lecture, pas mal de choses ont été écrites dessus.

Pourquoi la reprendre alors ?
Il m'est apparu que ce schéma fait de cinq cases et le peu de commentaires que Freud en donne, concentre, topologise suivant une figure la plus simple, une ligne droite finie, le parcours freudien mais aussi l'ensemble du corpus lacanien soit sa lecture de Freud et ce qu'il aurait aimé que soit appelé le champ lacanien, à savoir la jouissance.

♦ ♦ ♦

Cette lettre 52[1] que l'on a maintenant dans sa version complète avec la nouvelle édition française d'octobre 2006 est devenue la lettre 112.
Freud expose à son ami son hypothèse du mécanisme psychique. Il est fait, dit-il d'une superposition de strates. Le matériel présent sous formes de traces mnésiques, de signes, connaît de temps en temps un réordonnancement, de nouvelles relations, une retranscription. Ce qu'il y a d'essentiellement nouveau dans sa théorie, dit-il est l'affirmation selon laquelle la mémoire n'est pas présente une fois mais plusieurs, trois précisément, consignées en diverses classes de signes.
Il en donne un schéma avec cinq cases ordonnées linéairement dont les trois du milieu sont caractérisées par les chiffres romains I, II, III.
L'idée que ces systèmes d'inscriptions puissent-être séparés les uns des autres en fonction de leur supports neuronaux est une idée commode mais pas nécessaire, admise provisoirement dit Freud.

			I			II			III			
PC	*	*	SPC	*	*	Ics	*	*	PCs	*	*	Cs

[1] S Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, édition complète, PUF, octobre 2006, pp.263-273.

On a au point de départ à gauche W : Wharnehmungen traduit comme perception. Ce sont les neurones W dans lesquels apparaissent les perceptions auxquelles se rattachent la conscience mais qui en eux-mêmes ne conservent aucune trace de ce qui est arrivé. Conscience et mémoire s'excluent mutuellement souligne-t-il.
Ces explications sont assez laconiques, comment les entendre?
Wharnehmungen en allemand implique la dimension de la vérité. Vérité à entendre dans ce sens comme réel. Réel tel qu'il frappe et dont l'être ne conserve ni trace, ni mémoire comme Freud nous l'indique.
Je parle d'être mais est-ce de cela dont il s'agit ? Si l'on suit ce que Freud nous donne ensuite "Je veux souligner que les inscriptions qui suivent présentent la production psychique d'époques successives de la vie. C'est à la frontière entre deux de ces époques que doit avoir lieu la traduction du matériel psychique[1]".
Ces perceptions ne sont pas à entendre dans le sens psychologique du terme qui suppose un sujet déjà constitué. Non, je préfère là entendre perceptions comme frappe ; comme on parle de la frappe des monnaies et médailles qui consiste à imprimer l'empreinte des coins, la matrice sur les deux faces d'une rondelle de métal.
Frappe de quels coins, de quelle matrices ?
Pour en donner déjà la réponse : avec Freud ce sera le sexe et Lacan y ajoutera lalangue en un seul mot.
Sur quelle pièce de métal ?
On pourrait dire du corps si la notion de corps n'était pas postérieure à cette frappe. Un corps d'avant le corps, le signifiant pouvant s'en approcher est celui de chair. Un corps d'avant la spécularité, d'avant la consistance imaginaire si cela est possible. Ce sont donc là des perceptions a-subjectives, matrices d'une écriture ou un sujet devra advenir.

De ces perceptions nous passons à l'étape suivante notée par le chiffre romain I : Wharnehmungen zeichen, signes de perceptions.
"C'est la première inscription de ces perceptions, tout à fait incapable de conscience, disposées selon des associations par simultanéité" nous dit Freud.

- La première remarque est de constater que l'hypothèse Freudienne du mécanisme psychique repose sur l'idée d'une écriture comme les signifiants employés l'indiquent : transcription, traduction et signes.
- La seconde remarque c'est de penser le mécanisme psychique comme des strates successives qui vont faire subir des transformations à cette écriture.
- La troisième est qu'au niveau de cette strate I, Freud indique que les signes de perceptions sont disposés selon des associations par simultanéité. Donc là, pas d'ordre diachronique mais un ordre synchronique. Dans, ce système, pas de temps, pas de sens.

[1] *Ibid,* p.265

- La quatrième remarque enfin, c'est que le passage de ces perceptions aux signes de perceptions, correspond à un chiffrage : soit une première écriture de ces perceptions mais écriture indéchiffrable comme telle.

La strate suivante notée II en chiffres romains est l'inconscient, unbewusst. C'est la "deuxième retranscription ordonnée selon d'autres relations, peut-être causales [1]"; là plus d'associations par simultanéité. "Les traces inconscientes correspondraient peut-être à des souvenirs conceptuels, également inaccessibles à la conscience[2]" souligne Freud.

- Le premier trait c'est d'entendre que dans cette strate on est dans l'ordre diachronique, dans des rapports de cause à effet. Le un et le deux sont en relation, le un appelle le deux. C'est ainsi que j'entends souvenirs conceptuels c'est à dire en tant que ces traces forment des associations, forment une chaîne.
- Le second trait c'est que dans cette strate, les traces, les inscriptions sont toujours inaccessibles à la conscience. L'écriture est indéchiffrable comme telle.

Vorbewusst, préconscient, est la troisième retranscription. Freud nous dit "Elle est liée aux représentations de mot, correspondant à notre moi officiel. A partir de cette préconscience, les investissements deviennent conscients selon certaines règles, et à vrai dire cette conscience de pensée secondaire est une conscience après coup dans le temps, vraisemblablement rattachée à la vivification hallucinatoire des représentations de mot, de sorte que les neurones de conscience seraient de nouveau des neurones de perception et seraient en eux-mêmes sans mémoire[3]".

- Première remarque, les inscriptions peuvent devenir conscientes dans cette strate.
- Seconde, ces inscriptions sont liées à des représentations de mot. Ce sont les processus secondaires qui sont à l'œuvre ici et non plus les processus primaires. Il y a donc là du sens, c'est le règne de la pensée rationnelle qui vient après-coup dans la conscience.
- Troisièmement, placer les représentations de mot dans le préconscient avec les processus secondaires à l'œuvre n'est pas sans poser quelques difficultés. Difficultés que l'on retrouve en partie dans la critique des élèves de Lacan durant le séminaire "L'éthique[1]", qu'ils portaient en lui disant qu'il ne faisait

---

1

[1] *Ibid,* p.264
[2] *Ibid,* pp.264-265
[3] *Ibid,* p.265

[1] J. Lacan, 1959-1960, *L'éthique de la psychanalyse,* Le Séminaire, Livre VII, Paris, Le Seuil, 1986

pas la distinction entre représentations de mot et représentations de chose. Lacan répondra à cette critique en reprenant le texte Freudien à la lettre. Quand Freud évoque la représentation de chose, elle est à entendre dans le registre du signifiant. Il reprend la distinction entre *das ding,* la chose dont il n'y a pas de représentation et *die Sache*, les choses qui sont nommées par les mots.

- Quatrièmement, les neurones conscience seraient de nouveau des neurones de perception et donc seraient sans mémoire. On a donc aux deux bouts de la chaîne une annulation du temps. La figure de la ligne avec cette dernière remarque pourrait être remplacée topologiquement par la boucle, la bande de Moebius puisqu'au deux extrémités on a les mêmes neurones.
- Enfin dernière remarque, l'écriture dans cette dernière strate peut-être lue.

La dernière case est la conscience, Freud ne la cite pas dans son commentaire. Cette remarque pour dire que dés la naissance de la psychanalyse la conscience ne joue qu'un petit rôle dans la conception et le fonctionnement de l'appareil psychique.

♦♦♦

Je trouve ce texte assez saisissant. Saisissement qui m'est venu dans l'après-coup. Ce texte je l'ai lu à plusieurs reprises dans mon parcours. J'y ai lu un texte de Freud en train de fonder, de faire des hypothèses comme il le dit de ce qu'est pour lui l'appareil psychique. Aucune fulgurance pour moi dans ces lectures. Il y aura fallu le passage, mon avancée dans la lecture, notamment des différents groupes de travail du GRP auxquels j'ai pu participer pour en saisir la portée. J'y lis la feuille de route, le parcours de ce qu'allait être les avancées à venir pour Freud lui-même et ses lecteurs, je pense ici à Jacques Lacan.
Ce texte j'ai commencé à l'entendre avec la lecture du livre de Nestor Braunstein "la jouissance, un concept lacanien[2]".
Pas un seul instant, comme vous avez pu le noter, ce texte n'évoque le signifiant jouissance. D'ailleurs dans l'œuvre de Freud faut-il le rappeler, il n'est jamais question de jouissance. Quand le mot "genuss" est quelque fois employé, il est synonyme de plaisir.
C'est déplaisir qui vient le plus souvent dans cette lettre. Déplaisir que la traduction d'une strate à une autre provoquerait dans certaines situations, déplaisir à l'origine du refoulement. Le refoulement est lié à la nature sexuelle de l'événement et sa survenue au cours d'une phase antérieure.

[2] N Braunstein, *La jouissance un concept lacanien*, Point Hors Ligne, mai 1992.

Si on laisse de côté dans la suite de cette lettre, le travail qui donne de l'écho à Fliess sur la périodicité féminine et masculine, il est possible d'en retenir l'idée importante, ce qu'il nomme l'excédent. Ce terme d'excédent n'est pas nouveau puisque un an environ avant, à l'automne 1895 dans l'esquisse[1], Freud décrit le principe de l'inertie des neurones. "Les neurones aspirent à se défaire de la quantité". L'excédent n'étant pas un bien mais un mal.
Ce caractère excessif de certaines inscriptions portent l'empreinte de la jouissance tel que Lacan en parlera. La jouissance comme du surplus, du trop de quantité, Freud l'évoque déjà sous cette forme du traumatisme sexuel dans cette lettre où l'excès envahit tout le complexe perceptif, excès rendant la traduction impossible. On le retrouve dans la clinique ce trop convoqué comme il a pu être dit. Le facteur quantitatif est une des caractéristiques de la jouissance, la jouissance opposée au principe d'inertie.
Mais le pas décisif dans ma lecture n'a pas été ce facteur quantitatif. Ca a été je cite "Or ce qu'articule comme processus primaire Freud dans l'inconscient- ça c'est de moi, mais qu'on y aille et on le verra- ce n'est pas quelque chose qui se chiffre mais qui se déchiffre. Je dis : dans la jouissance elle-même[2]". Lacan dans Télévision, 1973.

♦ ♦ ♦

Les années 70 marquent un tournant dans l'enseignement de Lacan. Ses premiers enseignements reprennent le Freud de la première topique en y apportant quelque chose d'extérieur, la linguistique. Ca a donné "l'inconscient est structuré comme un langage[3]". C'est un commentaire de Freud, notamment de la première topique, de l'inconscient.
La figure topologique qui condense cet enseignement est le graphe du désir[4]. Pour la reprendre en quelques mots : deux lignes horizontales : des signifiants qui viennent de l'Autre, la chaîne des énoncés, définis suivant un emploi réglé, toujours univoque, on est là dans l'intentionnalité, le sens et seconde ligne horizontale : des signifiants qui viennent de l'inconscient, c'est la chaîne de l'inconscient qui part de la jouissance jusqu'à la pulsion.
Le tout est recoupé par une ligne rétrograde.
Entre ces deux lignes signifiantes horizontales est inscrite la trajectoire désir, fantasme.

Quelles sont les conséquences cliniques de cette première avancée de Lacan.

[1] S. Freud, 1895, « Esquisse d'une psychologie scientifique », in *La naissance de la psychanalyse 1887-1902*, PUF, 1956. Traduit de l'allemand par Berman.
[2] J. Lacan, 1973, « Télévision » dans *Autres écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.522.
[3] J. Lacan, "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse", *Écrits,* Paris, Le Seuil, 1966, pp.369-399.
[4] J. Lacan, 1957-1958, *les formations de l'inconscient,* Le Séminaire, Livre V, Paris, Le Seuil, 1991, p. 511.

- On peut déjà le lire dans ce texte de Freud, l'inconscient qui est une écriture chiffrée est à déchiffrer, à traduire, c'est tout le propos de « l'interprétation des rêves » écrit dans la même période.
- Le travail de l'analyste est pensé comme une traduction, l'interprétation porte sur la strate III du schéma, elle vise à la levée du refoulement qui vise elle-même à découvrir une autre vérité. Cette autre vérité permet de donner sens au traumatisme sexuel. En racontant une hystoire avec un "y" comme l'écrit Lacan renvoyant à hystérie c'est à dire raconter une histoire pour quelqu'un pour un autre, pour l'analyste, ça devient une histoire transférentielle.
- Traiter l'inconscient, via l'hystoire avec un "y" dans la parole analysante c'est supposer que l'inconscient est un savoir qu'il y a à déchiffrer. L'attente du savoir est une attente de sens, d'un sens qui donnerait le fin mot de l'insensé du symptôme. Le sens apporté dans le parcours freudien est le sens œdipien faisant suite à "je ne crois plus à ma neurotica[2]". Freud passant du sens traumatique, ce qui se lit dans cette lettre 52, au sens du fantasme.
- L'interprétation vise la parole, le signifiant. Il s'agit de passer du hors sens du symptôme au sens délivré par la métaphore. C'est la définition du symbolique qui est en fait un mode d'organisation du signifiant. La métaphore du symptôme est pensée comme un ratage de la métaphore paternelle ; forclusion dans la psychose, refoulement dans la névrose. C'est l'enseignement de Lacan dans la période du graphe en prise directe avec la lecture de Freud et qui porte sur le passage de la strate II à la strate III de l'inconscient au pré-conscient.

J'en reviens donc au tournant des années 70 qui se marque le plus nettement dans le séminaire "Encore[2]" 1972-1973.
Dans son séminaire de 2008-2009 "Choses de finesse en psychanalyse[3]" Jacques-Alain Miller énonce "Quand Lacan dit que l'inconscient est réel, il ajoute : si vous m'en croyez". Je crois qu'il s'agit de l'unique référence où Lacan écrit, c'est la préface de l'édition anglaise du séminaire XI, je cite : "Notons que la psychanalyse a, depuis qu'elle ex-siste, changé. Inventée par un solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire), elle se pratique maintenant en couple[1]".
On a là un revirement qui revient à dire que l'inconscient n'est pas symbolique. Colette Soler dans son livre "Lacan, l'inconscient réinventé[2]" condense cette nouvelle formulation en inconscient réel.

---

[2] S Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, édition complète, PUF, octobre 2006, p.334.
[2] J. Lacan, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.
[3] J.A. Miller, *Choses de finesse en psychanalyse*, Séminaire 2008-2009 sur site Causefreudienne.net
[1] J. Lacan, 1970, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » dans *Autres écrits,* Paris, Le Seuil, 2001, p.571.
[2] C. Soller*, Lacan, l'inconscient réinventé*, 2009, Paris, PUF.

Vous voyez bien où je veux en venir à la lettre 52, ma question étant la reprise de la question de nos invités, J.M. Jadin et M. Ritter, qu'ils ont mises au travail durant plusieurs années de séminaires et publiés sous le titre "qu'est-ce que l'inconscient ?[3]" et plus précisément pour moi dans ce travail, à ce point, il y a-t-il un forçage à faire un parallèle entre l'inconscient réel pour reprendre le terme de C. Soller et la première strate du schéma Freudien soit les signes de perceptions ?
Avec cette dualité de l'inconscient, l'inconscient symbolique et l'inconscient réel, la notion aussi de savoir évolue en savoir de lalangue et savoir chiffré en langage. Il se divise en savoir élucubré, terme fort pour dire que l'inconscient déchiffré en terme de savoir reste toujours limité et d'autre part qu'il reste hypothétique au regard du savoir déposé par lalangue écrite en un seul mot. Lalangue articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé, le savoir de lalangue est imprenable.
Des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé amènent donc à l'hétérogénéité entre la langue et lalangue en deux et un seul mot. Lalangue renvoie par homophonie à lallation, ce que les psychanalystes nomment la langue maternelle. Lalangue en un seul mot est inventée par l'inconscient réel des usagers d'une langue. Dans le séminaire "Le sinthome[4]" Lacan dit que cet inconscient là a été créé par les femmes et donc l'inconscient des femmes. Elle est l' œuvre des mères. C'est ce qui est donné et reçu d'avant la langue structurée par la syntaxe, cette lalangue n'a rien à voir avec la grammaire ni avec le dictionnaire. Ce qui n'apparaît pas, c'est ce rapport du signifiant au signifié. Ce qui distingue lalangue du langage c'est qu'il n'y a pas de sens. Pour reprendre ce que dit Lacan dans "Télévision[5]", et qui fait là le pont avec les signes de perception, c'est que lalangue ne donne que le chiffre du sens car chacun de ses éléments peut prendre n'importe quel sens. La lalangue c'est le "trésor des équivoques[6]" comme le dit Marcel Ritter. Il apparaît aussi que la différence entre le langage et lalangue c'est que le premier est toujours historisé, sans "y" cette fois. Il n'est que de regarder le dictionnaire avec ses citations qui renvoient aux usages autorisés, à la culture. Le langage est ce qui fait discours, il fait lien social. Lalangue ne fait pas lien, ne fait pas discours. Elle n'est pas universelle, elle est unique. Elle ne renvoie qu'à du Un, ici pas de 2 de la chaîne, des Uns que des Uns, un essaim de Uns qui ne fait pas S1, pas de structure.

---

[3] J.P. Dreyfuss, J.M. Jadin, M. Ritter, *Qu'est-ce que l'inconscient ? Un parcours Freudien*, Arcanes, 1996. *Qu'est-ce que l'inconscient ? L'inconscient structuré comme un langage,* Arcanes, 1999.
[4] J. Lacan, 1975-1976, *Le sinthome,* Le Séminaire, Livre XXIII, Paris, Le Seuil, 2005, p. 117
[5] J. Lacan, 1970, « Télévision » dans *Autres écrits, op.cit.*
[6] M. Ritter, "Le carrousel des jouissances ou les variantes de la jouissance" in *La jouissance au fil de l'enseignement de Lacan,* J.M. Jadin, M. Ritter, 2009, Eres, p.505.

Lacan après cette avancée délaissera cette notion de sujet. Pas de sujet de l'inconscient dans lalangue puisque un "signifiant représente un sujet pour un autre signifiant[1]", comme dans lalangue il n'y a pas de signifiant. Lacan parlera du parlêtre. Dans lalangue il n'y a pas d'Autre. Pas d'Autre trésor des signifiants, d'Autre de la vérité, d'Autre du sens. Mais pourtant cet Autre avec un grand A est maintenu à ce stade, Autre qu'il faut prendre non pas dans le langage mais qu'il faut prendre dans le corps, le corps propre du sujet. Il ne faut pas entendre corps du côté de la biologie mais d'un corps marqué par le langage. Il n'y a pas d'antériorité du corps sur le langage, d'où cette notion de corps parlant. Le schéma freudien avec sa linéarité pourrait faire penser à une antériorité, le corps puis le langage. Il n'en est rien avec cette remarque que les neurones conscience seraient de nouveau des neurones perception. D'où l'idée de la boucle, corps et langage indissociables .
Autre argument pour entendre ce lien entre corps et langage ; le corps Lacan l'a toujours situé dans une dimension imaginaire, ce n'est que du fait de la présence de l'Autre, que la totalité du corps peut s'envisager dans le stade du miroir.

♦ ♦ ♦

Je voudrais maintenant m'arrêter quelques instants sur une citation de la troisième de 1974. Jean-Marie Jadin la commente. Cette citation fait le lien entre inconscient, savoir, lalangue en un seul mot, corps, réel et jouissance du corps. Cette phrase pour le moins difficile me semble essentielle dans cette articulation de l'inconscient réel avec lalangue, elle sert la lettre 52. Ou pour le dire mieux, la lettre 52 me sert à entendre ce que Lacan dit là.

" Le sujet supposé qu'est l'analyste dans le transfert, ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque[2]".
Lacan nous dit là comme il a été dit précédemment que le corps parle et aussi que le corps se jouit. Le corps ne se jouit que grâce au réel. " Au naturel", à l'état " dénoué ", il ne peut se jouir. Au naturel semble renvoyer à cette faculté qu'a perdu l'humain et que dans ce même texte, Lacan renvoie à l'animal et en donne comme exemple le ronron du chat qui est sa jouissance.

---

[1] J. Lacan, "Position de l'inconscient au colloque de Bonneval" in *L'inconscient*, Desclée de Brouwer, 1966, pp.159-170.
[2] J. Lacan, 1974, "La troisième", Intervention au congrès de Rome in *Lettres de l'Ecole freudienne*, n°16, 1975.

Se pose la question de ce que représente le réel ici au regard de l'inconscient et de lalangue?

Toujours dans la troisième " C'est ici dans le symbolique, le symbolique en tant que c'est lalangue qui le supporte, que le savoir inscrit de lalangue qui constitue à proprement parler l'inconscient s'élabore[1]".

La question avait déjà été portée sur les limites, les butées, les impasses de l'élaboration analytique qui valent pour du réel dans le symbolique. Qu'est-ce qui fait fonction de réel dans le savoir sur le modèle de la logique et des impasses de la formalisation. Lacan reformula la définition des modalités logiques : le possible, le contingent, le nécessaire et l'impossible. Il recourt donc à l'écriture pour donner ce qui fait réel dans le savoir sous la forme de l'impossible à écrire.

Dans le cadre de l'ordre symbolique, la nécessité s'oppose à l'impossible. C'est un " ne cesse pas de s'écrire " qui s'oppose comme un envers à l'impossible " ne cesse pas de ne pas s'écrire ". L'acmé de cet impossible Lacan l'a donne avec la notion du rapport sexuel comme impossible à écrire. Le réel dans ce cadre là comme impossible, c'est du point de vue de l'ordre symbolique ce qui ne s'écrit pas, aucune écriture, aucun ordre.

Comment comprendre ça, qu'il faille que l'impossible du réel soit mis en place, que quelque chose qui ne cesse pas de ne pas s'écrire passe au nécessaire soit ce qui ne cesse pas de s'écrire, référence à l'écriture comme support d'un programme fondant avec le chiffrage, l'inconscient réel, lalangue ?

Il est permis de penser avec le schéma freudien que l'impossible indispensable pour que ça puisse commencer à se chiffrer renvoie à la toute première étape des cinq cases, celle antérieure au premier chiffrage que sont les signes perceptions, les Wharnehmungen, les perceptions d'avant la frappe comme je l'ai dit tout à l'heure. C'est un réel hors symbolique, hors sens, rebelle à la représentation puisqu'il n'y a pas même le chiffre pour l'écrire, pas encore de frappe sur la pièce qui laisse une empreinte, hors sens et même hors sens joui du "je pense, donc se jouit[2]" de la jouissance de l'être qui est articulée avec l'Autre du langage.

Ce serait là admettre qu'il faut du corps pour que l'appareil psychique puisse prendre vie si je puis dire, mais d'un corps qui ne renvoie pas bien sûr à l'imaginaire, un corps qui serait là nécessaire, corps qui s'inclut dans l'objet de la psychanalyse mais dans le sens qu'il est la condition pour que l'appareil psychique puisse exister, puisse recevoir les empreintes, les perceptions comme surface mais qui n'entre pas dans le fonctionnement de l'appareil psychique au sens du chiffrage et du déchiffrage. Première strate qui permet de passer de l'impossible au nécessaire.

---

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*

Dans le monde animal, il faudrait imaginer bien sur que ce schéma freudien ne fonctionne pas, que ce corps "au naturel" comme le dit Lacan, jouit sans mise en place de ce processus de chiffrage et de déchiffrage, jouit je dirais du fait même de l'absence de ce processus.

Cette première étape, les Wharnehmungen, ces perceptions seraient la jouissance elle même ce que Lacan appelle la jouissance pure, jouissance du corps mais qui chez l'homme n'apparaît pas comme telle parce que le corps est parlant du fait du passage par l'inconscient réel et l'inconscient symbolique. Jouissance pure qui est une jouissance mythique d'un "sujet de la jouissance[1]" lui-même mythique dans une antériorité par rapport à la prise dans le langage, mythique parce qu'il faudrait concevoir un développement de cette jouissance pure à un stade préverbal, stade qui n'existe pas, du pré-langage oui, au sens de la syntaxe mais pas de préverbal. L'homme dés avant sa naissance est déjà pris dans un discours. Ce serait là la jouissance pleine, au delà de l'angoisse, au delà de toute limite. Ce pourrait être en quelque sorte l'Eden si on sortait de cette représentation le fruit et l'interdit qui porte dessus. Cette jouissance est donc toujours déjà perdue, donc nécessité du fruit défendu, de l'interdit, parce que dans un après coup de la prise du sujet dans le langage qui troue toute jouissance et promeut l'objet a comme plus de jouir qui est en même temps on l'entend bien un manque à jouir.
C'est parce que le parlêtre parle et qu'il est parlé que cette jouissance du réel, de la vie reste opaque. C'est le passage par lalangue, la civilisation par cette lalangue qui empêche d'entendre, de saisir la jouissance du corps. Cette jouissance du corps peut être entendue mais déformée par le prisme de l'objet, objet a qui se dessine en prenant les contours des pulsions. Objet a qui articule le corps à l'inconscient. Lalangue est donc ce qui cache la jouissance du corps et en même temps la révèle, c'est ce que nous dit Lacan dans sa conférence à Genève sur le symptôme[2].

Je vais arrêter là mon exposé ; dans un prochain travail je poursuivrai ma lecture de la lettre 52 au regard du parcours Freudien et Lacanien. Je voudrais finir par la lecture d'un texte qui évoque ces questions des jouissances, du "carrousel des jouissances[3]" pour reprendre un terme de Marcel Ritter, texte de littérature.

♦ ♦ ♦

[1] J. Lacan, 1962-1963, L'angoisse, Le Séminaire, Livre X, Paris, Le Seuil, 2004, p.204
[2] J. Lacan, *Conférence à Genève sur le symptôme,*1975, in le Bloc-notes de la psychanalyse, 1985, n°5, pp.5-23.
[3] M. Ritter, "Le carrousel des jouissances ou les variantes de la jouissance" *op. cit*.

"La lame s'enfonça en douceur dans le muscle, puis le parcourut en souplesse d'un bout à l'autre. Le geste était parfaitement maîtrisé. La tranche tomba en fléchissant mollement sur le billot.
La viande noire luisait, ravivée par l'attouchement du couteau. Le boucher posa sa main gauche à plat sur l'entrecôte large et de la droite tailla à nouveau dans l'épaisseur. Je sentis sous ma propre paume la masse froide et élastique. Je vis le couteau entrer dans la chair morte et consistante, l'ouvrir comme une plaie radieuse. L'acier glissa le long du relief sombre; la lame et la paroi brillèrent.
Le boucher souleva les tranches l'une après l'autre, les posa côte à côte sur le billot. Elle retombèrent avec un bruit mat comme un baiser contre le bois.
De la pointe du couteau, le boucher se mit à parer les morceaux, taillant le gras et envoyant les éclats jaunes voler contre le mur carrelé. De la liasse pendue au crochet de fer, il arracha une feuille de papier huilé, plaça une tranche au milieu, lâcha l'autre par dessus. Le baiser encore, plus claquant.
Puis il se retourna vers moi, le lourd paquet bien à plat sur sa paume ; il le jeta sur la balance.
L'odeur fade de la viande crue me monta à la tête. Vue de près, en plein dans l'éclairage du matin d'été qui s'engouffrait par la longue vitrine, elle était rouge vif, belle jusqu'à l'écœurement. Qui a dit que la chair est triste ? La chair n'est pas triste, elle est sinistre. Elle se tient à la gauche de notre âme, nous prend aux heures les plus perdues, nous emporte sur des mers épaisses, nous saborde et nous sauve ; la chair est notre guide, notre lumière noire et dense, le puits d'attraction où notre vie glisse en spirale, sucée jusqu'au vertige.
La chair du bœuf devant moi était bien la même que celle du ruminant dans son pré, sauf que le sang l'avait quittée, le fleuve qui porte et transporte si vite la vie, dont il ne restait ici que quelques gouttes comme des perles sur le papier blanc.
Et le boucher qui me parlait de sexe toute la journée était fait de la même chair, mais chaude, et tour à tour molle et dure ; le boucher avait ses bons et ses bas morceaux, exigeants, avides de brûler leur vie, de se transformer en viande. Et de même étaient mes chairs, moi qui sentais le feu prendre entre mes jambes aux paroles du boucher[1]".

Ce sont les première pages du livre "Le boucher" d'Alina Reyes.

[1] A. Reyes, 1988, *Le boucher*, Seuil.

1

PHALLUS ET PETIT *a* VONT EN BATEAU…

Jean-Paul Ricœur
27 novembre 2011

J'ai pris prétexte de la sinuosité de l'introduction de la notion de jouissance chez Lacan, pour recourir à un artifice : isoler, dans un premier temps, ce que j'ai appelé une « dialectique du phallus et de l'objet ***a*** » ; et, dans un deuxième temps, mettre cette dialectique à l'épreuve de ce qui, à un certain moment a pris le nom de jouissance.

J'ai parlé de sinuosité : on sait que déclarée nécessaire en mars 58, ce n'est qu'en décembre 59, dans le séminaire *L'Éthique* que la jouissance fait sa véritable entrée avec l'invention par Lacan de la Chose. Mais il s'est avéré que la jouissance qu'impliquait cette Chose était si massive, si peu maniable qu'on a pu parler d'un faux départ et qu'il a fallu attendre encore plus de deux ans pour Lacan approche à nouveau cette notion dans le séminaire *L'angoisse.*

Pendant ce temps, ce que j'ai appelé la dialectique du phallus et de l'objet – de l'objet ***a*** conçu comme objet de la demande et cause du désir (certains sauront y reconnaître quelque inspiration safouannière…) – cette dialectique, donc, poursuivait son chemin avec constance, non sans se confronter, certes, à la construction de la jouissance. Mais il se trouve que c'est dans ce même séminaire *L'angoisse* où la jouissance reprend son essor que l'élaboration de l'objet lacanien est poussé à son ultime pointe.

Je vais donc commencer par essayer de dire comment ces deux concepts, phallus et objet petit ***a***, sont d'abord articulés dans un jeu bien réglé.

J'avais envisagé, dans une seconde partie, d'explorer l'intrication de la jouissance, du phallus et de l'objet ***a*** en allant jusqu'au nœud borroméen. Il m'a fallu un certain temps pour mesurer la dimension de défi et de confrontation avec l'impossible que représentait mon projet. Jouissance, n'est-il pas ?

J'irai donc jusqu'où je pourrai… en espérant que cela ne va pas déjà paraître un peu long à certains !

***

2

DIALECTIQUE PHALLUS–OBJET *a*

Une précision avant de commencer : Lacan qui a pendant un certain temps compté le phallus dans les objets ***a***, a fini par conclure : « c'est un signifiant et rien d'autre [1]» et c'est dans ce sens que j'en parlerai. Resteront donc pour les objets ***a*** les quatre registres bien connus du sein, du scyballe, de la voix et du regard. Quatre plus un, puisque le « rien » viendra un jour s'ajouter à la liste.

Il faut peut-être dire d'abord d'où sort cet objet si particulier. Lacan avait radicalement subvertit la question du sujet : en conséquence, il n'était plus question pour lui maintenir le traditionnel couple sujet/objet en l'état. Il se trouvait dès lors dans la nécessité de subvertir l'objet à son tour et d'en concevoir un qui fût à la mesure du sujet qu'il avait produit. Ce qu'il a fait en inventant l'objet ***a,*** où l'on va voir que c'est précisément de ce qui affecte le sujet lacanien que cet objet va prendre son départ.

Je vais partir de cette thèse fondamentale de Lacan : le champ que Freud a découvert, l'inconscient, est quelque chose qui met le sujet à distance de son être ; cet être, il ne le rejoindra jamais et ce qu'on nomme « le champ du désir », ne peut se concevoir que comme une « métonymie de l'être », métonymie au travers de laquelle le sujet ne cesse de tenter de s'atteindre. Le désir est ainsi, si on peut dire, primitivement sous le signe du manque, manque qui est originairement celui de « la perte que le sujet subit par le morcellement du signifiant [2]».

C'est de la relation du sujet à l'Autre comme lieu du langage et de la parole, que Lacan fait découler cette dérobade de l'être : le signifiant étant pure différence, trait aussi néantisant que distinctif, le sujet se révèle comme exclu de l'Autre, aucun signifiant ne pouvant répondre de son être.

À partir de ce manque quant à l'être s'ouvrent deux directions (ou deux dimensions) :

- Première direction, celle du *phallus*, dont Lacan a pu dire qu'il était ce signifiant qui manque, tout autant que le signifiant de ce qui manque – pour ce qui nous concerne, nous nous contenterons de ceci : le phallus est le signifiant au travers duquel s'inscrit dans la subjectivité *le manque en tant que tel*.

---

[1] Identification, 9/5/62
[2] *Écrits*, p. 715.

• Quant à la deuxième direction, c'est celle de l'objet ***a***, cet objet qui apparaît et vient prendre place au point que Lacan nomme « point nodal dit du désir de l'Autre », qui est le point où le manque phallique vient signifier la faille du système signifiant en tant que tel[3] .

La question qui se pose alors est de saisir l'articulation – ou les articulations – entre ces deux notions qui sont, dans le discours lacanien, constamment tressées.

On peut déjà avancer que leurs fonctions sont de deux ordres très différents. Celle du signifiant *phallus* est claire : c'est *d'organiser* le manque dans l'opération d'identification du sujet – l'identification, cela va être en effet la première affaire du sujet devant le gouffre qui s'est ouvert quant à la question de ce qu'il est. On sait que cela se fera autour des deux pôles de *l'être* et de *l'avoir,* ce phallus (pôle de *l'avoir* à entendre, bien sûr, dans l'alternative *l'avoir ou pas*, pour l'un et l'autre sexe) : il s'agit d'un phallus imaginaire, certes, mais comme figure imaginaire d'un manque *symbolique*. Quant à l'objet ***a***, sa fonction – d'illusion assurément, mais indispensable au montage du fantasme qui donne son assise au désir –, sa fonction est en quelque sorte de *surmonter* ce manque. Je cite : « L'objet du fantasme […] est cet autre qui prend la place de ce dont le sujet est privé symboliquement. C'est en cela que l'objet se trouve en position de condenser sur soi les vertus ou la dimension de l'être, de devenir ce véritable leurre de l'être[4] ».

Mais alors, comment ces fonctions se superposent-elles l'une à l'autre, ou du moins comment peuvent-t-elle fonctionner conjointement, alors qu'on voit que, structurellement, elles tirent à hue et à dia ? Fonction de *vérité*, d'un côté – vérité qu'il n'y a dans l'Autre *aucun signifiant* qui garantisse la vérité de tous les autres –, fonction de *tromperie* de l'autre – puisqu'il s'agit, à défaut d'objet de satisfaction, d'un objet apte, par le biais du fantasme, à *tromper* le désir, comme on dit qu'on *trompe la faim*.

Le monde de l'objet a, c'est le monde de la demande, ce monde où le sujet, dans la visée d'obtenir la satisfaction de ses besoins, est dans la nécessité d'en passer par *l'appel à l'Autre*. Or avec cet appel, on sait que très vite, du fait de sa nécessaire répétition et de l'inévitable dépendance par rapport au pouvoir de l'Autre qui en découle, la demande se transmue : ce n'est plus du besoin dont il s'agit, mais d'une autre chose, d'un quelque

---

[3] Cet objet, dit Lacan, vient prendre sa place […] au point où toute signifiance fait défaut, s'abolit au point nodal dit le désir de l'Autre, au point dit phallique, pour autant qu'il signifie l'abolition comme telle de toute signifiance[3] ». *L'identification*, 27 juin 62.

[4] *Le désir…* , 29 avril 59.

chose qui est demandé à l'Autre, sans que le sujet puisse savoir quoi – un *signe d'amour*, certes, mais au-delà ? Lacan répond par un x, cette lettre qui désigne l'inconnu, et qui est ici le chiffre d'une double énigme : celle de ce que je demande à l'autre et celle de ce qu'il attend de moi.

L'au-delà de la demande ouvre ainsi une double faille et creuse une dimension de manque, manque au travers duquel le sujet ne saurait se saisir, au niveau de l'inconscient que comme disparition. Toutefois, cette disparition s'avère ne pas être une disparition simple, une sorte de retour au non-être. Le sujet manque à lui-même, oui, dit Lacan, mais ce manque prend une forme bien particulière : c'est un manque en forme d'objet, l'objet dit *cause du désir*, symbolisé par la lettre ***a***.

Pourquoi « *cause du désir* » ? D'avoir décroché de sa position d'objet de besoin, il prend valeur d'un *désir* d'un autre registre, visant un *au-delà de l'objet*. Lacan pose que c'est le phallus qui est le facteur de cette « transmutation » de demande en désir.

La thèse de Lacan, c'est que le phallus *n'est jamais là que quand il est absent*[5], et qu'on le demande là où il n'est pas. C'est d'ailleurs, dit-il, tout le sens de la découverte freudienne : le phallus, la fille le demande d'abord là où il n'est pas – à savoir chez sa mère. Pour faire comprendre sa proposition : « *le phallus n'est jamais là que quand il est absent* » Lacan prend l'exemple de ces gens qui peuvent très bien sentir que le phallus peut être là « simplement [avec] l'apparition d'un bourgeon sur une petite branche d'arbre, dit-il ». Il poursuit : « ce n'est évidemment pas le phallus – car quand même, le phallus, c'est le phallus –, c'est quand même *sa présence là où il n'est pas.*[6] ».

Se glisser là où il n'est pas, c'est précisément ce qu'il fait par la porte de la demande en se coulant tout naturellement dans le moule de l'objet ***a***. Il imprime alors la marque de sa présence aux signifiants de la demande et vient les érotiser. Ainsi, c'est dans la mesure où la présence du phallus *se glisse là où il n'est pas*, que le sein, par exemple, qui a déjà perdu toute corrélation avec la nourriture pour devenir objet pris dans la demande, se voit maintenant transmué en objet de désir, désir érotisé, c'est-à-dire *sein-phallique*.

La question se pose alors de savoir quelle est la spécificité du signifiant phallique, pour pouvoir être le facteur d'un tel effet. Je vais brièvement esquisser la thèse de Lacan : le phallus est le seul signifiant, qui puisse être posé *sans différer de lui-même.* Ce signifiant qui ne renvoie

---

[5] *La relation d'objet*, pp.70 sq..
[6] *L'identification*, 9 mai 62.

qu'à lui-même, Safouan propose[7] de l'interpréter comme signifiant dernier, signifiant qui se signifie sous tous les signifiants qui ne se signifient pas eux-mêmes : comme on l'a vu, par exemple, doubler de sa phallicité le signifiant de la demande à la mère et remodeler le sein en sein-phallique.

En tant que tel, il vient faire limite dans la répétition de la demande qui n'a, de par elle-même aucune raison de ne pas aller à l'infini.

On peut toucher du doigt ce qu'il en est de cette fonction de limite dont la phallicisation de l'objet est porteuse avec l'exemple du scybale phallique. Le scybale est, après le sein, ce qui donne leur forme première aux relations de don et de contre-don. Mais l'un et l'autre le font au titre d'objets détachables, d'objets cessibles. En revanche, le phallus, lui, ne l'est pas. Aussi, en se phallicisant, le scybale permet-il de faire mesurer au sujet la vanité de ses dons, don ne pouvant se dire ici que par métaphore. Quant au phallus lui-même, à le prendre pour un objet ***a***, chacun sait que, si on pouvait « l'avoir » au sens propre du terme, on se garderait bien de le céder – à quelque prix que ce soit !

Un mot encore pour terminer cette présentation sur l'originalité de la conception de Lacan. C'est qu'en effet, si cet objet ***a***, ce « manque en forme d'objet » apparaît dans l'imaginaire, cela ne veut pas dire que ce manque ait lui-même une image. Bien au contraire. Ce qui implique que ces objets ***a*** seront des objets imaginaires non spéculaires et non spécularisables, des objets qui, à proprement parler, « ne sont pas de ce monde ». C'est dire qu'en toute rigueur, ils ne pourront être dit « objets » que par métaphore, à strictement parler objets « de pensée », puisque, par définition, ces objets sont externes à toute définition possible de l'objectivité. Ce qui se complète aussi du fait que si quelque chose vient à apparaître dans ce foyer du manque (comme par exemple les seins de Sainte Agathe présentés sur un plateau), alors surgit le sentiment d'étrangeté, prémisse de l'angoisse : on recoupe ici la théorie de l'angoisse revue par Lacan.

***

[7] Safouan, *Lacaniana* ∗, p. 223.

6

LA JOUISSANCE

Cet objet ***a***, on le sait occupa plusieurs années de l'élaboration de Lacan, et la présentation que je viens de vous en faire représente la traversée de plusieurs séminaires.

Il n'en reste pas moins qu'il y a, comme en fond de scène, un jeu bien réglé entre ces concepts, jeu qu'un beau jour de mars 58 Lacan viendra bouleverser en introduisant la notion de jouissance.

Sur l'apparition de ce nouveau motif, je voudrais m'arrêter un instant. Il me semble qu'outre les raisons structurales, c'était un thème qui venait à point nommé au regard de l'époque.

Ceux d'un âge du même ordre que le mien se souviendront sûrement du reproche seriné par nos amis non-lacaniens : avec son histoire de signifiant, Lacan passe à côté de tout ce qui concerne le corps et les affects…

Or il se trouve que la jouissance, de ce point de vue, est ce concept qui permettait à Lacan de mener plusieurs opérations à la fois : ramasser tout en le subvertissant, ce que les diverses théorisations psychanalytiques de l'époque pouvait encore traîner de relents biologisants ; examiner tout ce qui pouvait se poser encore en terme de *satisfaction*, que ce soit des pulsions ou du besoin ; mais encore interroger la fameuse « relation d'objet » de Maurice Bouvet, tellement à la mode alors, et qui impliquait des notions comme la « qualité plaisante de l'objet » ou encore celle de sa « possession » ; et, dernière opération, du côté du corps, reposer la question de la pulsion non pas en l'éliminant, mais en la reconnaissant fondamentalement inféodée à ce qui devient la seule vraie pulsion : la pulsion de mort.

Quoiqu'il en soit, ce sont bien évidemment des raisons de structure qui ont creusé la place de cette nouvelle notion qui va nous intéresser.

J'ai évoqué la question de la satisfaction. Sur ce plan là, la théorie lacanienne avait bien fait un pas de plus que les autres, mais on se retrouvait avec une « satisfaction » (ou une « jouissance » – il faut noter avec Ritter que le rares premières apparitions du mot « jouissance » sont dans le sens de « satisfaction »), on se retrouvait avec une « satisfaction de désir » d'une nature bien particulière : satisfaction qui est celle d'un désir dévié ou aliéné dans le signifiant et qui relève du leurre et de la tromperie – loin en effet d'un désir qui irait tout droit vers un objet qui lui serait naturel. Ici on se contente d'un « faire comme si ».

7

Satisfaction paradoxale, donc, ce dont prend acte Lacan : c'est en effet en mettant le doigt sur ce paradoxe du désir qu'il déclarera la nécessité d'une nouvelle notion : la jouissance.

Que « signifie, s'interroge t-il [je cite], que signifie […] le fait que le sujet humain puisse s'emparrer des conditions mêmes qui lui sont imposées dans son monde comme si ces conditions étaient faites pour lui, et qu'il s'en satisfasse. »

Cette question posée, on ne s'étonnera pas que ce soit au travers de la nature de la comédie (*Le Balcon* de Jean Genet) qu'il entame sa révision, ni que ce soit le phallus comme signifiant qui soit le point de départ de sa réorganisation : en retournant contre lui, si l'on peut dire, ce que le langage impose, c'est-à-dire en trouvant sa satisfaction dans l'existence de la loi – *in fine* : loi de la castration. La jouissance sera désormais à penser à partir de la limite même que cette loi implique.

Et très vite les points seront mis sur les « i » quand, trois séances plus loin, il affirmera [je cite] : « ce que nous trouvons au fond de l'exploration analytique du désir, c'est le masochisme – le sujet se saisit comme souffrant, il saisit son expérience d'être vivant comme souffrant, c'est-à-dire comme étant sujet au désir ». Pour conclure : « Le sujet ne satisfait pas simplement un désir, il jouit de désirer ».

Plusieurs questions, donc, qui s'ouvrent : celle de la jouissance comme mauvaise, celle du rapport complexe entre désir et jouissance et, pour ce qui nous concerne, celle du statut du phallus et de l'objet ***a***. Disons tout de suite que de « signifiant du désir » qu'il était au départ, le phallus sera bientôt dit « signifiant de la jouissance ». Quant à l'objet ***a***, objet imaginaire du désir (imaginaire non-spéculaire rappellons-le), il sera considéré par la suite comme relevant du réel puis encore défini comme équivalent du plus-de-jouir – ce que nous verrons plus loin.

***

Je viens de prononcer le mot de réel. Il faut que je fasse un aveu. Je suis assez perplexe devant l'aisance avec laquelle beaucoup de mes camarades usent de ce mot : on dit, par exemple, que « la lettre » est réelle avec la même simplicité que l'on dit que le ciel est bleu ou les fleurs fanées.

Le réel est une catégorie dont Lacan lui même dit avoir eu l'intuition très tôt (on avance qu'il s'est inspiré de la notion « d'informe » chez Bataille), très tôt, c'est à dire avant même qu'il n'ait mis sur pied son ternaire SIR – ternaire ont on sait qu'il l'a mis à l'œuvre, dès qu'il en a eu disposé, dans une relecture de Freud, lors de ses tout premiers séminaires.

8

Mais autant du côté du symbolique, avec le signifiant qui régnait suprêmement, que du côté l'imaginaire, avec en particulier l'affaire du miroir, il faut bien dire que le côté du réel était plus postulé qu'opératoire. En fait Lacan l'abordait essentiellement par un débat entre réalité et réel, avec la question d'une altérité primitive qui serait incluse dans l'objet – ce qui n'aboutissait qu'à des définitions négatives dudit réel.
Je prends un exemple, celui du corps dont nous aurons à parler plus loin : comment l'inscrire dans SIR ? Il n'y a aucune difficulté à le faire du côté du symbolique, avec le corps affecté par le signifiant, ni du côté de l'imaginaire, avec tout le champ de l'image du corps et de sa fragmentation dans les objets a. Mais quand Lacan dit « corps réel », que dit-il – sinon qu'il y a un reste par delà S et I ? Que S et I n'attrapent pas tout du corps, qu'il y a quelque chose qui les excèdent et qui nous amène à faire la place à une troisième catégorie. Mais c'est dire en même temps que ce reste, ou ce qui excède, reste par définition, rebelle à toute saisie – puisque toute saisie retomberait dans S ou I. On a donc à faire à une impossibilité, impossibilité dont Lacan va faire définition : « l'impossible c'est le réel » – définition positive, cette fois-ci, notons-le.

Il y a encore une autre définition que tout le monde connait du réel et que Lacan à forgée après un détour par la question de la psychose : le réel c'est « ce qui revient toujours à la même place » (cela vient des étoiles du Président Schreber et de la conception de Lacan de l'hallucination où le réel hallucinatoire participe d'un retour du même, d'un retour de cet « objet indicible rejeté dans le réel » où on reconnaît le concept de *Verwerfung* qui sera conçu à ce propos).

Bref, pour en finir avec ma petite digression, on sait qu'en fait il faudra attendre le nouage borroméen et l'autonomie de chacune des trois instances pour que le réel puisse s'écrire en tant que tel. Reste une question : comment éviter que notre savoir sur le nœud ne vienne rétroactivement infiltrer notre lecture du premier réel ?

***

LA CHOSE

Revenons à la jouissance. Après l'entrée en matière de 58, il va y avoir un blanc de près de deux ans avant qu'elle ne prenne consistance dans le flamboyant séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* de 59/60 (je dis flamboyant : je ne suis pas le seul à penser qu'il y a deux séminaires de Lacan qui méritent ce qualificatif : ce sont *L'Éthique* et *Encore*). *L'Éthique*, c'est bien sûr « la Chose » dont on peut penser quand même que Lacan « l'invente », tout en l'extrayant du « *das Ding* » freudien. Où va se poser, avec la question de la jouissance, celle du réel.

On peut d'ailleurs défendre l'idée que cette apparition brusque et massive de cette fiction qu'est la Chose a été chez Lacan le geste qui tentait d'introduire un réel qui ne soit pas déjà pris dans les rets du S et de l'I, puisque la Chose est d'emblée rejetée hors d'eux et présentée comme venue d'un radical ailleurs où le réel pourrait ainsi jouer pour son propre compte, j'allais dire : originairement.

[Certains on pu lui faire le reproche d'une sorte de régression vers une hypothèse substantialiste traditionnelle qui dirait en somme : si le désir est, alors sa cause ne peut être qu'un étant.]

Faut-il redire la Chose et comment elle alimente la jouissance ?
Cette Chose est qualifiée par Lacan d'« extime », d'un mot qui tresse extériorité et intimité. La dire « extime », c'est dire qu'elle est à la fois ce qu'il y a de plus radicalement étranger au sujet et en même temps ce qui lui est le plus intimement intérieur, qui serait comme une vacuole, un vide, une partie manquante au cœur de son être.
Quant au « plus étranger », il faut y entendre l'Autre absolu du sujet, un Autre qui ne serait plus celui de la structure signifiante, comme on le concevait jusque là, mais un Autre marqué à son tour d'un manque radical : mais comment le dire, ce manque, puisqu'il échappe à toute saisie signifiante ? Jacques-Alain Miller – qui ne manque pas de ressources – a trouvé cette solution : « c'est, dit-il, l'Autre exactement en tant qu'il manque dans l'Autre [8]».

Ce vide dont nous avons parlé, le sujet ne peut le concevoir que comme la conséquence d'une perte originaire qui serait celle d'une mythique satisfaction première – ce qui ouvre à la croyance que la jouissance existe. Qu'elle existe, qu'elle a existé plutôt, puisque devenue

[8] JAM, Les six paradigmes de la jouissance.

hors d'atteinte, inaccessible, à jamais séparée de lui et, de plus, irreprésentable.

L'être humain ne se défini ainsi que par ce qu'il a perdu – en quête de quelque chose qui ne le comble jamais mais qu'il ne cessera de chercher – ce qui laisse deviner toute la dimension de répétition qui se profile alors.

Ce que l'homme ne cesse pas de chercher et qu'il retrouve sans l'atteindre : cette façon de le dire ne nous évoque-t-elle pas une autre formule, celle que nous avons rencontrée comme définition du réel : *ce qui se retrouve toujours à la même place* ? Quant à cette autre définition : *l'impossible c'est le réel*, il est difficile de ne pas voir à quel point toute cette quête est sous le signe d'une forme d'impossible…

Je voudrais dire encore deux conséquences de ce que met en jeu la Chose. La première conséquence, c'est que cette satisfaction que nous avons décrite comme tenue à distance sera interprétée comme interdite. Et Lacan devant cet interdit voit la transgression comme le défi qui seul pourra donner accès à cette Chose structurellement barrée : c'est ce qu'il nous fait toucher du doigt dans sa fameuse analyse d'Antigone.

La seconde conséquence, c'est que la nature radicalement étrangère de la Chose – Lacan nous en avait averti dès le début – peut en faire une figure hostile et la jouissance se situer du côté du mal, de l'agressivité, de la destruction, de la pulsion de mort et introduire la fameuse question de la seconde mort.

Mais ceci est une autre histoire…

Qu'en est-il alors de nos phallus et petit ***a*** ?

Ce n'est pas dans *L'Éthique* que le phallus va trouver de véritables nouveaux développements. On peut même dire qu'il y est mis en difficulté. Dans la mesure où la Chose est d'emblée posée comme hors symbolisation la question de l'amarrage au symbolique fait problème. Le seul Autre que l'on pourrait envisager serait la fiction d'un Autre réel dont il serait possible de jouir sans la loi. Quant au phallus, à partir du moment où il n'est plus signifiant du désir mais signifiant de la jouissance, comment le concevoir ? Si on considère en effet que le phallus est le signifiant du manque, autant sa fonction dans le désir est articulable, autant dans la jouissance, on bute sur un nouvel embarras : comment concevoir en effet un manque dans le réel ? Reste à considérer le phallus comme un signifiant absolutisé symbolisant la Chose.

Et de fait, c'est petit ***a*** qui va prendre maintenant le devant de la scène.

11

Lacan parle de cette Chose [je cite] comme « suspendue, ce qu'il y a d'ouvert, de manquant, de béant au centre de notre désir. »

Et qu'est-ce qui pourra venir occuper cette béance, sinon ce qui était là, comme en attente, nommé jusque alors « objet du désir », l'objet petit ***a***, évidemment.

Mais on mesure la torsion que doit subir cet objet pour se retrouver à cette place et chargé de cette fonction.

Maintenant c'est donc comme substitut de la Chose qu'il est conçu.

Venant à une place qui le contamine, si l'on peut dire, on se voit à son tour promu hors signifié et hériter du statut de réel.

L'objet auquel nous avions à faire jusqu'à présent, né d'un manque dû au symbolique, comme on l'a dit, était porteur du manque-à-être du sujet. Or voilà que maintenant il se génère à partir d'un autre manque qui est celui de la béance de la Chose dans laquelle il vient se couler. Un manque radical puisque Lacan conclut que derrière la fiction de la perte et de la retrouvaille que l'on a dite, c'est à un objet foncièrement perdu qu'on a à faire. Ou, dit autrement, venant au lieu d'une place vide, il en acquière la vacuité : il est le manque même – manque qu'il assume et perpétue.

Mais dès lors, un certain nombre de questions se posent : comme celle du fantasme, par exemple, où petit ***a*** se mettait jusqu'alors en scène – ce n'est pas pour rien que, à côté de la sublimation, le seul « accès » à la Chose que nous propose Lacan à ce moment-là, c'est la transgression…

Problème du côté du symbolique, donc, mais problème également du côté de l'imaginaire, puisque la Chose est dite hors-représentation…

Aussi a-t-on pu dire que ce point extrême auquel Lacan aboutissait avec *L'Éthique* était une forme d'impasse, ou du moins un faux départ.

Il va falloir à nouveau laisser passer un certain temps, deux ans encore, pour que la jouissance soit ré-abordée dans le séminaire *L'Angoisse* de 62/63.

***

12

LE CORPS

Il va donc s'agir de reprendre la question de la jouissance à nouveaux frais. La reprendre mais en ré-apprivoisant, si l'on peut dire, le petit ***a*** – et en ré-arrimant ce petit ***a*** au grand Autre.

Nous sortons donc d'une jouissance placée dans un lieu hors d'atteinte, le Chose, et de petits ***a*** venus à cette place impossible.

La question qui va se poser maintenant, ce sera : où situer cette jouissance. Rappelons-nous que dans ce que j'avais appelé « dialectique du phallus et du petit ***a*** » nous avions à faire à un sujet délogé par le signifiant et qui ne trouvait en face de lui qu'un objet que l'on avait dit « de pensée ».

Où y a-t-il une place pour la jouissance alors ?

La réponse qu'apporte Lacan dans *L'angoisse*, c'est le corps. Le sujet reste dans l'ombre, mais le corps vivant entre en scène, le corps vivant, sexué – ce qui implique de dire son rapport à l'autre du sexe – et corps mortel.

Cependant, il y a plusieurs remarques à faire sur cette question du corps si l'on ne veut pas risquer de malentendus.

Notons d'abord que ce n'est pas un corps-sujet qui jouirait, mais c'est un corps qui bien plutôt « se jouit ». Lacan emploiera plus tard la formule de « substance jouissante ».

De la même façon, il ne faudrait pas substituer purement et simplement « corps » à « sujet ». Il faut se garder en particulier de concevoir ce corps comme une totalité, celle qui se donnerait purement et simplement dans un miroir. Le rapport à notre corps reste irrémédiablement affecté de l'antériorité du signifiant et c'est ce signifiant qui, peut-on dire, « s'incarne » dans ce dont nous disposons – et que nous nommons « corps » – pour nous présentifier les uns aux autres : ce que Lacan traduit en terme de « perte de vie », une perte de vie que comporte comme telle l'existence du corps du sujet.

Ainsi, n'y a-t-il pas de jouissance « de corps à corps », si on peut dire, mais jouissance par rapport à des éclats de corps. Dans la jouissance, le corps ne peut que se fragmenter en zones érogènes autonomes.

Où l'on retrouve une fonction bien connue, celle du petit ***a*** maintenant conçu comme objet d'une jouissance devenue plus maniable que celle massive qui était liée à la Chose. Ce qui était abyme sans fond devient « petit creux », dit Lacan, et l'objet ***a*** est alors la « menue monnaie de la Chose ». Nous avons dit que le signifiant reste antérieur, aussi ce nouveau

petit ***a***, tout réel qu'il demeure, tient-il à l'Autre. Tout se passe comme si ce petit ***a*** réel faisait « médiation entre la Chose et l'Autre », et « comme si, dans l'objet petit ***a***, l'Autre du signifiant imposait sa structure à la Chose[9] ». Notons que c'est dans ce séminaire de *L'Angoisse* que petit ***a*** acquière son autonomie de « lettre » à part entière : ***a*** tout court – et non plus un « a » venu de « i(a) ». « ***a*** »? La première lettre qui nous tombe sous la main, expliquait Safouan – lequel Safouan voyait dans ce séminaire l'aboutissement de toute la théorisation de l'objet ***a***[10], alors qu'un Allouch, au contraire, y lira le véritable acte de naissance de la « ré*e*lité » du ***a***[11].

Que dire maintenant du phallus ? D'avoir introduit le corps comme sexué ne va pas sans conséquences.

D'une part, il s'agira de dire une différence et la thèse est claire : le phallus est le seul signifiant dont nous disposons pour le faire, mais le phallus comme élément tiers entre homme et femmes, élément qui n'instaure ni complémentarité, ni symétrie entre les sexes. Ce qui les différenciera, ce sera le rapport que chacun d'eux, à sa manière, établira au phallus, ou, plus précisément, au manque dont ce dernier est porteur – on sait ce que par la suite Lacan en déduira : « qu'il n'y ait pas d'acte sexuel, c'est le grand secret de la psychanalyse ». Une pointe d'humour, cependant : il lui est arrivé aussi de dire : « Il n'y a pas d'acte. S'il y a de l'acte, c'est un acte manqué ».

Mais d'autre part, du côté du corps, il se trouve que ce phallus a, si on peut dire, un « répondant organique » chez l'homme. On sait que le *Penisneid* a fait les beaux jours de nombre de débats. Je me contenterai ici de rappeler que les femmes savent en général fort bien se réconcilier avec ce supposé « manque ». Ce qui leur épargne d'une part le poids de la menace de castration qui pèse si lourdement sur les hommes. Ce qui également permettra à leur jouissance de ne pas s'épuiser dans, et ne pas se limiter à la jouissance phallique : la porte est ainsi ouverte à cette jouissance supplémentaire que Lacan nommera jouissance de l'Autre – de l'Autre en ce sens que cette jouissance fait de la femme pour l'homme un Autre autrement sexué, un Autre absolu.

---

[9] JAM - op. cit.
[10] M. Safouan, *Lacaniana* *, p. 231.
[11] J. Allouch, *La psychanalyse : une érotologie de passage*, p. 36 sq. D'après Allouch, « l'invention » de l'objet petit a date du 9 janvier 1963.

Encore une pointe d'humour. Le Gaufey[12] note que, dans l'opération de la sexuation, le phallus comme substantif… tombe à l'eau : il sera désormais adjectivé dans les expressions « fonction phallique » et « jouissance phallique »…

Mais on a bien compris qu'à partir du moment où le symbolique perd sa suprématie, c'est petit ***a*** qui va rester dans mon bateau plutôt que phallus !

***

PLUS-DE-JOUIR

Avant de dire un mot de cette jouissance phallique, il me faut repartir vers le petit ***a*** et s'arrêter à cet « équivalent » – c'est le mot de Lacan – qu'il propose sous le nom de « plus-de-jouir ».

Dois-je, ici encore, avouer que, comme avec « le réel », je suis quelque peu ébahi devant l'inflation à laquelle donne lieu ce prêt-à-porter de la lacanophonie ?

Mais venons-y ! Il faudra attendre quelques années – le séminaire *D'un Autre à l'autre* de 68/69 – pour qu'apparaisse cette nouvelle formulation concernant l'objet – le plus-de-jouir, donc – qui tirera les conséquences de cette situation particulière où nous avons laissé le sujet : un sujet face à un objet dont il ignore qu'il est inaccessible, ce qui n'empêchera pas que ce sera lui, cet objet, qui déterminera les actes et l'existence dudit sujet. Ajoutons : le sujet ignore que, de fait, il oscille entre deux positions : soit se garder bien d'en jouir de cet objet, soit voir son désir prendre la forme d'un désir de l'impossible.

J'ai dit que c'est de s'être heurté au paradoxe de ce qui pouvait être dit « satisfaction » que Lacan avait été amené à introduire la notion de jouissance. Eh bien, le plus-de-jouir, proposée par Lacan à partir de la théorie de la « plus-value » de Marx, le plus-de-jouir est à son tour une notion paradoxale : on peut y entendre un « plus », au sens de « il n'y a plus », aussi bien qu'un « plus » comme « en plus ».

Mais la plus-value de Marx, après tout, c'est aussi l'histoire d'un tour de passe-passe à plusieurs étages : le patron ne payera pas le travail de

[12] Le Gaufey – op. cit.

l'ouvrier à sa vraie valeur ; mais ce patron ne pourra pas jouir pleinement du bénéfice qu'il en retirera puisqu'il lui faudra en réinvestir une partie dans la production ; mais cet investissement sera destiné à obtenir un meilleur rendement du travailleur et donc un gain supérieur, etc.

Le plus-de-jouir lacanien, de son côté, part d'une déperdition de jouissance inaugurale : la répétition (notons-le : il faut la considérer maintenant comme la seule possibilité de modérer ou de tempérer le mouvement vers l'impossible rapport à la Chose), la répétition, donc, dans le ratage de ce bénéfice attendu que serait la retrouvaille espérée, la répétition, dans son mouvement, est marquée par une perte de vitesse et une dégradation qui est irrécupérable. Le plus-de-jouir surgit alors au lieu de cette perte sèche comme venant compenser ou parer à cet irrémédiable. La prime à toucher, le gain à retirer, ce serait ce plus-de-jouir à récupérer là même où ça a raté. Le plus-de-jouir fait surenchère sur la perte, ou surenchérit sur l'objet perdu[13]. C'est un plus dans le sens où, sous l'effet du discours, c'est le seul point d'accès à la jouissance – jouissance qui s'indique dans la déperdition même qui lui donne sa valeur. L'objet ***a*** mesure cette perte, dit Lacan[14] – qui interprète le « malaise » de Freud dans ce sens : comme un plus-de-jouir obtenu par la renonciation à la jouissance exigée par la civilisation.

***

POUR CONCLURE : PHALLIQUE

Comme je l'ai annoncé, j'avais l'ambition de donner un certain développement aux questions de la jouissance phallique et de la jouissance de l'Autre ainsi que de l'écriture borroméenne avec son petit ***a*** coincé dans le triskell central. Mais étant donné la longueur de ce que j'ai déjà développé, je me contenterai, en guise de conclusion, de simplement évoquer la jouissance phallique – et de le faire à propos de ce qu'on pourrait s'étonner de ne pas entendre au moins citer quand on parle de jouissance et de phallus : à savoir la jouissance sexuelle.

---

[13] Voir : Jean-Louis Sous, Essaim n° 27
[14] L'Envers…, p. 51

16

Il y a un premier malentendu à lever : ce qu'on peut trouver dans la théorie lacanienne, c'est très exactement l'inverse de ce que promeut la révolution ou la religion « jouisexuelle ». Loin de vouloir repousser toutes les limites, il s'agit au contraire, avec la jouissance phallique – qui est donc celle que partagent tous les parlêtres – il s'agit de donner tout son poids à la limite et à la loi – loi de la castration s'entend.

« La jouissance est interdite à qui parle comme tel », rappelle Lacan. Et en effet, nous l'avons assez dit, dès que nous parlons, dès que nous nous immergeons dans le langage, nous n'avons plus d'accès direct à quelque objet qui viendrait pleinement nous satisfaire. Par contre, ce qui va prendre le devant de la scène, c'est une jouissance qui porte la marque-même de ce qui l'interdit, le signifiant phallique, lequel est tout autant la marque du sacrifice qu'elle demande : c'est cette jouissance qui est dite phallique.

Mais il y a alors, pour le coup, quelque chose de l'ordre de la plus-value, ou du plus-de-jouir : que le sujet advienne d'avoir à se produire dans le langage – ou dans lalangue, selon ce néologisme de Lacan – a pour conséquence que c'est à une jouissance qui y est connexe qu'il a accès : il fait du langage un de ses principaux organes, et cet organe jouit. Il jouit d'une jouissance « qui articule corps et parole, et qui lie définitivement le plaisir sexuel au jeu des signifiants, de la phonation et de l'audition[15] ». Lacan lui donnera un nom : c'est la jouissance du bla-bla-bla.

C'est une jouissance hors-corps. Mais hors-corps aussi se retrouve la part de jouissance qui, pour l'homme, est attachée à cette partie de son anatomie que, dans la réalité – c'est-à dire dans l'imaginaire – il lui arrive de prendre pour un phallus, à savoir son pénis. Il se trouve lui aussi laissé hors-corps pour avoir gardé la marque de pièce manquante qu'il figure dans l'appréhension de l'image de son corps dans le miroir.

Il y a bien un éclair de jouissance dans l'érection, dit Lacan, mais elle se solde irrémédiablement par la détumescence. Pour l'homme, c'est le point d'annulation de toute demande, alors que chez la femme au contraire la demande subsiste : demande d'un plus… encore.

Mais peut-être aussi… d'Autre chose.

---

[15] Le Gaufey, Le pastout de Lacan

A PROPOS DU RAPPORT DE LA JOUISSANCE AU DISCOURS :

ANALYSE D'UN SYMPTOME ET MOUVEMENT TOURNANT DES DISCOURS

Une jeune femme vient consulter pour un symptôme de stérilité dont les causes physiologiques ont été écartées par la médecine.
Elle suppose donc selon l'hypothèse de la psychanalyse que son symptôme pourrait cacher un désir inconscient ce qui lui apparaît totalement énigmatique voire invraisemblable.
Elle décide malgré tout d'engager un travail avec moi sur ce principe et commence un travail analytique.
Cela l'amène à remanier les signifiants de son histoire, elle fait suffisamment de découvertes pour oublier temporairement son symptôme.
Elle pensait devoir se résigner à ce que sa cure ne lui apporte pas l'élucidation attendue lorsque survient une séance dans laquelle se produit une bascule au niveau de son discours.
Cette stérilité un temps oubliée lui redevient insupportable, la tonalité de son discours a changée, elle s'est alourdie, elle tente d'obtenir de ma part avec insistance l'expression d' une compassion.
Affectant la mine décidée d'une fin de non recevoir, j'écourte exceptionnellement la séance, choc pour elle comme pour moi.
Que s'est-il passé?
Elle revient la séance suivante avec cette question ?
Si, comme elle l'avait pensé, je n'étais pas de mauvaise humeur ce jour là, quelque chose de l'ordre de l'inconscient se passait pour elle dans le transfert, mon opposition en soulignait la problématique ?
Je l'invitais donc à poursuivre.
Une association lui vient alors : c'était effectivement quand elle était malade et qu'elle avait donc lieu de se plaindre que sa mère semblait l'aimer plus que d'habitude.
Sa plainte en séance lui apparut alors relever de la même problématique : elle aurait pu obtenir de ma part un plus de sollicitude comme elle y réussissait effectivement avec sa mère. Sa stérilité n'est-elle pas une maladie probablement incurable …
La brusque interruption de la séance s'éclaire d'un refus qui fait acte pour elle d'une telle répétition.
Une autre série d'association va suivre : elle réalise que sa mère disait toujours

le plus grand bien des personnes de sa famille une fois décédées, alors qu'elle en avait dit le plus grand mal de leur vivant comme si la mort décernait pour cette mère un plus d'intérêt donc un plus de jouissance.
De plus, c'est à elle, née au moment du décès de sa propre mère que celle-ci venait demander de l'accompagner au cimetière.
La main dans la main, mère et fille, dans une complicité exceptionnelle, allaient ensemble vénérer ce qui se trouvait où ? en corse, dans cette terre-ile la Corse, dans *cet-stérile* qu'elle était devenue, terre-ile, objet condensateur de la jouissance maternelle.
La jouissance du symptôme se révèle liée à la jouissance de l'Autre Maternel, ce nouage ramenée à un discours dans la cure, à travers le lien transférentiel, permets le déchiffrage de celle-ci et son déplacement possible vers un autre inconnu à savoir peut-être un enfant ?
Elle se trouve quelques mois après enceinte, une fausse couche se produit. Peu importe elle n'en retient qu'une chose : c'est possible. Elle accouchera quelques mois plus tard d'une petite fille.

Comment articuler ce cas à l'aide de ces outils formalisés sous la forme de 4 discours fondamentaux proposés par Jacques Lacan à partir de Kojève ?
Faisons donc un tour du coté des petits quadripodes tournants dont Jacques Lacan nous invite à faire usage?
Il s'agit de 4 discours radicaux, quatre impromptus, dit-il, qui dépassent de beaucoup la parole toujours plus ou moins occasionnelle.
Ils s'inscrivent, dit-il, du coté d'énoncés primordiaux, équivalents à des arches qui soutiendraient monde (L'Envers de la psychanalyse).
Chaque discours se structure de quatre places :

L'AGENT qui anime le discours La jouissance mobilisée chez l'autre auquel est adressé le discours à travers l'oreille qui en capte du sens

La VERITE qui le soutient Un reste produit impossible à dire voire impossible à supporter

Quatre lettres vont successivement occuper ces places selon un mouvement tournant dans un ordre qui demeure inchangé S2 a S S1 dans le sens des aiguilles d'une montre pour le discours de l'UNIVERSITAIRE
S1 S2 a S idem pour le discours du MAITRE

S S1 S2 a pour le discours de l' HYSTERIQUE

Rappelons l'écriture du discours de l'ANALYSTE

$$\frac{a \quad S}{S2 \quad S1}$$

Même ordre a S S1 S2

REVENONS au CAS CLINIQUE :

A partir du Savoir Médical comme Signifiant-Maitre S1 à la place de la vérité du discours de l'UNIVERSITAIRE, la thèse d'une origine psychique du symptôme S2 est posée comme agent du discours, laquelle est retenue et entendue par l'oreille de cette patiente a, cela produit l'acceptation d'un nouveau questionnement S.

Cette thèse S2 devient la vérité du discours ANALYTIQUE à partir de laquelle elle engage son être a dans cette aventure de parole, ce qui remobilise sa division subjective S et a une chance de produire un nouveau S1 signifiant-maît

Un travail de remémoration remanie des signifiants de son histoire dont l'intérêt lui permets un temps de ne plus être obsédée par la stérilité posée au départ et lui donne la satisfaction d'une avancée.
Le discours de l'HYSTERIQUE révèle là sa fécondité.

Mais le symptôme est toujours là, elle pense devoir raisonnablement renoncer à une guérison, le discours du MAITRE ou M'ETRE semble imposer une incontournable domination sous la forme d'une sorte de résignation imposée.

Néanmoins elle n'arrive pas à s'y résigner, survient une séance particulièrement pesante, lourde d'une demande de compassion adressée à ma personne et qui plombe d'une façon inhabituelle le temps de la séance : retour au discours de l'HYSTERIQUE dans le sens cette fois des aiguilles d'une montre.

La surprise d'une séance courte au cours de laquelle je me dresse comme un diable qui sort de sa boite, sur une autre scène, celle d'une mise en acte de l'inconscient nous ramène au discours ANALYTIQUE.

Le choc remet en route, grâce au transfert , des associations signifiantes, qui révèlent le nouage de la jouissance prise dans le symptôme à celle de sa mère à travers certains éléments remémorés du discours maternel : moments privilégiés où main dans la main elle accompagnait et partageait la jouissance maternelle. Nouvelle fécondité du discours de l'HYSTERIQUE.

Enfin c'est elle comme analysante qui découvre la métonymie de *cet- terre-île,*

cette stérile où en satisfaisant la jouissance maternelle, elle récupérait aussi le sentiment d'en être aimée : se faire aussi satisfaisante qu'aimée au moins autant que ces rivaux enterrés dans *cette terre-île* : manœuvre réussie du fantasme.
Une fois réalisée l'aliénation refoulée de son désir au désir de l'Autre l'inconscient allait-il prendre acte?
Le corps a suivi puisque après un ratage (fausse couche), une grossesse et une naissance ont été possibles.

MJ PAHIN